ROUQUETTE

La Pologne et nous



LIBRAIRIE CHAP
PARIS

LA POLOGNE ET NOUS

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

La Propagande Germanique aux États-Unis

1 vol. in-8° avec 8 gravures . . . . 2 fr. 50

L'Organisation de notre Marine Marchande

1 vol. in-8° . . . . 2 fr. 50



Louis-Frédéric ROUQUETTE

La Pologne et nous

L'Amitié Polonaise
— dans —
notre Littérature

PARIS
LIBRAIRIE CHAPELOT
136, Boulevard Saint-Germain
(même Maison à Nancy)

1919

Ceci est l'Acte de Foi
de la Pensée Française
à l'immortelle Pologne !

LIMINAIRE

Je n'ai pas la prétention d'avoir réuni, dans ce modeste ouvrage, tout ce qui a été dit, tout ce qui a été écrit sur la Pologne et sur les Polonais au cours de notre histoire littéraire.

C'était là une œuvre considérable qui eût demandé de longues et minutieuses recherches, et qui eût exigé une compétence à laquelle je ne saurais prétendre.

J'ai voulu simplement présenter quelques-unes des œuvres qui ont été inspirées par les relations historiques franco-polonaises, et surtout par les effroyables malheurs subis par la Pologne.

En donnant les citations de nos auteurs, j'ai cru utile d'ajouter — ce livre étant destiné à la propagande de la pensée française — de courtes notices biographiques, qui, elles non plus, n'ont aucune prétention ni à la critique ni à l'érudition.

Dans le roman français, la place occupée par la Pologne et les Polonais est importante; mais j'ai délibérément négligé ce côté, qui aurait débordé trop largement le cadre forcément restreint de ce travail.

Balzac, Alexandre Dumas, Erckmann-Chatrian ont silhouetté, d'une plume alerte et vive, différentes manifestations du caractère polonais; d'autres, parmi les plus célèbres romanciers, leur ont consacré de belles pages.

Je n'aurai garde d'oublier Mme de Ségur, la bonne comtesse, joie de l'enfance, qui évoqua tant de personnages polonais si sympathiques et si drôlement amusants (1)

Il y aura, certes, des omissions regrettables dans ce petit recueil; je m'en excuse par avance auprès de mes lecteurs.

Je suis heureux de rendre hommage à tous ceux qui ont bien voulu faciliter mes recherches pour l'élaboration et la mise au point de ce travail, ou qui m'ont aidé de leurs précieux conseils.

Que MM. Casimir de Woznicki, B. Kozakiewicz et André Lichtenberger trouvent ici l'expression de ma vive reconnaissance.

L. F. R.

(1) Mon excellent confrère, Maurice Duplay, a publié dans *la Grande Revue* une étude complète sur les Polonais dans les romans de Mme de Ségur.

Les Relations historiques et intellectuelles entre la FRANCE et la POLOGNE

Charlemagne, « empereur à la barbe fleurie », guerroyant contre les Saxons, dut nouer certainement des relations jusqu'aux Marches de Pologne.

Mais rien ne subsiste de ces premières rencontres entre Français et Polonais; aucun manuscrit n'en a gardé le souvenir.

Au xe siècle, la Pologne accepte le christianisme. C'est de cette époque que datent sûrement les premières amitiés franco-polonaises. Dès lors, la Pologne est, par sa culture romaine, solidaire des pays d'Occident.

En 1008, Boleslas le Grand envoie en France, où régnait Robert le Pieux, fils d'Hugues Capet, des délégués qui se présentent aux portes du monastère de Cluny pour demander des moines à cet ordre. Cette demande est agréée. Des moines partent, Boleslas les établit à Sieciechow, sur la Lysa-Gora, à Tyniec, sur les bords de la Vistule, et tout près de Cracovie.

Au milieu du xie siècle, sous Casimir Ier le Restaurateur,

l'abbé de Tyniec, Haron (qui devint évêque de Cracovie), était un Français.

L'abbé Nicolas, vers le milieu du XIII[e] siècle, est chef du monastère de Sieciechow et également Français.

Mais les Bénédictins ne furent pas les seuls appelés en Pologne; au XII[e] siècle, Cisterciens et Augustins; au XIII[e] siècle, Dominicains et Franciscains prennent la direction de la Vistule.

Les Polonais appellent les Cisterciens les « moines gris » et les Bénédictins les « moines noirs ».

Ce sont ces ordres qui forment les cadres de l'Eglise polonaise; leur érudition est grande, ils apportent à l'Orient toute la science et le long labeur de nos monastères.

Les charges épiscopales furent longtemps partagées entre Français et Italiens.

Martin, le troisième évêque de Plock, est Français.

Le huitième évêque de Kruszwica vient aussi de France.

Il en est ainsi jusqu'au jour où les Polonais, suffisamment instruits, se dirigent eux-mêmes. (Boleslas le Hardi décida que les étrangers ne seraient plus appelés aux évêchés et prélatures.)

Polonais et Français se rencontrent alors à Rome, à la Cour des papes et en Palestine, sur les champs de bataille, où ils apprennent à s'estimer.

C'est l'époque des grandes migrations religieuses. Les Polonais, instruits dans la religion catholique, vont rendre hommage aux grands sanctuaires.

Ceux qui vont en Espagne, à Compostelle, traversent la France, y séjournent et commencent à l'aimer.

Saint Adalbert, apôtre des Cracoviens (qui fut massacré par les Prussiens), visite, en 996, les cloîtres français les plus célèbres. (On le voit successivement à Tours, à Paris, à Fleury.)



LES AMBASSADEURS DE POLOGNE
offrant la Couronne à Casimir Ier
dans le Couvent de Cluny (1040).

Les Polonais, qui pèlerinaient vers l'Espagne, ne manquaient pas de s'arrêter à Saint-Gilles-les-Boucheries, à vingt kilomètres de Nîmes, pour prier sur le tombeau de saint Gilles, qu'on tenait en grande réputation en Pologne.

En 1140, Boleslas Bouche Torse, qui avait fait crever les yeux à son frère naturel Zbiguiew, torturé par le remords, vint chercher l'absolution de sa faute en priant sur le tombeau de saint Gilles.

Le prince, qui devait régner sous le nom de Casimir Ier le Restaurateur, avait été envoyé, par sa mère Ryxa, à Paris pour y étudier les arts libéraux. Il s'était fait Bénédictin, à Cluny; c'est là que les envoyés polonais le découvrirent et lui offrirent la couronne de Pologne (1040).

L'Université de Paris compte parmi ses élèves d'illustres écoliers polonais : Zwo Odrowaz, qui fut évêque de Cracovie; Czeslaw, Conrad, Vincent, Kadlubez.

Vincent de Beauvais, dans son *Speculum*, nous raconte les relations du voyage de deux Franciscains polonais, Bénédict et Jean Carpin Polonois, que le pape Innocent IV (1246) avait envoyés en Tartarie.

Ce Vincent de Beauvais est également connu en Pologne, car Marcin Polak, archevêque de Guezne, en 1278, nous parle de sa *Chronique des Papes et des Empereurs*. Le même auteur cite aussi un autre Français, Gilbert Richard, moine de Cluny.

De 1150 à 1300, la Pologne est la proie de troubles; elle est ravagée par la guerre, elle est emportée dans une tourmente de sang. Mais l'orage passe.

Ladislas Lokietek et Casimir le Grand renouent les traditions d'amitié.

Les Polonais reprennent le chemin de la France pour y étudier. Jean de Radlice fait, à Montpellier (dont l'Université était réputée), de brillantes études médicales.

Le roi Charles V l'avait en grande estime et il l'envoya à Louis d'Anjou, roi de Pologne et de Hongrie.

Jean de Grotow ramène d'Avignon, pour l'Université de Cracovie, que venait de fonder Casimir I[er], trois philosophes et trois juristes.

Louis d'Anjou, roi de Hongrie (1342), fut nommé roi de Pologne en 1370. C'était le fils de Charles-Robert, comte d'Anjou, frère de saint Louis. Ce fut sa fille Hedwige qui lui succéda le 15 octobre 1384; elle épousa Jagello, grand-duc de Lithuanie (le 17 février 1385), qui se convertit au christianisme pour monter sur le trône de Pologne sous le nom de Ladislas II.

La littérature moderne polonaise date de son règne.

Les Capétiens, avec Louis d'Anjou et la reine Hedwige, avaient occupé le trône de Pologne; grâce aux intrigues et à l'habileté de Jean de Montluc, évêque de Valence, les Valois allaient succéder aux Jagellons. La Diète de Varsovie ayant préféré Henri de Valois, duc d'Anjou, aux candidatures de l'archiduc Ernest, fils de Maximilien II, du fils du roi de Suède, du duc de Prusse et du grand-duc de Moscovie Ivan IV.

C'est le point de départ d'une foule de récits, éloges, poèmes; toutes les ressources littéraires sont mises en action pour fêter cet événement mémorable.

Brantôme a laissé une description vivante du gala donné en l'honneur des ambassadeurs polonais, dont les vêtements, les mœurs et les coutumes avaient fait grande impression sur le peuple de Paris et à la Cour. Pour la réception des ambassadeurs, des arcs de triomphe avaient été dressés sur le parcours; c'est le poète Dorat qui avait composé les inscriptions latines. L'une d'elles disait :

Miramur cultus, miramur corpora Galli.
Vestra Polonorum qualia semideum.

Le grand poète polonais Jean Kochanowski n'avait pas attendu l'élection d'un prince français au trône de Pologne pour chanter notre pays; son *Elégie à la France* date de 1559.

Les affinités franco-polonaises étaient grandes, la gloire de Ronsard avait rayonné de la Seine à la Vistule; Jean Kochanowski se lia d'un amitié durable avec lui.

Ce fut Kochanowski qui répondit vertement, dans une réplique célèbre, à Philippe Desportes, qui, lorsque Henri III s'était enfui de Pologne pour venir coiffer la couronne de France, avait écrit un « Adieu à la Pologne », où le poète courtisan exerçait sa verve moqueuse.

Le règne de Henri III en Pologne dura un peu plus de cent jours, de février à juin 1574.

Si ce règne n'a pas laissé de souvenirs heureux aux Polonais, il devait cependant affermir entre les deux pays les liens d'une amitié qui ne s'est, depuis, jamais démentie.

En effet, un des premiers paragraphes des *Articuli henriciani* stipulait « l'alliance perpétuelle entre la France et la Pologne ». Les deux nations y sont toujours restées fidèles.

En 1645, une deuxième mission polonaise est reçue en grande cérémonie. Le palatin de Posnanie et l'évêque de Warnie avaient été désignés par le roi de Pologne, Ladislas Sigismond, pour venir épouser, en son nom, une princesse française, Marie-Louise de Gonzague, duchesse de Nevers.

Cet événement fut le signal d'une nouvelle floraison littéraire. Marc-Antoine de Gérard, sieur de Saint-Amant, fut le chantre de la nouvelle reine, à laquelle, il faut le dire à sa louange, il lui fut fidèle même dans la mauvaise fortune.

Il fut parmi les nombreux gentilshommes qui suivirent

la nouvelle reine en Pologne, et chaque événement de sa vie fut chanté par lui dans des poèmes de circonstance, où l'intention était souvent meilleure que la prosodie.

Dans un sonnet, il exalte la passion que sa protectrice a su inspirer « au plus grand roi du Pôle », marquant ainsi qu'il était meilleur courtisan que géographe.

L'Epitre à l'Hyver contient quelques beaux vers. Il décrit son voyage et ses impressions de Pologne dans deux poèmes : *La Vistule sollicitée* (1650) et *La Polonaise* (1658).

Mme de Motteville, dans un style alerte et imagé, a laissé une description pittoresque de la deuxième ambassade polonaise.

La verve malicieuse des chansonniers s'exerça aux dépens de la nouvelle mariée et le cardinal de Retz, dans ses *Mémoires*, mentionne quelques couplets mordants écrits en cette circonstance.

Marie-Louise de Gonzague fut veuve de bonne heure, mais elle resta reine de Pologne en épousant le successeur de son mari, Casimir, ex-jésuite et cardinal.

Lorsque Marie-Louise de Gonzague partit pour la Pologne, elle amena avec elle une enfant de quatre ans et demi, fille d'une institutrice; cette enfant, Marie de la Grange d'Arquien, devait épouser Sobieski.

Le père de Sobieski, Jacques, fut l'ami de Henri IV.

Il avait longtemps vécu en France. Il a laissé de son séjour un journal qui nous montre, sous un jour curieux, la vie et les mœurs de notre pays au début du XVIIe siècle.

Son fils, Jean III Sobieski, se lia d'amitié avec la petite Française, qui était vive, futée, enjouée; romanesques tous deux, ils communiaient sous les espèces de l'Astrée de Mlle de Scudéry.

A 16 ans, Marie d'Arquien avait épousé, on ne sait pourquoi, un Zamoyski, géronte goutteux et buveur. Le

bon géant de 30 ans qu'était Jean Sobieski devait lui plaire; aussi, Zamoyski ayant eu le goût de la laisser veuve, elle l'épousa un mois après (1665).

Le 21 mai 1674, le vainqueur des Turcs est proclamé roi de Pologne et la petite Française, Marie de Grange d'Arquien, gravit les marches du trône.

Elle eut pu exercer une influence féconde sur son mari, sur sa Cour, ou sur la Cour de France, mais son esprit brouillon et sa dissipation firent d'elle une princesse volage, qui ne sut se faire aimer ni de ses sujets ni de ses compatriotes.

La correspondance qu'elle entretenait avec son mari est des plus curieuses, on y voit le vainqueur de Kara-Mustapha appelé « Céladon », tandis que sa femme est prénommée « Astrée ».

Charmant sujet de dissertation pour les psychologues ou « de l'influence des héros de Mlle de Scudéry sur un véritable héros ».

Notons, en passant, en 1681, le voyage que fit en Pologne le poète Jean-François Regnard, qui nous a laissé ses impressions dans un volume intitulé *Voyage en Pologne*. Il fut reçu à Jaworow, où séjournait la Cour, par le roi Jean III Sobieski.

Son récit est vif, alerte, descriptif; les Polonais y reprochent toutefois une hâtive documentation.

Jusqu'à cette époque, les relations franco-polonaises s'étaient établies dans le bruit des fêtes et des cérémonies. Les poètes galants avaient rimé des madrigaux, les écrivains avaient noté des croquis de voyages. Mais les heures sombres arrivaient pour la malheureuse Pologne.

Les bêtes de proie guettaient l'aigle blanc et essayaient, n'osant l'attaquer en face, de le surprendre dans son aire.

Le Pologne donnait à la France, le 15 août 1725, Marie

Leszczynska, celle dont l'Histoire devait garder le souvenir sous le nom de « la bonne Reine ».

Mais la grâce ne pouvait l'emporter sur l'hypocrisie et la brutalité; malgré l'héroïsme de Plélo, qui sauvait la face en se faisant tuer sous les murs de Dantzig avec une poignée de braves, le roi Stanislas Leszczynski ne put être sauvé.

Pour la première fois, le sang des soldats de France coulait pour la cause polonaise.

Déchu, Stanislas Leszczynski se réfugia dans son duché souverain de Lorraine et de Bar.

Là, celui qui mérita le nom de « Bienfaiteur de la Lorraine », apporta, après ses aventures mouvementées, sa sagesse, sa bonté, sa tendre mélancolie et sa haute intellectualité.

Il fit construire des collèges, créa des chaires, entretint à ses frais professeurs et étudiants.

Accueillant à sa Cour tout ce qui portait un nom dans les arts et dans la littérature, il eut bientôt autour de lui l'élite contemporaine.

Il dota la ville de Nancy de merveilles inestimables.

Pour les sciences et l'industrie, son activité se déploya judicieusement. Il encouragea l'exploitation des mines de fer et d'argent, facilita l'établissement des forges.

Il fit la fortune de ce pays, qui garde encore aujourd'hui le souvenir de ses bienfaits. Lorrains et Polonais, ayant souffert tous deux de la brutalité germanique, sont unis d'une solide affection que jamais rien n'a troublée.

En 1770, sur l'ordre de Choiseul, Dumouriez vint mettre son expérience au service de la Confédération de Bar, qui protestait contre l'élection du roi de Pologne, imposé par les Moscovites; mais, malgré son habileté, il ne put mener à bonne fin la mission qui lui était confiée.

L'heure fatidique arrivait.

Trois dates marquent l'Histoire, comme trois glas abominables : 1772 ! 1793 ! 1795 !

L'hallali, le dépeçage, la curée !

Les trois partages de la Pologne par la Russie, la Prusse et l'Autriche.

L'aigle blanc était dévoré vivant par les aigles aux ailes sombres.

Et le dur calvaire de la Pologne commença.

Traqués, persécutés, emprisonnés, pendus, tel fut le sort réservé aux patriotes polonais.

Mais du martyre, comme toujours, jaillissait la foi en la libération prochaine. Toujours battus, mais jamais abattus, les Polonais meurtris reprenaient la lutte avec cet esprit chevaleresque et glorieux qui est le propre de leur génie. Ils espéraient en l'avenir et l'heure est venue qui prouve que ces fervents ont eu raison de ne jamais désespérer.

Ces considérations un peu longues ne sont pas déplacées, elles ont ici leur raison d'être, car les plus belles pages de notre histoire littéraire sont issues de ces événements, qui eurent une répercussion immense sur l'histoire de notre pays.

Kosciuszko, soulevant Cracovie, le 24 mars 1794, attire sur lui les armées russes et prussiennes qui s'apprêtaient à porter assistance à l'Autriche, qui voulait étouffer la révolution naissante.

Le geste était sublime. Il fut exalté par les poètes et les artistes. Le nom de Kosciuszko restera parmi les plus grands noms des héros ayant combattu et souffert pour la liberté.

Il est inutile de rappeler que le fameux révolutionnaire polonais vint, comme La Fayette, mettre son épée au service de l'Amérique, et que les deux champions combattirent, côte à côte, pour une même et juste cause

Dombrowski, ami de Kosciuszko, offrit au Directoire deux légions. Bonaparte les accueillit dans l'armée d'Italie; ce fut l'embryon de ces légions qui suivirent la fortune de Napoléon et qui se couvrirent d'une gloire impérissable.

On voit les légions polonaises partout où il y des coups à donner, des victoires à remporter, de l'honneur à défendre : en Italie, à Wagram, à Grandenz, à Dantzig, à Tudela, à Médina del Rio Seco, à Saragosse. La charge de Somo-Sierra est légendaire; on les retrouve à Ostrowo, à Smolensk, à la Moscova. On les vit à Leipzig; le 16 octobre, Poniatowski est créé maréchal de France; le 19, il tombe glorieusement.

Les Polonais, fidèles, couvrent la retraite. Ils défendent la terre de France et Paris, à la barrière de Clichy, sous le maréchal Moncey. De 1795 à 1815, la Pologne donna deux cent mille de ses fils à la France. Les Polonais rendaient avec usure le sang versé par Plelo et ses compagnons en 1734.

Comme celui de Kosciuszko, le nom de Poniatowski est resté célèbre dans la France entière; l'image l'a popularisé, la poésie l'a exalté. Ces deux noms sont restés chez nous synonymes de courage, de bravoure, de volonté héroïque et simple.

En mars 1801, en pleine domination prussienne, un journal de Varsovie, *La Gazette*, annonce la venue d'une troupe française. La foule accourt aussitôt au théâtre et elle acclame *Timoléon*, tragédie « du citoyen Joseph-Marie Chenier ».

Le succès est si éclatant que la troupe, dirigée par Fourèze, s'installe au palais Radziwill, faubourg de Cracovie. Chaque représentation est le prétexte d'une manifestation de sympathie en l'honneur de la France et de haine à l'égard de la Prusse. Ce mouvement francophile coïncidait avec la présence du comte de Provence, petit-fils de



ENTRÉE DES AMBASSADEURS POLONAIS A PARIS
(19 Octobre 1645).



DÉPART DU COMTE D'ANJOU (le futur Henri III)
pour la Pologne.

Marie Leszczynska et de la jeune duchesse d'Angoulême.

Sous le nom de comte de Lille, le futur Louis XVIII, « bourgeois de Varsovie », attendait son heure et oubliait les misères de l'exil en réunissant autour de lui toute une jeunesse ardente et lettrée.

Les soldats polonais avaient été fidèles à Napoléon; un cœur de Polonaise lui fut également fidèle dans le malheur, celui de Marie Walewska, qui, jusque dans l'exil, lui conserva sa foi, tandis que l'impératrice Marie-Louise se ravalait jusqu'aux aides de camp de son père.

1830 ! Le sacrifice polonais sauve à nouveau les conquêtes politiques de la France et de la Belgique.

C'est l'époque qu'il a été convenu d'appeler « grande émigration ». En effet, fuyant les représailles, les patriotes polonais vinrent, pour la plupart, chercher un asile chez nous. Il y eut un mouvement spontané admirable; de toutes parts, des comités se fondèrent pour accueillir les émigrés.

Le romantisme polonais fraternisait avec le romantisme français. Il y eut une floraison littéraire magnifique couronnée par la trinité du Collège de France : Michelet, Mickiewicz et Edgard Quinet.

Ces trois génies communiaient en la liberté.

Liberté sociale et égalitaire chez Michelet; morale et politique chez Mickiewicz; purement symbolique chez Quinet. Leurs cours étaient suivis par une foule enthousiaste qui applaudissait à tout rompre ces hommes qui dressaient devant elle l'image vivante de la fraternité des peuples.

Poètes, littérateurs, peintres, graveurs, caricaturistes combattent pour la Pologne, par la plume ou par le crayon. Les professeurs dans leurs chaires, les orateurs à la tribune, font acclamer la Pologne martyrisée.

Chaque mouvement insurrectionnel est marqué, à son

échec, par une poussée d'émigration, et c'est toujours vers la France que la majorité vient demander asile.

Une loi de protection est votée sur l'initiative du Gouvernement (1). Les émigrés seront répartis selon leurs préférences : les étudiants en médecine sont dirigés sur Montpellier; sur Poitiers, les étudiants en droit.

Victor Hugo, Lamartine, Gautier, Béranger, Delavigne, Lamennais, Michelet et les plus grands parmi les plus beaux noms de la littérature française mirent leur génie au service sacré de la cause polonaise. Et l'âme française dirigeait ses préférences, selon qu'elle était héroïque, vers Kosiuszko; vers Michiewicz, si elle était philosophique; vers l'immortel Chopin, si elle était tendre et passionnée.

En 1870, alors que le malheur fondait sur la France, les Polonais ne purent rester indifférents. Une légion polonaise se forma, qui combattit avec vaillance, et le général Bosak Hauke tombait, à Dijon, mortellement frappé par les ennemis de la Pologne et de la France.

Rappelons, à ce sujet, qu'en 1874, au Reichstag, les députés polonais s'élevèrent véhémentement, avec les députés alsaciens, contre l'annexion brutale de l'Alsace et de la Lorraine.

Dans la défaite, l'âme française s'était ressaisie, la douleur l'avait trempée comme un pur métal. Elle avait gardé ses élans spontanés, qui furent toujours la caractéristique de sa race. La cause polonaise nous était doublement chère depuis que nous avions notre flanc qui saignait sous la botte d'un même oppresseur, et le « Vive la Pologne, Monsieur », de Floquet, prouvait que la jeunesse française n'oubliait pas.

Quarante-cinq ans après, alors que dans une formidable ruée l'ogre germanique s'avançait, les fils de Pologne

(1) Loi du 21 avril 1832, complétée par les lois du 1er mai 1834, 26 avril 1836 et 11 juillet 1837.

accouraient et réclamaient à nouveau l'honneur de mourir pour la France.

Ce n'est plus une légion, c'est une armée nationale qui s'est levée et qui a combattu avec l'abnégation et le courage qui sont les vertus primordiales de la race polonaise.

Le sort des armes a changé; l'iniquité, dont la Pologne avait été victime, sera réparée. Comme le phénix de la fable, l'aigle polonais renaîtra de ses cendres et bientôt ses ailes immaculées battront libres au grand soleil de la Victoire.

Unis par les mêmes goûts, les mêmes traditions, ayant les mêmes aspirations généreuses, les mêmes grandes pensées, le même idéal, France et Pologne vivront dans les siècles des siècles !

1573 - 1830

Les premières relations littéraires qui sont parvenues jusqu'à nous datent de 1573. Ce sont les descriptions de de Thou et de Brantôme sur les réceptions de l'ambassade polonaise venue à Paris pour offrir la couronne de Pologne au duc d'Anjou, le futur Henri III.

A la même époque parurent les *Chroniques et Annales de Pologne*, par Blaise de Vigénère, secrétaire de feu Monseigneur le duc de Nivernois.

La couverture porte les armes de la Pologne, avec en dessous : *A Paris, chez Jean Richer, libraire, rue Saint-Jean-de-Latran, à l'enseigne de « L'Arbre verdoyant », 1573, avec privilège du Roy.*

Ronsard ouvre le cycle poétique.

Et c'est ensuite la longue succession d'hommages à la nation polonaise, où se retrouvent les plus grands noms de France, des ministres et des hommes d'Etat, des rois et des empereurs, des orateurs et des poètes.

BRANTOME (1).

Elle les festina fort superbement en ses Tuileries, et, après souper, dans une grand'salle faicte à poste et toute entourée d'une infinité de flambeaux, elle leur représenta le plus beau ballet qui fut jamais faict au monde (je puis parler ainsy), lequel fust composé de seize dames et damoiselles des plus belles et des mieux apprises des siennes, qui comparurent dans un grand roch tout argenté, où elles estoient assises dans des niches en forme de nuées de tous costez. Ces seize dames représentoient les seize provinces de la France, avecques une musique la plus mélodieuse qu'on eust sceu voir; et, après avoir faict dans ce roch le tour de la salle par parade comme dans un camp, et après s'estre faict voir ainsi, elles vindrent toutes à descendre de ce roch et s'estant mises en forme d'un petit bataillon bizarrement inventé, les violons montant jusques à une trentaine, sonnans quasy un air de guerre fort plaisant elles vindrent marcher soubs l'air de ces violons, et par une belle cadence sans en sortir jamais s'approcher et s'arrester un peu devant Leurs Majestez, et puis après danser leur ballet si bizarrement inventé et partant de tours, contours et destours, d'entrelasseures et meslanges, affrontements et arrests qu'aucune dame jamais ne faillic de se trouver à poinct ny à son rang si bien que tout le monde s'esbahit, que parmi une telle confusion et un tel désordre, jamais ne faillirent leurs ordres, tant ces dames avoient le jugement solide et la retentive bonne, et s'estoient si bien apprises. Et dura ce ballet bizarre pour le moins une heure, lequel estant achevé toutes ces dames repré-

---

BRANTOME (Pierre de Bourdelles, abbé et seigneur de), né en 1535, mort en 1614. C'est un auteur exquis qui a laissé des descriptions minutieuses des mœurs dissolues de son époque. Il est l'auteur de la *Vie des grands Capitaines* et des célèbres *Dames galantes*.

(1) Description des fêtes données en l'honneur de la première ambassade polonaise. 20 août 1573.

sentans les dictes seize provinces que j'ay dict, vindrent à présenter au roy, à la reyne, au roy de Polongne, à Monsieur son frère, et au roy et reyne de Navarre, et d'autres grands et de France et de Polongne, chacune à chacun une placque toute d'or, grande comme de la paulme de la main, bien esmaillé et gentiment en œuvée où estoient gravez les frouicts et les singularitez de chasque province, en quoy elle estoit plus fertile comme : la Provence des citrons et oranges, en Champaigne des bleds, en Bourgogne des vins, en Guyenne des gens de guerre (grand honneur certes celuy-là pour la Guyenne) et ainsy consécutivement de toutes autres provinces.

(*Mémoires*, éd. Lalanne, t. VII, p. 371-2.)

RONSARD.

...Le Ciel qui tout dispense
Luy (1) a donné pour récompense,
L'heur qu'autre prince n'avoit eu,
Et davantage lui ordonne
Le grand sceptre de la Polonne
Pour le loyer de sa vertu.
Afin que l'un sa force estande
Sur la France, et l'autre commande
Aux peuples sous l'ourse escertez,
Et que toute l'Europe craigne
Ceste race de Charlemaigne
Deux Grands Monarques indontez.
O Polonne chevaleureuse,
Trois et quatre fois bienheureuse
D'avoir si sagement esleu
Ce Duc pour régir ta Province.
Si le Ciel n'avoit point de Prince
Le Ciel mesme l'eust bien voulu.

(1) A Henri III.

RONSARD (Pierre de). Poète français, né près de Vendôme en 1524, mort en 1585. Il fut le chef d'une école littéraire, la Pléïade, qui se proposa d'infuser à la langue française un sang nouveau, mais qui dépassa le but en grécisant et latinisant notre idiome. Les poésies de Ronsard, en dépit de leur complication, ont un souffle inconnu jusqu'alors au vers français, une harmonie profonde, puissante et une incroyable variété de rythme.



1

STANISLAS LESZCZYNSKI
(Musée de Versailles.)

LE BOCAGE ROYAL

Consacré à Henri III, roi de France et de Pologne.

....

Si l'honneur de porter deux sceptres en la main,
Commander aux Français et au peuple germain,
Qui de l'Ourse sarmate habite la contrée;
Si des Venitiens la magnifique entrée,
Si avoir tout le front ombragé de lauriers,
Si avoir pratiqué tant de peuples guerriers,
Tant d'hommes, tant de mœurs, tant de façons étranges;
Si revenir chargé de gloire et de louanges,
Déjà comme César concevoir l'Univers
Vous a fait oublier le chanteur de ces vers,
Roi, dont l'honneur ne peut amoindrir ni accroître,
Sans vous dire son nom vous le pourrez connaître.

....

Quand vous fûtes élu monarque de Pologne,
Quand Dieu sur votre tête en posa la couronne,
Et qu'il fallut partir d'entre les bras aimés
De vos plus chers parents, en larmes consumés;
Qu'il vous fallut laisser le doux air de la France,
Capitaines, soldats, amis et connaissance,
Que chacun vous suivait d'une humble affection,
Il ne chanta jamais de telle élection,
D'autant qu'elle emportait des Français la lumière,
Pour en pays étrange éclairer la première.

Or, à votre retour, qui luit comme un soleil
Sortant de l'Océan en flammes non pareil,
Qui donne jour aux siens, dissipant les ténèbres,
Et de notre feu roi les complaintes funèbres :
Il a, comme Apollon, célébré ce retour.

Les hommes volontiers honorent plus le jour
Que la nuit ténébreuse, et Vesper n'est si belle
Que l'Aurore au matin qui sort toute nouvelle :
Aussi votre apparaître aux Français fait sentir
Plus d'allégresse au cœur que votre départir.

....

On espère de vous comme d'un bon marchand,
Qui un riche butin aux Indes va cherchant,
Et retourne chargé d'une opulente proie,
Heureux par le travail d'une si longue voie :
Il rapporte de l'or, et non pas de l'airain.
Aussi, vous auriez fait si long voyage en vain,
Vu le Rhin, le Danube et la grande Allemagne,
La Pologne, que Mars et l'Hiver accompagne,
Vienne, qui au ciel se brave de l'honneur
D'avoir su repousser le camp du Grand-Seigneur,
Venise marinière, et Ferrare la forte,
Turin qui fut français, et Savoie qui porte,
Ainsi que fait Atlas, sur sa tête les cieux :
En vain vous auriez vu tant d'hommes, tant de lieux,
Si, vide de profit, en une barque vaine
Vous retourniez en France après si longue peine.

....

....................Ce papier seulement
S'en va vous saluer, et savoir humblement
De Votre Majesté, si vous, son nouveau maître,
Se pourrait par sa muse encore reconnaître.
Il n'a pas l'Italie en poste traversé
Sur un cheval poussif, suant et harassé,
Qui a cent fois tombé son maître par la course (1);
Il n'a vendu son bien afin d'enfler sa bourse
Pour vous aller trouver et pour parler à vous....

....

Ceux qui n'ont que le corps sont nés pour tels métiers,
Ceux qui n'ont que l'esprit ne le font volontiers.

---

(1) Allusion à la rapidité avec laquelle Chemevaut porta, jusqu'à Cracovie, la nouvelle de la mort de Charles IX. Il y arriva en treize jours.

PHILIPPE DESPORTES.

ADIEU A LA POLOGNE

Adieu, Poloigne, adieu, plaines désertes,
Tousjours de neige et de glace couvertes;
Adieu, pays, d'un éternel adieu!
Ton air, tes murs, m'ont si fort sçeu desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si jamais plus je retourne en ce lieu.
Adieu, maisons d'admirable structure,
Poisles, adieu, qui dans votre closture
Mille animeaux pesle-mesle entassex,
Filles, garçons, veaux et bœufs tout ensemble!
Un tel mesnage à l'âge d'or ressemble,
Tant regretté par les siècles passez.
Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habits, de vos méchantes villes,
De vos esprits pleins de légèreté,
Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
Ny ne pensoy que vous peussiez tant boire;
L'eussé-je creu sansy avoir esté?
Barbare peuple, arrogant et volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage,
Qui, jour et nuict dans un poisle enfermé,
Pour tout plaisir se joue avec un verre,
Ronfle à la table ou s'endort sur la terre,
Puis comme un Mars veut estre renommé.

DESPORTES (PH.). Poète français, né à Chartres en 1546, mort à Bonport le 5 octobre 1606. Poète très inférieur à Ronsard. Il a imité parfois les élégiaques latins, mais surtout les sonnettistes italiens, comme l'avaient fait Saint-Gelais, du Bellay, Ronsard et leurs émules. Il accompagna Henri III en Pologne.

Ce ne sont pas vos grand's lances creusées,
Vos peaux de loup, vos armes desguisées,
Où maint plumage et mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous font indomptables;
La pauvreté seulement vous défend.
Si votre terre estoit mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonne citez,
En marchandise, en profondes rivières,
Qu'elle eust des vins, des ports et des minières,
Vous ne seriez si long-tans indomptez.
Les Othomans, dont l'âme est si hardie,
Aiment mieux Cypre ou la belle Candie,
Que vos déserts presque tousjours glacez;
Et l'Allemand, qui les guerres demande,
Vous dédaignant, court la terre flamande,
Où ses labeurs sont mieux récompensez.
Neuf mois entiers pour complaire à son maistre,
Le gand Henry, que le ciel a fait naistre,
Comme un bel astre aux humains flamboyant,
Pour ce désert j'ay la France laissée,
Y consumant ma pauvre âme blessée,
Sans nul confort, sinon qu'en le voyant.
Fasse le ciel que ce valeureux prince
Soit bien-tost roy de quelque autre province,
Riche de gens, de citez et d'avoir;
Que quelque jour à l'empire il parvienne,
Et que jamais icy je ne revienne,
Bien que mon cœur soit brûlant de le voir.

A cette poésie de Desportes, que nous publions à titre documentaire, le grand poète polonais Jean Kochanowski répondit par une satire en latin : *Gallo crocitanti.*

MONTAIGNE.

En ce temps (1581)), je prins entr'autres connaissance à un Polonais le plus privé ami qu'eut le cardinal Hosins, lequel me fit présent de deux exemplaires du livret qu'il a faict de sa mort et les corrigea de sa mein.

(*Journal de voyage.*)

. . . .

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole, et nostre roy en récite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroict de luy-même.

(*Essais*, livre I, chap. XI.)

. . . .

Nous y vismes (à Augsbourg) de pigeons de Polongne qu'ils appellent *d'Inde* que j'ai veu ailleurs. Ils sont gris et ont le bec comme une perdri. (Pigeons polonais à bec épais et courbe.)

(*Journal de voyage.*)

. . . .

L'ambassadeur du Moscovite vint aussi ce jour-là (mars 1581) à cete station (à Saint-Sixte) vetu d'un manteau d'escarlate et une soutane de drap d'or. Le chapeau en forme de bonnet de nuit de drap d'or fourré et au dessous une calote de toile d'arjent.

C'est le deuxième ambasadeur de Moscovie qui soit venu vers le Pape. L'autre fut du temps dun Pape Pol 3e.

MONTAIGNE (MICHEL DE). Célèbre philosophe et moraliste français, né au château de Montaigne (Périgord), immortalisé par ses *Essais*.

Son scepticisme consiste à avouer l'impuissance de la raison humaine et la vanité du dogmatisme; mais si son esprit était sceptique, son cœur ne l'était point; il croyait à l'amitié et se montrait tolérant pour les faiblesses humaines, tout en admirant Socrate et Caton (1533-1592).

On tenoit là que sa charge portoit d'émouvoir le Pape à s'interposer à la guerre que le roi de Pologne faisait à son maistre, allégant que c'étoit à lui à soutenir le premier effort du turc et si son voisin l'affaibilissoit qu'il demeureroit incapable à l'autre guerre que seroit une grande fenestre ouverte aux turcs pour venir à nous; offrant encore se réduire en quelques différence de relligion qu'il avait auccy l'église Romaine. Il fut logé chez le Castillan comme l'avait été l'autre du temps du Pape Pol et nourri aus despens du Pape. Il fit grande instance de ne baiser pas les pieds du Pape mais seulement la mein droite et ne se vousit randre que il ne lui fut tesmougné que l'Ampereur même étoit sujet à cette cérémonie car l'exemple des rois ne lui suffisoit pas il ne savoit parler nulle langue que la sienne et il étoit venu sans truchement. Il n'avoit que trois ou quatre homme de trein, et disoit être passé avec grand dangier travesti au travers de la Polonigne. Sa nation est si ignorante des affoires deçà, qu'il apporta à Venise des lettres de son maistre adressantes du grand gouverneur de la Seigneurie de Venise. Interrogé du sens de cete inscription, (il répondit) qu'ils pensoient que Venise fut de la Dition du Pape (juridiction, domination) et qu'il y envoiat des gouverneurs comme à Boulonigne et ailleurs. Dieu sache de quel goût ces magnifiques reçeurent cet ignorance. Il fit des présans et là et au Pape de subelines et renars noirs qui est une fourrure encore plus rare que riche.

(*Journal de voyage.*)

....

Jaropelc duc de Russie, practiqua un gentilhomme de Hongrie pour trahir le roy de Pologne Boleslas pour le faire mourir, en donnant aux Russiens le moyen de luy faire de notables dommages. Celuy-ci s'y porta en galant homme (c'est-à-dire en habile homme) s'adonna plus que devant au service de ce Roy, obtint d'estre de son Conseil et de ses plus feaulx. Aveccques ces adventages et choisissant à poinct l'opportunité de l'absence de son maistre et trahit aux Russiens Yisilicie (ville du Palatinat de Sabdomir) grande et riche cité qui fut

entièrement saccagée et arse par eulx avecques occision totale non seulement des hébitants d'icelle de tous sexes et aage et grand nombre de noblesse de là autour qu'il y avait assemblée à ces fins. Jaropelc assouvy de sa vengeance et de son courroux qui pourtant n'étoit pas sans lutte (car Boleslas l'avait fort offensé et en pareille conduite) et saoul du fruit de cette trahison venant à en considérer la laideur une et seule et la regarder d'une veue saine et non plus troublée par sa passion, la print d'un tel remors et contrecœur qu'il en fait crever les yeux, couper la langue et les parties honteuses à son exécuteur.

(Essais.)

Mme DE MOTTEVILLE.

Nous vîmes, dans cet hiver (1645), la seconde ambassade des Polonais, qui fut belle et digne de notre curiosité. Nos Français, au lieu de se moquer d'eux comme ils en avoient eu le dessein, furent contraints de les louer et d'avouer franchement, à l'avantage de cette nation, que leur entrée méritoit nos admirations.

Je les fus voir passer à la place Royale, chez Mme de Vellesavin, où la dame du logis nous donna une grande collation; et nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger.

Le palatin de Posnanie et l'évêque de Warmie furent ceux que le roi de Pologne choisit pour venir épouser la princesse Marie, et pour la lui mener. Ils voulurent paraître à la mode de leurs pays, afin de faire mieux éclater leur magnificence et leurs belles étoffes.

Le duc d'Elbeuf fut envoyé par la Reine, avec une douzaine de personnes de condition, pour les recevoir, et les carrosses du Roi, du duc d'Orléans et du cardinal y furent envoyés. Mais, à vrai dire, ils parurent vilains en comparaison de ceux que ces étrangers avoient amenés et qui avoient traversé toute l'Allemagne.

Ils firent leur entrée par la porte Saint-Antoine, avec beaucoup de gravité et le meilleur ordre du monde.

Premièrement nous vîmes passer une compagnie de gardes à pied, habillés de rouge et de jaune, avec de grandes boutonnières d'orfévrerie sur leurs habits. Ils étoient commandés par deux ou trois officiers richement vêtus et fort bien montés. Leurs habits étoient composés d'une veste à la turque fort belle. Ils portoient par dessus un grand manteau à manches longues, qu'ils faisoient pendre négligemment sur un côté du cheval. Leurs vestes et manteaux étoient de la couleur de leurs hieducs, de vert et de gris-de-lin. Nous vîmes encore deux autres compagnies à cheval qui portoient les mêmes livrées que

---

Mme DE MOTTEVILLE. Née en 1621, morte en 1689. Femme de beaucoup d'esprit et de talent, auteur de précieux *Mémoires* sur Anne d'Autriche.



LA REINE Marie LESZCZYNSKA
(Pastel de Nattier).

ceux qui étoient à pied, dont l'une étoit rouge et jaune, l'autre grise-de-lin et verte excepté que ceux-ci étoient vêtus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étoient plus beaux et qu'ils avoient plus de pierreries.

Après eux venoient nos academistes qui pour faire honneur aux étrangers et déshonneur à leur pays, étoient allés au devant d'eux, mais ils parurent pauvres, et leurs chevaux aussi, quoiqu'ils fussent chargés de rubans et de plumes de toutes couleurs. En cette occasion, la mode des Français, de ne porter pour toute parure que des rubans, fut trouvée chétive et ridicule.

Après ces compagnies venoient beaucoup de seigneurs polonais, chacun avec leur train et leur livrée vêtus de gros brocarts d'or et d'argent.... Chaque Polonais avoit un Français à son côté....

Ce cortège occupoit un long espace de chemin : par conséquent il embelissoit fort l'entrée.... Le palatin et l'évêque de Warmie marchoient les derniers. Auprès d'eux étoient le duc d'Elbeuf et le prince d'Harcourt, son fils. Le palatin étoit beau de visage; il avoit le teint blanc, les yeux noirs; il avoit bonne mine, portoit la barbe un peu longue et un peu épaisse. L'évêque avoit bonne mine, n'avoit rien de différent des autres, pas même les cheveux rasés. Après eux marchoient leurs carrosses couverts d'argent massif partout où les nôtres ont du fer. Les chevaux qui les trainoient étoient beaux et gras et ne paraissoient point harassés de leur voyage.

Enfin, tout ce qui se vit étoit digne d'être montré en parade. Ils traversèrent la ville en cet état : le peuple étoit dans les rues, les personnes de qualité aux fenêtres. Le Roi et la Reine étoient au balcon qui donne sur la place, à dessein de les voir; mais ils n'en parurent avoir le plaisir, parce qu'il étoit trop tard quand ils passèrent.

On les mena loger à l'hôtel de Vendôme qui étoit vide par l'exil de ceux qui en étoient les maîtres et le Roi les y traita magnifiquement....

(*Mémoires*. Entrée de l'ambassade polonaise à Paris à l'occasion du mariage de Marie-Louise de Gonzague.)

SAINT-AMANT.

SONNET

pour la Sérenissime Reine de Pologne
devant son mariage, l'an 1645.

Des beaux yeux de Louyse, au trône destinée,
L'éclat doux et puissant a passé jusqu'au Nort,
Le plus grand Roy du Pôle en a senti l'effort
Et l'amour se prépare à leur noble hyménée.

Quoy que par ses vertus elle fust couronnée
D'un bonheur immortel, qui ne tient rien du sort,
Toutes fois le ciel mesme eut cru luy faire tort,
Si d'un or souverain sa teste il n'eut ornée.

Je voy des-jà parer ses illustres cheveux
Et des-jà la fortune au saint gré de nos vœux
Appreste à son mérite un bonheur sans mesure.

O qu'en ce digne estat ses esprits sont contens
Et qu'en elle aujourd'huy, d'une agréable mesure,
Le temps, par sa main propre, est bien payé du Temps!

GONZAGUE (Louise-Marie de), fille de Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Mantoue, et de Catherine de Lorraine; née en 1612, mourut à Varsovie le 10 mai 1667.

SAINT-AMANT (Marc-Antoine de Gérard, écuyer, sieur de Saint-Amant). Il naquit près de Rouen, en 1594 et mourut en 1661. Il a laissé une œuvre poétique considérable, mais, en somme, d'une valeur littéraire peu importante. Voici pris dans les œuvres complètes de Saint-Amant (Ed. Livet), publiées à Paris, en 1855, les passages intéressant la Pologne :

Sonnet pour la Sérenissime Reine de Pologne, devant son mariage (1645); *Epistre à l'hyver sur le voyage de sa Sérenissime Majesté en Pologne; Sonnet*

SONNET à la SANTÉ

pour le second mariage de la Sérenıssime Reine de Pologne.

Gracieuse Santé, déesse de la Vie,
Qui tiens seule en ta main le sceptre des appas,
Avance vers le Nort tes secourables pas,
Avecque tous les biens dont ta gloire est suivie.

Un zèle ardent et juste en larmes t'y convie,
Pour de l'honneur du trosne éloigner le trépas;
Hymen y joins ses vœux! ne les refuse pas,
Ou l'on t'accuserait et de haine et d'envie.

Ce dieu des saints liens n'attend plus qu'après toy
A renouer Louyse, à faire sous sa loy
D'une royale sœur une royale épouse.

Consens au grand destin de cette autre Junon,
Exauce un Jupiter, vaincq la Parque jalouse,
Et sur l'azur du pôle en or luira ton nom.

à la Sérenissime Reine de Pologne, en luy envoyant une partie de mon Moyse, l'an 1647; Epistre diversifiée à Monsieur Desnoyons, secrétaire du Commandement de la Sérenissime Reine de Pologne (1647); *Sonnet à la Santé pour le second mariage de la Sérenissime Reine de Pologne; La Vistule sollicitée pour un Voyage de Varsovie à Dantzig* (1650); *La Polonaise*, A. Théandre, forme d'espitre (1658); *Stances sur la grossesse de la Sérenissime Reine de Pologne et de Suède* (1650); *Sonnet sur les prochaines couches de Sa Majesté Polonaise; Sonnet sur la naissance du Prince de Pologne; La Généreuse*, idylle héroïque.

BOSSUET.

Charles-Gustave parut à la Pologne surprise et trahie comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles, tout prêt à la mettre en pièces.

*
* *

En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle et, plus encore, par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir.

*
* *

Il ne leur reste qu'à considérer de quel côté allait tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui enlèverait les rameaux épars. Dieu en avait disposé autrement. La Pologne était nécessaire à son Eglise et lui devait un vengeur (Sobieski). Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il était. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avait rappelé, et, déjà, il la réduit à l'extrémité....

*
* *

Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux. Le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie et la Pologne est délivrée.

(Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, le 9 août 1665.)

BOSSUET (Jacques-Benigne). Né à Dijon le 27 septembre 1627, mort à Paris le 17 avril 1704.

C'est le plus grand orateur sacré des temps modernes, ses sermons et ses oraisons funèbres sont célèbres à juste titre

Son éloquence, son génie, son grand caractère font de lui une des plus hautes figures de la littérature française.

Outre ses *Oraisons funèbres*, on a encore de lui : *Avertissements aux Protestants; Discours sur l'Histoire universelle; Elévation à Dieu*, etc., etc.

COLBERT.

Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question, au contraire, de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et s'il était nécessaire j'irais à pied toute ma vie pour fournir à cet emprunt...

(Colbert à Louis XIV.)

COLBERT (Jean-Baptiste). Ministre de Louis XIV, né à Reims le 29 août 1619.
Il fut l'un des grands hommes d'Etat de l'ancienne monarchie. Il avait l'amour du travail, de l'ordre, de l'économie, l'esprit de suite et une connaissance profonde des éléments de la fortune publique... et mourut, le 6 septembre 1683, chargé des malédictions que son maître seul méritait.

Gui PATIN.

La Reine de Pologne est grosse d'environ cinq mois; comme c'est son premier enfant, elle a peur de mourir à l'accouchement, c'est pourquoi ne se voulant point fier à aucune sage-femme de Pologne, elle a envoyé quérir à Paris un chirurgien adroit, entendu et expérimenté, *péritum in arti obstetricandi*, lequel est parti d'ici depuis trois jours, auquel elle donne mille écus tous les mois jusqu'à ce qu'elle l'ait remis et renvoyé à Paris. Il s'appelle Bouchet; il est gendre d'un autre nommé La Cuisse, qui est fort entendu à ce métier d'accoucher les femmes.

(*Lettres de Gui Patin*, t. II.)

On dit ici une chose qui me fâche fort, bien que je n'y aie aucun intérêt : c'est que la Pologne est tout en feu d'une guerre civile et, par dessus, est menacée de deux puissants voisins, savoir du Moscovite, qui est déjà entré de son côté et qui y fait de grands ravages, sans compter plus de 30.000 âmes qu'il a déjà enlevées; l'autre est le Turc, qui les attaque par un autre endroit. Si Dieu n'y met la main, voilà un boulevard de la chrétienté en grand danger d'être ruiné par des nations barbares; je ne sais si cela ne révoltera pas tous nos princes chrétiens pour y envoyer quelques armées qui y fassent retirer ces infidèles.

(*Lettres de Gui Patin*, t. III.)

Le pauvre Roi de Pologne est ruiné et presque dépouillé. Le Roi de Suède en est le maître, il tient Varsovie et Cracovie. Le Pape a envoyé au Roi de Pologne 400.000 écus, mais on dit que la France est d'intelligence avec le Roi de Suède et qu'il

---

PATIN (Gui). Médecin français né à Hodenc-en-Bray (Oise) en 1602, mort en 1672. Célèbre par son esprit et sa verve; auteur de lettres fort intéressantes et d'un tour très satirique.

n'est point sorti de Stocklom qu'après en avoir touché 100.000 écus; voilà des cartes bien brouillées pour l'été prochain. Le Pape demande la paix des deux couronnes et dit que le Roi d'Espagne lui en laisse plein pouvoir. Le nonce presse qu'on lui fasse réponse; mais quelque chose qu'on lui réponde, je pense que ceux de deçà ne veulent point la paix et qu'ils disent comme ce vieux ligueur : *Par la guerre nous vient le crédit et le bien.*

(*Lettres de Gui Patin*, t. III.)

Trois cents carabins sortis de la brayette du Père Ignace sont sortis de Pologne et sont arrivés à Rome. Le Pape s'en va mettre un impôt sur la gabelle de Rome. Cela fera haïr le Pape et ces maîtres passefins pareillement. On a fait un pusquit contre le Pape, à Rome; le voici : *Alexander, septimes in maximis, minimus, in minimum maximus.* Cela fait croire qu'il commence d'être méprisé à Rome et les jésuites, enfin, le feront haïr. On dit ici tout haut que ces rusés moines sont cause de la perte de la Pologne, qu'ils avaient mis en tête au Roi et à la Reine de Pologne d'abandonner la royauté et de faire mettre en leur place le fils de l'Empereur. Ainsi la Pologne serait tombée entre les mains de la Maison d'Autriche, la dépression de laquelle est bien plus à souhaiter que l'exaltation.

(*Lettres de Gui Patin*, t. II.)

REGNARD.

Varsovie est, en Mazovie, capitale de la Haute Pologne et le lieu où se trouvent les Diètes, de trois en trois ans. Cette ville est assise sur la Vistule, qui vient de Cracovie et qui apporte bien des commodités de Hongrie, et particulièrement le vin le plus excellent que l'on puisse boire. Il n'y a rien de remarquable que la statue de Sigismond III, mise par son fils Uladislas, qui est à l'entrée de la porte, sur une colonne de jaspe sur laquelle les Suédois tirèrent plusieurs coups de canon. La figure est dorée de plus d'un ducas épais.... Il y a une très grande quantité d'églises et de couvents.

...Jaworow est le lieu le plus vilain non seulement de la Pologne, mais de tout le monde. La Cour y demeurait cet hiver-là, à cause de la grossesse de la Reine, qui y devait faire ses couches. La Cour s'arrête peu en un lieu; elle voyage continuellement et le plus agréablement du monde, car toute la Pologne est le plus beau pays de chasse que j'aie jamais vu et ce voyage est une chasse continuelle.

Nous eûmes l'honneur de saluer le Roi et de baiser la main de la Reine, qui nous reçut avec la bonté qui est ordinaire à ce prince pour tout le monde et particulièrement pour les étrangers....

...Cracovie est la première ville de la Haute Pologne; infiniment plus belle et plus marchande que Varsovie. Elle est située sur la Vistule, qui prend sa source assez près de là. Son Académie est fort estimée; elle fut fondée, il y a environ trois cents ans, par Casimir Ier, qui demanda des professeurs aux collèges de Sorbonne de Paris, qui furent les auteurs de cette haute réputation qu'elle s'est acquise....

REGNARD (Jean-François) [1655-1709]. Célèbre poète comique français. Fit de nombreux voyages. Il visita, en 1681, la Pologne, accompagné de deux de ses amis, Aucousteaux de Frécourt, gentilhomme picard, et Nicolas de Corberon, qui fut ensuite président du Conseil suprême de Colmar.

Regnard a laissé une relation de ce voyage : *Voyage en Pologne*.



THADÉE KOSCIUSKO (1740-1817)
(D'après une gravure de OLESZCZYNSKI.)

JEAN DE LA FONTAINE.

Epître à S. A. S. Madame la Princesse de Bavière.

(Juillet 1669).

Votre Altesse Sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime,
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'Univers;
J'entends les affaires de France :
J'obéis et romps mon silence.
L'intérêt et l'ambition
Travaillent à l'élection
Du monarque de la Pologne (1).
On croit ici que la besogne
Est avancée; et les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain (2), puis au Moscovite (3),
Condé (4), Nieubourg (5); car le mérite
De tous côtés fait embarras...
Condé, je crois, n'en manque pas.
Si votre époux voulait, madame,
Régner ailleurs que sur votre âme,
On ne peut faire un meilleur choix.
Heureux qui vivroit sous ses lois!

LA FONTAINE (JEAN DE). Né à Château-Thierry en 1621, mort à Paris en 1695. Sa gloire poétique est fondée sur ses contes et sur ses fables. Il a interprété les sujets les plus divers avec une délicieuse originalité et il en a fait de véritables créations. Son génie est essentiellement français.

(1) Casimir, roi de Pologne, avait abdiqué et s'était retiré à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.
(2) Le duc Charles de Lorraine.
(3) Le tsar Alexis Mickaïlowitch.
(4) Le grand Condé.
(5) Nieubourg, ou plutôt Neubourg; le duc de Neubourg de Julierce et de Berg.

Ceux qui des affaires publiques
Parlent toujours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela,
(Et je suis de ce nombre-là);
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'en Lorraine des princes tendent.
Quant à Moscou, nous l'excluons;
Voici sur quoi nous nous fondons :
Le schisme y règne; et puis son prince
Mettroit la Pologne en Province,
Au roi de France il donneroit
Quelque fleuron pour sa couronne.
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des Etats (1),
Ils en ont l'alarme, et font brigue.
Contre Louis chacun se ligue,
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.

....

....

Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle;
C'est que pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un roi dont le nom est en ski.
Ces messieurs du Nord font la nique
A toute notre politique.
Notre argent, celui des Etats,
Et celui d'autres potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santés aura fait boire,

---

(1) Les Etats de Hollande.

Et puis c'est tout. Je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des Princes;
Et que l'argent de nos provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des rois.

LOUIS XV.

Si Choiseul eût été là, il ne l'eût pas permis (le premier partage de la Pologne).

(Lettres sur l'Histoire de France. — Choiseul avait été renvoyé sur l'instigation de Mme du Barry.)

LOUIS XV, le Bien-Aimé, troisième fils de Louis, duc de Bourgogne et de Marie-Adélaïde de Savoie, arrière-petit-fils de Louis XV. Né à Versailles en 1710, mort en 1774. Roi de France de 1715 à 1774. Louis XV régna d'abord sous la régence de Philippe d'Orléans.

Personnage intelligent mais dissolu, qui subit la désastreuse influence du cardinal Dubois. Pendant son règne, sous le ministère de l'honnête mais timide cardinal Fleury (1726-1743), eurent lieu la guerre de la succession de Pologne (1733-1735), que termina le traité de Vienne, et la guerre de la succession d'Autriche, à laquelle mit fin la paix d'Aix-la-Chapelle (1748). A partir de ce moment, Louis XV glissa sur la pente qui devait le conduire au déshonneur et se laissa mener par ses favorites. Il fit la guerre de Sept Ans (1756-1763) qui aboutit à la perte de nos colonies.

Louis XV avait épousé, le 15 août 1725, la fille du roi de Pologne Stanislas Leszczynski, Marie Leszczynska, celle qu'on appela la « Bonne Reine ».

FRÉRON.

A Madame la Comtesse Mnizeck, née Zamsyska.

Le Goût, les Arts, la Politesse,
Les Talens, la Délicatesse,
L'Esprit, l'Engouement, les Attraits,
Voilà, me disai-je sans cesse,
L'heureux partage des Français.
La vertu du Monde est barbare
Et la Nature, ailleurs avare,
Prodigue à Paris ses bienfaits.
De cette ivresse mensongère,
Mon orgueil goûtait la douceur;
Mes yeux, jeune et belle étrangère,
Ont dissipé ma folle erreur.
Et quand j'appris que la Vistule
Avoit produit tant de beauté,
De grâce, de vivacité,
Je me trouvai bien ridicule.
Pour mieux punir ma vanité,
Votre illustre époux est Sarmate
Et dans lui cependant éclate
Un esprit juste et lumineux,
Une âme haute et délicate,
L'art d'être aimable et d'être heureux.
Pour le coup, ma chère patrie,
Ne vantez plus vos agréments,

FRÉRON (Elie-Catherine). Littérateur français, né à Quimper en 1719, mort à Paris le 10 mars 1776. N'était pas un grand écrivain, mais il avait du bon sens, de la verve et quelque goût littéraire, il ne mérita pas tous les sarcasmes de Voltaire.

Vous n'avez point, je le parie,
De plus aimables habitants.
Trop heureuse de les connaître,
Dites (car il faut vous flatter)
Que parmi nous ils devoient naître
Ou du moins ils devroient rester.

(21 Novembre 1752.)

Vers présentés au Roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, à Versailles, le 28 Septembre 1765.

Pour tracer un portrait fidèle
De mon auguste bienfaiteur,
Tel qu'il est gravé dans mon cœur,
Ce serait trop peu d'un Appelle.
Ici, des lauriers du dieu Mars
La gloire, à nos yeux, le couronne;
Là, les divinités des arts,
Des lauriers du fils de Latone.
Tantôt ses plus chères vertus,
L'humanité, la bienfaisance,
Nous font jouir de la présence
Des Antonins et des Titus.
Tantôt, c'est le sensible Enée
Qui, domptant le sort envieux,
Fuit sa Patrie infortunée

Et va chercher avec ses dieux,
Par l'ordre de la destinée,
Un autre sceptre et d'autres cieux.
L'Eglise, à son tour, le propose
Comme un modèle à tous les rois,
Et dans lui nous montre à la fois
Un Constantin, un Théodose.
Tant de vertus, tant de talents,
De Stanislas font le partage,
Il faut vingt crayons différents
Pour bien dessiner son image.

J.-J. ROUSSEAU.

Vous ne serez jamais libres tant qu'il restera un seul soldat russe en Pologne et vous serez toujours menacés de cesser de l'être tant que la Russie se mêlera de vos affaires.

...Ne vous fatiguez pas à des vaines négociations, ne vous ruinez pas en ambassadeurs et ministres dans d'autres Cours, et ne comptez pas les alliances et les traités pour quelque chose....

...L'intérêt commun des puissances d'Europe, et surtout de vos autres voisines, est de vous laisser toujours pour barrière entre eux et les Russes.

...La Pologne était dans les fers du Russe, mais les Polonais sont restés libres. Grand exemple qui vous montre comment vous pouvez braver la puissance et l'ambition de vos voisins. Vous ne sauriez empêcher qu'ils ne vous engloutissent; faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. La vertu de ses citoyens, leur zèle patriotique, la forme particulière que des institutions nationales peuvent donner à leurs âmes, voilà le seul rempart toujours prêt à la défendre et qu'aucune armée ne saurait forcer. Si vous faites en sorte qu'un Polonais ne puisse jamais devenir un Russe, je vous réponds que la Russie ne subjuguera pas la Pologne.

(*Considérations sur le Gouvernement de Pologne.*)

ROUSSEAU (JEAN-JACQUES). Philosophe et écrivain, né à Genève en 1712, mort à Ermenonville en 1778. Auteur de la *Nouvelle Héloïse*, du *Contrat social*, d'*Emile*, des *Confessions*, etc.

Esprit mélancolique, fantasque, rêveur, Rousseau a prêché le retour à la nature, l'excellence initiale de l'homme, la nécessité du contrat social, qui garantit les droits de tous, en une langue passionnée et éloquente.

La Révolution française, d'une part, le romantisme, de l'autre, se sont largement inspirés des livres de Rousseau. C'est le philosophe qui a exercé le plus d'influence sur la France et sur l'Europe au XVIIIe siècle.

RULHIÈRE.

...Ce pays (la Pologne) que nous avons vu dévaster de nos jours, sous le prétexte de la religion, est le premier Etat en Europe qui ait donné l'exemple de la tolérance. Les mosquées s'y élevèrent entre les églises et les synagogues. La République n'eut point de sujets plus fidèles que les Tartares mahométans établis sous sa protection, et des juifs firent valoir toutes les terres de cette noblesse plus adonnée aux factions qu'à l'économie. La Pologne, à qui sa constitution ne permit jamais d'être conquérante, ne dut même qu'à cette tolérance son agrandissement et l'adjonction de tous les pays voisins. La Russie Rouge n'en devint une province que sous la condition expresse de garder le christianisme qu'elle avait reçu de Constantinople. Léopol, capitale de cette province, a toujours été le siège de trois évêques : un grec, un arménien et un latin, et on ne s'informait jamais dans laquelle des trois cathédrales tout homme qui consentait à vivre sujet et sans entrer en partages des fonctions de la souveraineté allait recevoir librement la communion. La Lithuanie, encore païenne quand elle reçoit librement la civilisation et les lois des Polonais, ne tarde pas à se convertir au christianisme; mais elle conserva longtemps une partie de ses anciennes superstitions et on continua dans chaque maison d'y nourrir un serpent comme génie tutélaire. Enfin, quand la réforme déchira tant d'Etats, la Pologne, sans proscrire l'ancienne religion, reçut dans son sein les deux sectes nouvelles....

(*Histoire de l'anarchie en Pologne et du démembrement de cette République.*)

RULHIÈRE (Claude de). Historien et poète français, né à Bondy en 1735, mort en 1791. Il publia d'intéressants travaux sur la Pologne et la Russie. Il entra à l'Académie en 1787.



LE GÉNÉRAL KNIAZIEWICZ PRÉSENTE AU DIRECTOIRE
les drapeaux pris à l'ennemi (8 Mars 1798).

JACQUES DELILLE.

LES JARDINS

(Premier chant).

....

Sous un ciel moins heureux, le Sarmate, à son tour,
Présente aux yeux ravis plus d'un riant séjour.
Tel brille ce superbe et riche paysage
Qui fut de Radzivil l'ingénieux ouvrage.
Là, tout plaît à nos yeux, la terre, le vallon
Et la belle Arcadie a mérité son nom.
Et pourrais-je oublier ta pompe enchanteresse,
Toi dans qui l'élégance est jointe à la richesse,
Fortuné Pulauy, qui seul obtins des dieux
Les charmes que le ciel partage à d'autres lieux?
Quel tableau ravissant présentent tes campagnes!
De quel cadre pompeux l'entourent ces montagnes
Où du grand Casimir, seul, sans garde et sans Cour,
Le palais règne encor sur les champs d'alentour!
Détours mystérieux, magnifiques allées,
Bois charmants, verts coteaux, agréables vallées,
Les aspects étrangers et tes propres trésors,
Tout enchante au dedans, tout invite au dehors.
Dirai-je tes forêts dont les bois se couronnent,
Ou ce chêne géant des bois qui l'environnent,
Ou ce beau peuplier de qui l'énorme tronc,
Lorsque de cent hivers il a bravé l'affront,
Se festonnent de nœuds d'où sort un vert feuillage,

DELILLE (L'abbé JACQUES). Poète français, né à Aigueperse, traducteur de Virgile et de Milton. Rivarol a dit de lui : « Il fait un sort à chaque vers et néglige la fortune du poème » (1738-1815).

Semble orné par le temps et rajeuni par l'âge.
Pour mieux charmer les yeux aux pieds de tes coteaux,
La Vistule, pour toi, roule ses vastes eaux;
Pour toi, son sein blanchit sous des barques agiles,
Elle baigne tes bois, elle embrasse tes îles.
Quel plaisir, quand le soir jette ses derniers feux,
De voir peints à la fois dans ses flots radieux
Qu'un beau pourpre colore et qu'un blanc pur argente,
Le soleil expirant et la lune naissante!
Là, d'un chemin public, c'est l'aspect animé,
Du plus loin qu'il te voit, le voyageur charmé
S'arrête, admire et part emportant ton image.
Le fleuve, le ruisseau, la forêt, le bocage,
Les arcs lointains des ponts, la flèche des clochers
Me frappent tour à tour; tes grottes, tes rochers
Sont de vastes palais voûtés par la nature;
D'autres enfants de l'Art ont chacun leur parure.
Là, les fleurs, l'oranger, les myrtes toujours verts
Jouissent du printemps et trompent les hivers;
D'un portique pompeux leur abri se décore
Et leur parfum trahit la retraite de Flore.
Ailleurs, c'est un musée, asile studieux,
Livres, bronzes, tableaux, là, tout charme les yeux;
Là, même après Mérope, Athalie et Zaïre,
Mes faibles vers, peut-être, obtiennent un sourire.
Rome, Athènes, en ces lieux, quel art vous imita?
Je reconnais de loin le temple de Vesta.
Voici la roche auguste où tonnait la Sibylle,
Sa main n'y trace plus, sur la feuille mobile,
Ces arrêts fugitifs, tableaux de l'avenir,
Ici c'est le passé qui parle au souvenir.
Ses nombreux monuments enrichissent l'Histoire,
Et ce temple est pour nous le temple de Mémoire,
J'y trouve le bon roi, l'usurpateur cruel
Et les traits de Henri près de ceux de Cromwel;
La chaîne de Stuart, ce livre d'Antoinette,
Par qui montait vers Dieu sa prière discrète....

LE COMITÉ DE SALUT PUBLIC.

Plus le peuple polonais deviendra libre, plus ses intérêts seront inséparables de ceux du peuple.

(Instruction pour le citoyen Parrandier, agent de la République de Pologne, 21 brumaire, an III, signée Cambacérès, Carnot, Thuriot, Fourcroy, Merlin, Ch. Cochon, J. L. B. Delmas, L. B. Guyton, Richard, Pitet, Prieur.)

NAPOLÉON Ier.

Le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer; j'irai, à la tête des Français, forcer les Russes à restituer la Pologne.

(Au camp de Legnans, 1795.)

*
* *

Jamais la France n'a reconnu le partage de la Pologne et il ne fut jamais dans son intérêt que ces partages eussent lieu. La Prusse, la Russie et l'Autriche ont souvent demandé à la France de sanctionner les partages successifs de la Pologne et ne l'ont pas obtenu, car l'intérêt de la France et de l'Europe exige que la Pologne existe.

(Réponse à la députation polonaise à Berlin, le 10 novembre 1806.)

*
* *

J'aime votre nation; depuis seize ans j'ai vu vos soldats à mes côtés, sur les champs d'Italie comme sur ceux d'Espagne.

J'applaudis à tout ce que vous avez fait; j'autorise les efforts

---

NAPOLÉON Ier (BONAPARTE). Empereur des Français, né à Ajaccio en 1769, mort à Sainte-Hélène en 1821.

N'essayons pas de faire une notice biographique sur Napoléon, bornons-nous à tracer rapidement le rôle joué par les Polonais dans les armées impériales.

Dès son arrivée en Italie, Bonaparte accueillit les légions polonaises de Dombrowski. Elles furent autorisées à garder la cocarde française (20 juin 1797). Décimées en 1799, elles se reformèrent en 1800, toujours en Italie. Dombrowski, Kniaziewicz, Zayontchek, Wolodronicz, tels sont les chefs qui commandent les Polonais : légion du Nord, légion du Danube, légion de la Vistule, les armées du duché de Varsovie, créées par Davoust et Poniatowski, les armées de Pologne suivent le sort glorieux des armées napoléoniennes.

En décembre 1806, Napoléon arrive en Pologne; Antoine Sulkowski lève, dans les rangs de l'aristocratie polonaise, une garde d'honneur qui devint, le 16 avril 1807, le numéro 1 des lanciers de la garde impériale commandés par le colonel Krasinski.

Les Polonais furent d'un loyalisme ardent et gardèrent leur foi jurée à Napoléon, jusqu'au bout.

que vous voulez faire; tout ce qui dépendra de moi pour seconder vos résolutions, je le ferai. Que la Lithuanie, la Samogithie, Witebsk, Podock, Mohilew, la Wolhinye, l'Ukraine, la Podolie soient animées du même esprit que j'ai vu dans la Haute Pologne et la Providence couronnera par le succès la sainteté de votre cause.

(Discours aux Polonais.)

*
* *

...Impossible, je ne connais point ce mot-là. Il ne doit y avoir pour mes Polonais rien d'impossible.

(Cité par le comte de Ségur. *Mémoires.*)

*
* *

8 Novembre 1816.

Après qu'il eut donné quelque développement à ses idées sur l'âme, je fis quelques remarques sur les Polonais qui avaient servi dans son armée et qui, ajoutais-je, étaient si fort attachés à sa personne. « Ah! oui, répondit l'Empereur, ils m'étaient bien attachés! Le vieux Roi actuel de Pologne était avec moi dans ma campagne d'Egypte. Je le fis général. La plus grande partie de ma vieille garde polonaise est maintenant, par politique, employée par Alexandre. C'est une brave nation et qui fait de bons soldats. Ils valent mieux que les Français pour résister aux froids des pays du Nord.

« ...Poniatowski était un homme d'un noble caractère, rempli d'honneur et de bravoure. J'avais l'intention de le faire Roi de Pologne, si mon expédition en Russie eût été heureuse ».

*
* *

9 Novembre 1816.

Les Cosaques sont excellents comme partisans et les Polonais comme lanciers.

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

Lundi 18, mardi 19 novembre 1816.

Nous parlions de la Pologne ébranlée à la voix de l'Empereur, des rois auxquels nous l'avions destinée, chacun nommant le sien. L'Empereur, qui avait gardé le silence, l'a interrompu en disant : « Le vrai roi de Pologne, c'était Poniatowski; il en réunissait tous les titres et il en avait tous les talents ». Et il s'est tu.

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

*
* *

Il a dit que les nations reconnaîtraient un jour qu'il avait suivi la meilleure politique possible quand il avait voulu rétablir le royaume de Pologne, ce qui serait le seul moyen efficace d'arrêter le pouvoir toujours croissant de la Russie, que c'était mettre une barrière, opposer une digue à ce formidable empire qui, probablement, accablerait quelque jour l'Europe. Je ne pense pas, a-t-il dit, que je vive assez pour le voir, mais vous pouvez en être témoin. Vous êtes dans la force de l'âge, vous pouvez espérer de vivre encore trente-cinq ans; je crois que vous verrez les Russes ou envahir l'Inde et s'en emparer, ou entrer en Europe avec quatre cent mille Cosaques et autres habitants des déserts, et deux cent mille Russes.... Je pense néanmoins que tout dépend de la Pologne. Si Alexandre réussit à incorporer la Pologne à la Russie, je veux dire s'il réussit à réconcilier parfaitement la Pologne avec le gouvernement russe, il aura fait le plus grand pas vers la conquête de l'Inde.

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

*
* *

Ceux qui ont consenti à la réunion de la Pologne à la Russie, dit ensuite l'Empereur, seront l'exécration de la postérité, tandis qu'on prononcera mon nom avec respect, alors que les belles contrées du sud de l'Europe seront la proie des barbares

du Nord. Ma plus grande faute est peut-être de n'avoir pas détrôné le Roi de Prusse lorsqu'il m'était si facile de le faire. Après Friedland, j'aurais dû retirer la Silésie à la Prusse, et abandonner ces provinces à la Saxe, parce que le Roi de Saxe et les Prussiens étaient trop humiliés pour ne pas se venger à la première occasion. Si j'avais fait cela, si je leur avais donné une constitution libre et que j'eusse délivré les paysans de l'esclavage féodal, la nation eût été contente.

(*Mémorial de Sainte-Hélène.*)

*
* *

...En relevant la Pologne, cette véritable clef de toute la voûte, je ne prétendais rien acquérir, je ne me réservais que la gloire du bien et la bénédiction de l'avenir...

Il me fut impossible d'aborder franchement la question de l'indépendance polonaise. Je fus obligé de maintenir le morcellement de ce pays sur lequel repose cependant la sécurité de l'Europe.

Un jour, toutes les nations de l'Europe reconnaîtront que j'ai adopté la plus saine politique en cherchant à rétablir la Pologne.

(Sainte-Hélène : *L'idée française et l'idée russe.*)

Mme DE STAËL.

Parmi les nations que Bonaparte traîne après lui, la seule qui mérite de l'intérêt ce sont les Polonais. Je crois qu'ils savent aussi bien que nous qu'ils sont le prétexte de la guerre et que l'Empereur ne se soucie pas de leur indépendance. Il n'a pu s'abstenir d'exprimer plusieurs fois à l'empereur Alexandre son dédain pour la Pologne, par cela seulement qu'elle veut être libre; mais il lui convient de la mettre en avant contre la Russie, et les Polonais profitent de cette circonstance pour se rétablir comme nation. Je ne sais s'ils y réussiront, car le despotisme donne difficilement la liberté et ce qu'ils regagneront dans leur cause particulière, ils le perdront dans la cause de l'Europe. Ils seront Polonais, mais Polonais aussi esclaves que les trois nations dont ils ne dépendront plus. Quoi qu'il en soit, les Polonais sont les seuls Européens qui puissent servir sans honte sous les drapeaux de Bonaparte.

(*Mémoires. Dix années d'exil.*)

STAËL (Mme DE), fille de Necker, née à Paris en 1766, morte en 1817. Célèbre par ses écrits, elle est l'auteur de *Delphine*, de *Corinne* et *De l'Allemagne*. Ses tendances libérales lui valurent l'inimitié de Napoléon Ier.
Elle a fourni une bonne part du fonds d'idées politiques, littéraires et morales sur lesquelles a vécu le XIXe siècle.



NAPOLÉON Ier DÉCORE André NIEGOLEWSKI A SOMO-SIERRA
le 30 Novembre 1808.

JOSEPH DE MAISTRE.

Le préjugé mené contre la Pologne et contre son existence politique séparée est porté à l'excès. L'imagination ne peut aller trop loin sur ce sujet. Les bonnes têtes même disent ceci : « *Tout doit tendre à confondre les deux nations* ». Mais il ne faudrait pas voir dans ces termes une formule d'égalité. Cette expression signifie : non que la Russie doit être *en partie polonaise*, mais que la Pologne doit être exclusivement russifiée.

(Lettre à M. le comte DE SHELEVSTON, 30 novembre 1815. — Lettres et opuscules inédits du comte Joseph DE MAISTRE.)

*
* *

L'idée de morceler ou de détruire un peuple est aussi absurde que celle d'ôter une planète du système planétaire.... Tout ce que vous reprochez à Louis XIV ne peut entrer en comparaison avec l'exécrable partage de la Pologne.

MAISTRE (JOSEPH DE) 1753-1821. Philosophe d'un catholicisme ultra-mondain et passionné. Il publia de nombreux ouvrages dont les plus connus sont : *Du Pape* et *Soirées de Saint-Pétersbourg*.

LOUIS XVIII.

Les soins et les attentions respectueuses de la noblesse polonaise à notre égard étaient bien faits pour nous rattacher à cette ville.

*
* *

...Je conserverai une vive reconnaissance envers cette nation généreuse et hospitalière.

La mémoire des Polonais et de la Pologne me sera toujours chère. J'espère que mes successeurs acquitteront la dette d'honneur que j'ai contractée envers eux.

(*Les Bourbons en Pologne*, par A. Wodzniski.)

LOUIS XVIII (Louis-Stanislas-Xavier), petit-fils de Louis XV, fils du dauphin Louis et de Marie-Joséphine de Saxe, frère puîné de Louis XVI, comte de Provence, roi de France de 1814 à 1824. Né à Versailles en 1755.

Pendant la Révolution, il fut l'un des chefs actifs de l'émigration, contribua largement à amener l'étranger en France. Il vécut des subsides que lui fournirent les cours ennemies du nouvel ordre de choses établi chez nous et ne put rentrer à Paris que derrière les Alliés, après la chute de l'Empire.

Lorsque Napoléon, débarquant sur les côtes de Provence, marcha sur Paris, Louis XVIII se réfugia à Gand, d'où il revint après Waterloo.

La guerre d'Espagne (1823) fut le dernier événement important sous son règne. Il mourut, en 1824, sans laisser d'enfant, en recommandant à son frère et successeur le comte d'Artois (Charles X) de gouverner avec prudence et modération. Il avait épousé Marie-Joséphine-Louise de Savoie.

Prince DE TALLEYRAND.

Si la presse était libre, la Pologne serait indépendante.

*
* *

De toutes les questions qui doivent se traiter en congrès, la première, la plus grande, la plus entièrement européenne, c'est celle de la Pologne... de son antique et complète indépendance.

(Lettre au prince DE METTERNICH, 1814.)

*
* *

Les événements survenus en Pologne m'ont rappelé ce que, bien jeune encore, j'avais éprouvé, avec toute la France, du premier partage de ce pays. Il est impossible d'oublier l'impression qu'il produisit dans le siècle dernier. La politique de la France en fut flétrie et jamais le duc d'Aiguillon, ministre des Affaires étrangères, et le cardinal de Rohan, ambassadeur à Vienne, ne se sont relevés de la honte d'avoir ignoré les négociations qui précédèrent ce grand acte d'injustice et de spoliation.

Plus tard, l'occasion la plus favorable se présenta pour rétablir le royaume de Pologne. L'empereur Napoléon pouvait, en 1807 et en 1812, rendre à ce pays son indépendance si importante pour l'équilibre européen, il ne le voulut pas et ce n'est pas à vous, monsieur le Comte, que j'aurai besoin de rappeler la grande faute commise alors. En 1814, les chances de la

---

TALLEYRAND-PÉRIGORD (CHARLES-MAURICE DE). Prince de Bénévent, diplomate français, né à Paris en 1754, mort en 1838. Une des plus grandes figures de la Révolution et de l'Empire.

Evêque d'Autun sous l'ancien régime, président de l'Assemblée nationale (1790), ministre des Relations extérieures du Directoire, puis du Consulat, enfin de l'Empire. Il se rallia à la Restauration et joua un rôle brillant et habile au Congrès de Vienne. C'était un diplomate plein d'esprit et de ressource, mais sans grande valeur morale.

guerre nous avaient amarrés au point de ne pouvoir plus songer qu'à notre propre existence, et nous dûmes conserver le silence lorsque se consomma l'asservissement de la Pologne. Aujourd'hui que notre voix a repris son importance dans les conseils de l'Europe, il ne doit plus en être de même. Je crois que, sans troubler la paix, il nous serait possible, avec l'appui de l'Angleterre, en choisissant bien le moment, d'offrir notre médiation et de faire tourner les derniers événements de la Pologne à l'avantage de l'Europe. Il n'est personne, aujourd'hui, qui ne comprenne que le royaume de Pologne fortement constitué forme la meilleure barrière contre les envahisseurs de la Russie. Il se présente bien des moyens qui tendraient à faire obtenir ce résultat, si l'Angleterre voulait entrer franchement dans nos vues. Je pense qu'on trouverait dans le grand-duché de Posen, en Galicie, dans les provinces polonaises de Russie, en Finlande, peut-être même en Suède et en Turquie, des moyens puissants d'action contre la Russie. Il me semble qu'il serait possible d'atteindre le but dont je vous parle sans faire la guerre : le Cabinet de Saint-Pétersbourg, bien consulté, céderait peut-être avec le temps à des démarches bien combinées.

Tout ceci exigerait beaucoup de développements et j'ai voulu présenter seulement quelques réflexions auxquelles je donnerais plus de suite si vos idées à cet égard se trouvaient d'accord avec les miennes.

(Lettre au comte Sébastiani.)

1830 - 1870

1831, 1846, 1848, 1863, 1864 : ce sont les dates sanglantes où les Polonais essayent de reconstituer leur patrie déchirée. Hélas! chaque insurrection est brisée par le fer et par le feu. Les vaincus, traqués, pour échapper à la vengeance des vainqueurs, émigrent en Europe. La France en accueille la plus grande partie. Un mouvement de sympathie se crée, conduit par nos littérateurs, nos orateurs et nos poètes.

Babier, Delavigne, Barthélemy flagellent les tyrans de la Pologne. Victor Hugo, Laprade, Lacordaire, Lamennais, Michelet exaltent les victimes.

Du fond de leur province, les poètes locaux comme Jasmin et Roumanille chantent en leur langue harmonieuse la Pologne martyre.

LOUIS-PHILIPPE.

...La nationalité polonaise ne périra pas....

LOUIS-PHILIPPE.

(Discours du Trône, 1830.)

LOUIS-PHILIPPE Ier, fils de Philippe Egalité et de Louise de Bourbon, né à Paris en 1773, roi des Français de 1830 à 1848.

Il prit, sous le nom de duc de Chartres, une part glorieuse aux combats de Valmy et de Jemmapes (1792). Mena à l'étranger une vie obscure et longtemps précaire, épousa Marie-Amélie de Bourbon, rentra en France sous Louis XVIII. Passa, sous Charles X, pour libéral et fut proclamé roi après les événements de 1830. Il régna jusqu'à l'insurrection de 1848 (24 février) et abdiqua en faveur de son petit-fils le comte de Paris, dont le père, duc d'Orléans, était mort en 1842. Il mourut à Claremont (Angleterre) en 1850.

En Pologne, Casimir Périer, deuxième ministre de Louis-Philippe, essaya de modérer les rigueurs du gouvernement.

AUGUSTE BARBIER.

VARSOVIE

I

La Guerre.

Mère! il était une ville fameuse :
Avec le Hun, j'ai franchi ses détours,
J'ai démoli son enceinte fumeuse,
Sous le boulet j'ai fait crouler ses tours;
J'ai promené mes chevaux par les rues,
Et sous le fer de leurs rudes sabots,
J'ai labouré le corps des femmes nues
Et des enfants couchés dans les ruisseaux.
J'ai sur la borne, au plus fort du carnage,
Le corps frotté de suif et de saindoux,
Brutalement, et le front tout en nage,
Sur son sein vierge essuyé mon poil roux;
Puis j'ai traîné sur mes pas l'incendie,
Et le géant, hurlant matin et soir,
A nettoyé de sa langue hardie
Les pans de mur inondés de sang noir.
Hourra! hourra! j'ai courbé la rebelle,
J'ai largement lavé mon vieil affront,
J'ai vu des morts à hauteur de ma selle;
Hourra! j'ai mis les deux pieds sur son front.
Tout est fini, maintenant, et ma lame
Pend inutile à côté de mon flanc,
Tout a passé par le fer et la flamme,

BARBIER (AUGUSTE). Né à Paris en 1805, Poète satirique. Un morceau, *La Curée*, publié en avril 1830 par la « Revue de Paris », mit en vedette, du jour au lendemain, le poète. Il soutint sa réputation en publiant coup sur coup : *Le Lion*, *Quatre-vingt-treize*, *L'Emeute*, *Varsovie*

Toutes ces pièces furent réunies dans *Iambes et Poèmes*. Il mourut à Paris en 1882.

Toute muraille a sa tache de sang.
Les maigres chiens aux saillantes échines,
Dans les ruisseaux n'ont plus rien à lécher;
Tout est désert, l'herbe pousse aux ruines;
O mort! O mort! Je n'ai rien à faucher.

II

Le Choléra-Morbus.

Mère! il était un peuple plein de vie,
Un peuple ardent et fou de liberté....
Eh! bien, soudain des champs de Moscovie
Je l'ai frappé de mon souffle empesté.
Alors, alors, dans les plaines humides,
Le fossoyeur a levé ses grands bras,
Et par milliers les cadavres livides
Comme de l'herbe ont encombré ses pas.
Mieux que la balle et les larges mitrailles,
Mieux que la flamme et l'implacable faim,
J'ai déchiré les mortelles entrailles,
J'ai souillé l'air et corrompu le pain;
J'ai tout noirci de mon haleine errante,
De mon contact j'ai tout empoisonné;
Sur le téton de sa mère expirante,
Tout endormi j'ai pris le nouveau-né.
J'ai dévoré même au sein de la guerre
Des camps entiers de carnage fumants;
J'ai frappé l'homme au bruit de son tonnerre,
J'ai fait combattre entre eux des ossements.
Enfin, partout, l'humaine créature,
Sur un sol nu, sanglant et crevassé,
Gît maintenant, pleine de pourriture,
Comme un chien mort au revers d'un fossé;
Partout, partout le noir corbeau becquète,
Partout les vers ont des corps à manger;
Pas un vivant, et partout un squelette...
O mort! ô mort! je n'ai rien à ronger.



GRENADIER DES LÉGIONS POLONAISES
(Dessin de CHARLET.)



L'INFANTERIE POLONAISE MARCHE A L'ENNEMI
(Lithographie de RAFFET.)

III

La Mort.

Tristes fléaux, créatures hideuses,
Oh! mes enfants, de moi que voulez-vous?
Cessez, cessez vos plaintes hasardeuses,
Et sur la pierre étendez vos genoux.
Le sang toujours ne peut rougir la terre,
Les chiens toujours ne peuvent pas lécher;
Il est un temps où la peste et la guerre
Ne trouvent plus de vivants à faucher.
Il est un jour où la chair manque au monde,
Où, sur le sol, le mal toujours ardent,
Comme sur l'os d'une charogne immonde,
Ne trouve plus à repaître sa dent.
Enfants hideux, couchez-vous dans mon ombre,
Et sur la pierre étendez vos genoux.
Dormez, dormez sur notre globe sombre,
Tristes fléaux, je veillerai pour vous;
Dormez, dormez! je prêterai l'oreille
Au moindre bruit par le vent apporté.
Et quand de loin, comme un vol de corneille,
S'élèveront des cris de liberté;
Quand j'entendrai de pâles multitudes,
Des peuples nus, des milliers de proscrits,
Jeter à bas leurs vieilles servitudes,
En maudissant leurs tyrans abrutis;
Enfants hideux, pour finir votre somme
Comptez sur moi, car j'ai l'œil creux, jamais
Je ne m'endors, et ma bouche aime l'homme
Comme le Tsar aime les Polonais.

(1831. *Iambes et Poèmes.*)

Comte SÉBASTIANI.

Le peuple polonais, seul entre tous, par une exception unique et dont l'histoire lui tiendra compte, nous est resté fidèle aux jours de l'adversité.

(Chambre des députés, séance du 27 janvier 1831.)

SÉBASTIANI (HORACE, comte). Marechal de France, ministre des Affaires étrangères sous la Restauration. Né en Corse en 1772, mort en 1851. C'est lui qui prononça la fameuse phrase : « L'ordre règne à Varsovie ».

CASIMIR DELAVIGNE.

DIES IRÆ de KOSCIUSZKO (1)

Jour de colère, jour de larmes
Où le sort, qui trahit nos armes,
Arrêta ton vol glorieux!

A tes côtés, ombre chérie,
Elle tomba, notre patrie,
Et ta main lui ferma les yeux.

Tu vis de ses membres livides
Les rois, comme des loups avides,
S'arracher les lambeaux épars.

Le fer dégouttant de carnage,
Pour en grossir leur héritage,
De son cadavre fit trois parts.

La Pologne ainsi partagée,
Quel bras humain l'aurait vengée?
Dieu seul pouvait la secourir :

Toi-même tu la crus sans vie;
Mais son cœur était Varsovie :
Le feu sacré n'y put mourir.

DELAVIGNE (JEAN-FRANÇOIS-CASIMIR). Poète et auteur dramatique français, né au Havre le 4 avril 1793, mort à Lyon le 11 décembre 1843. Il fut, malgré son grand talent, simple, modeste dans son caractère et prudent dans ses ouvrages, ce qui l'empêcha d'avoir une gloire durable.

(1) Ce poème fut chanté par les choristes de l'abbé Châtel lors de la messe que celui-ci dit en français pour le service funèbre de Kosciuszko, le 28 février 1831. On le trouve dans toute édition complète des œuvres de Casimir Delavigne. Il figure également dans *La vieille Pologne*.

Que ta grande ombre s'y relève,
Secoue, en reprenant ton glaive,
Le sommeil de l'éternité.

J'entends le signal des batailles
Et le chant de tes funérailles
Est un hymne de liberté.

Tombez, tombez, voiles funèbres!
La Pologne sort des ténèbres,
Féconde en nouveaux défenseurs;

Par la liberté ranimée,
De sa chaîne elle s'est armée
Pour en frapper ses oppresseurs.

Cette main qu'elle te présente
Sera bientôt libre et sanglante;
Tends-lui la main du haut des cieux.

Descends pour venger ses injures,
Ou pour entourer ses blessures
De son linceul victorieux.

Si cette France qu'elle appelle,
Trop loin, ne peut vaincre avec elle,
Que Dieu du moins soit son appui.

Trop haut, si Dieu ne peut l'entendre,
Eh bien! mourons pour la défendre,
Et nous irons nous plaindre à lui.

LA VARSOVIENNE

I

Il s'est levé, voici le jour sanglant,
Qu'il soit pour nous le jour de délivrance,
Dans son essor, voyez notre Aigle blanc,
Les yeux fixés sur l'arc-en-ciel de France!
Au soleil de Juillet, dont l'éclat fut si beau,
Il a repris son vol, il fend les airs, il crie!
Pour ma noble Patrie,
Liberté, ton soleil, ou la nuit du tombeau!
Polonais, à la baïonnette!
C'est le cri par nous adopté,
Qu'en roulant le tambour répète,
A la baïonnette!
Vive la Liberté!

II

« Guerre! A cheval, cosaques des déserts,
« Saluons, dit-il, la Pologne rebelle,
« Point de Balkans, ses champs nous sont ouverts,
« C'est au galop qu'il faut passer sur elle! »
Halte! n'avancez pas, ses Balkans sont nos corps,
La terre où nous marchons ne porte que des braves,
Rejette les esclaves
Et de ses ennemis ne garde que les morts.
Polonais, à la baïonnette! etc...

III

Pour toi, Pologne, ils combattront, tes fils,
Plus fortunés qu'au temps où la Victoire
Mêlait leur cendre aux sables de Memphis,

Où le Kremlin s'écroulait sous leur gloire,
Des Alpes au Thabor, de l'Ebre au Pont-Euxin
Ils sont tombés, vingt ans, sur la rive étrangère,
Cette fois, ô ma Mère,
Ceux qui mourront pour toi dormiront sur ton sein.
Polonais, à la baïonnette! etc...

IV

Viens, Kosciuszko, que ton bras frappe au cœur
Cet ennemi qui parle de clémence.
En avait-il quand son sabre vainqueur
Noyait Praga dans un massacre immense?
Tout son sang va payer le sang qu'il prodigua;
Cette terre en a soif, qu'elle en soit arrosée,
Faisons, sous sa rosée,
Reverdir les lauriers des martyrs de Praga.
Polonais, à la baïonnette! etc...

V

Allons, guerriers, un généreux effort;
Nous les vaincrons, nos femmes les défient.
O mon pays, montre au géant du Nord,
Le saint anneau qu'elles te sacrifient.
Que par notre victoire il soit ensanglanté,
Marche, et fais triompher, au milieu des batailles,
L'anneau de fiançailles
Qui t'unit pour toujours avec la Liberté.
Polonais, à la baïonnette! etc...

VI

A nous, Français! les balles d'Iéna
Sur ma poitrine ont inscrit mes services :
A Marengo, le fer la sillonna;
De Champaubert, comptez les cicatrices,
Vaincre ou mourir ensemble, autrefois fut si doux.

Nous étions sous Paris... pour de vieux frères d'armes,
N'aurez-vous que des larmes?
Frères, c'était du sang que nous versions pour vous!
Polonais, à la baïonnette! etc...

VII

O vous! du moins, dont le sang glorieux
S'est, dans l'exil, répandu comme l'onde,
Pour nous bénir, mânes victorieux,
Relevez-vous de tous les points du monde!
Qu'il soit vainqueur, ce peuple, ou martyr comme vous;
Sous le bras du géant, qu'en mourant il retarde,
Qu'il tombe à l'avant-garde,
Pour couvrir de son corps la liberté de tous!
Polonais, à la baïonnette! etc...

VIII

Sonnez, clairons; Polonais, à ton rang!
Suis sous le feu ton aigle qui s'élance,
La liberté bat la charge en courant
Et la victoire est au bout de ta lance.
Victoire, à l'étendard que l'exil ombragea,
Des lauriers d'Austerlitz, des lauriers d'Idumée;
Pologne bien-aimée,
Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!
Polonais, à la baïonnette! etc...

LACORDAIRE.

Catholiques! la Pologne est vaincue. Agenouillons-nous près du cercueil de ce peuple trahi! il a été grand et malheureux.

(10 Mars 1831.)

LACORDAIRE (Jean-Baptiste-Henri), frère prêcheur, membre de l'Académie française. Né à Recey-sur-Ource (Côte-d'Or), le 12 mai 1802; mort à Sorèze (Tarn), le 22 novembre 1861.

Il fut d'abord avocat, puis entra dans les Ordres (1827) où, tout de suite, son éloquence le mit au premier rang parmi les orateurs sacrés.



BATAILLE DE SOMO-SIERRA (Horace VERNET).



LE MARÉCHAL MONCEY DÉFEND PARIS
à la tête de la Garde Nationale et de la Légion Polonaise (1814).
(Tableau de H. VERNET.)

BÉRANGER.

Au Général LAFAYETTE

Dédicace de chansons polonaises.

(Air : *de la Sainte Alliance des peuples*).

Le Polonais de son schako civique
Ceint votre front, ce front que tant de fois
Olmutz, Paris, l'Europe et l'Amérique
Ont vu, si calme, intimider les rois.
Lorsque je chante honneur, gloire, souffrance,
Si dans les cœurs ma voix trouve un écho,
Pour recueillir l'obole de la France,
Tendez votre schako.

(10 Juillet 1831.)

HATONS-NOUS

(Air : *Ah! si ma dame me voyait!*)

Ah! si j'étais jeune et vaillant,
Vrai hussard, je courrais le monde,
Retroussant ma moustache blonde,
Sous un uniforme brillant,
Le sabre au poing et bataillant.

BÉRANGER (Pierre-Jean). Célèbre chansonnier français, né à Paris le 19 août 1780, mort dans la même ville le 16 juillet 1857. Avait reçu d'abord une instruction rudimentaire. Après avoir été, tour à tour, enfant de chœur, garçon de salle, petit clerc et compositeur d'imprimerie, son intelligence se développa grâce à de nombreuses lectures.

Ses œuvres furent libérales et patriotiques. Il avait une verve satirique très âpre, où les parvenus, les renégats se virent fustigés dans *Paillasse*, *L'habit de Cour*, *Le marquis de Carabas*, *La marquise Grintetaille*, *Monsieur*

Va, mon coursier; vole en Pologne;
Arrachons un peuple au trépas.
Que nos poltrons en aient vergogne,
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Si j'étais jeune, assurément,
J'aurais maîtresse jeune et belle.
Vite en croupe, mademoiselle.
Imitez le beau dévouement
Des femmes de ce peuple aimant.
Vendez vos parures; oui, toutes;
En charpie emportons vos draps.
De son sang, sauvez quelques gouttes,
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Bien plus, si j'avais des millions,
J'irais dire aux braves Sarmates :
Achetons quelques diplomates,
Beaucoup de poudre, et rhabillons
Vos héroïques bataillons.
L'Europe, qui marche à béquilles,
Riche goutteuse, ne croit pas
A la vertu sous des guenilles,
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Pour eux, si j'étais roi puissant,
Combien je ferais plus encore!
Mes vaisseaux, du Sund au Bosphore,
Iraient réveiller le Croissant,
Des Suédois réchauffer le sang,
Criant : Pologne! on te seconde.
Un long sceptre au bout d'un bon bras
Peut atteindre aux bornes du monde,
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Judas, *Le Ventre*, etc. Il fut poursuivi devant la cour d'assises de la Seine et défendu par Dupin. Condamné le 8 décembre 1821 à trois mois de prison et 500 francs d'amende. Sa popularité fut immense, elle n'eut d'égale que sa pauvreté. Paris lui fit des funérailles magnifiques.

Si j'étais un jour, un seul jour,
Le Dieu que la Pologne implore,
Sous ma justice, avant l'aurore,
Le Tsar pâlirait dans sa Cour.
Aux Polonais, tout mon amour!
Je saurais, trompant les oracles,
De miracles semer leurs pas.
Hélas! il leur faut des miracles,
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

Hâtons-nous! mais je ne puis rien.
O Roi des cieux! entends ma plainte;
Père de la liberté sainte,
De ce peuple, unique soutien,
Fais de moi son ange gardien.
Dieu, donne à ma voix la trompette
Qui doit réveiller du trépas,
Pour qu'au monde entier je répète :
Hâtons-nous! l'honneur est là-bas. (*Bis.*)

PONIATOWSKI

Air : *Des trois couleurs* ; musique de Vogel.

Quoi! vous fuyez! vous, les vainqueurs du monde!
Devant Leipzig, le sort s'est-il mépris?
Quoi! vous fuyez! et ce fleuve qui gronde
D'un pont qui saute emporte les débris.
Soldats, chevaux, pêle-mêle, et les armes,
Tout tombe là : l'Elster roule entravé.
Il roule sourd aux vœux, aux cris, aux larmes.

« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »
Rien qu'une main? malheur à qui l'implore!
Passons, passons! s'arrêter? et pour qui?
Pour ce héros que le fleuve dévore,
Blessé trois fois, c'est Poniatowski.
Qu'importe! on fuit; la frayeur rend barbare.
A pas un cœur son cri n'est arrivé.
De son coursier le torrent le sépare.
« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »

Il va périr! non, il lutte, il surnage;
Il se rattache aux longs crins du coursier.
« Mourir noyé, dit-il, lorsqu'au rivage
« J'entends le feu, je vois luire l'acier!
« Frères, à moi! vous vantiez ma vaillance;
« Je vous chéris, mon sang l'a bien prouvé.
« Ah! qu'il m'en reste à verser pour la France!
« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »

Point de secours! et sa main défaillante
Lâche son guide. Adieu! Pologne, adieu!
Mais un doux rêve, une image brillante
Dans son esprit descend du sein de Dieu.
« Que vois-je? enfin, l'aigle blanc se réveille,
« Vole, combat, de sang russe abreuvé
« Un chant de gloire éclate à mon oreille.
« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »

Point de secours! il n'est plus, et la rive
Voit l'ennemi camper dans ses roseaux.
Ces temps sont loin; mais une voix plaintive
Dans l'ombre encor appelle au fond des eaux.
Et depuis peu, grand Dieu! fais qu'on me croie!
Jusques au ciel son cri s'est élevé.
Pourquoi ce cri que le ciel nous renvoie :
« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »

C'est la Pologne et son peuple fidèle,
Qui tant de fois a pour nous combattu;
Elle se noie au sang qui coule d'elle,
Sang qui s'épuise en gardant sa vertu.
Comme ce chef, mort pour notre patrie,
Corps en lambeaux dans l'Elster retrouvé,
Au bord du gouffre un peuple entier s'écrie :
« Rien qu'une main! Rien qu'une main! Français, je suis sauvé. »

(10 Juillet 1831.)

AUGUSTE BARTHELEMY.

LE SEIZE AOUT A VARSOVIE

Ouvrons ce bulletin — 16 août — de Varsovie!
Que nous révèle-t-il? Ou sa mort, ou sa vie?
Quel est ce nouveau deuil, que ma terreur pressent?
Le timbre est noir, la lettre a passé dans le sang.
J'ai lu. Frémissons tous au fond de nos entrailles,
Ce sang n'a pas coulé dans de saintes batailles;
C'est le sang du poignard, que les cachots étroits,
La nuit, ont vu couler sur leurs tristes parois.
Il a donc pu frapper des coups illégitimes,
Ce grand peuple! Il s'est fait juge de ses victimes.
Oh! ce sang, sur ma chair fait courir des frissons!
Détournons nos regards du crime, gémissons,
Et, s'il est vrai ce bruit que la haine propage,
D'une si belle histoire, arrachons cette page.
Maintenant, libre à vous d'éterniser vos cris!
Au ban des nations appelez ces proscrits;
Allons! nommez le peuple un tigre aux mille têtes,
Exhumez contre lui vos vieilles épithètes,
Dites qu'il est rebelle à tout juste pouvoir,
Qu'il a l'instinct du sang. — Je ne veux pas savoir
De quel nom exécré votre haine le nomme;
Voulez-vous définir le peuple? C'est un homme.
Cet homme défendait Varsovie aux abois,
Le tonnerre du Tsar éclatait dans ses bois,

BARTHELEMY (AUGUSTE). Né à Marseille en 1796, mort en 1867. Poète satirique d'une fécondité redoutable; a publié de nombreuses œuvres, dont les plus connues sont *Ode au Sacre*, *Le Fils de l'Homme*, *L'Insurrection*, et sa traduction en vers de *L'Enéïde*. Il publia également un journal, *Némesis*, où il flagella les politiciens de son temps.

Le choléra dans l'air, la famine à sa porte;
Au dedans, au dehors, toute espérance morte,
Un horizon de deuil tombait autour de lui.
Agent mystérieux de la diplomatie,
La trahison vendait son sang à la Russie,
Il fatiguait la France et le ciel de clameurs,
Et le ciel et la France avaient répondu : « Meurs! »
Alors, tout pantelant d'une fièvre subite,
Roulant un œil de feu dans sa sanglante orbite,
Cet homme au désespoir, oubliant sa raison,
Pour se guérir du mal a mangé du poison,
Et, broyant sous ses pieds des espérances vaines,
D'une main délirante il s'est ouvert les veines.
Oui, le sang a coulé; la paille des cachots
L'a bu, fumant encor sous les cadavres chauds;
Mêlant l'assassinat à l'insulte grossière,
La vengeance a traîné ces corps sur la poussière.
Le peuple justicier, aux implacables mains,
A voulu reviser les jugements humains;
Aux tribunes du club sur les barreaux groupés,
Une main a jeté quelques têtes coupées.
C'est horrible!!! Fermons les yeux pour ne plus voir,
Eloignons-nous, le pied glisse dans l'abattoir,
Un frisson glacial erre dans chaque membre,
La nouvelle à Paris en vint le DEUX SEPTEMBRE!

Oh! voilà bien l'histoire, elle n'invente pas!
Dans les sentiers connus elle marche au compas.
Telle est la loi; le temps, comme tout nous l'indique,
Donne aux crimes humains un cours périodique.
Nous avons nos forfaits, chaque peuple a les siens.
Et que connaissons-nous encor des temps anciens?
Quelques pages, vers nous, à peine sont venues,
Les vieux siècles sont pleins de landes inconnues.
Si nous pouvions savoir tout ce qu'avant Cyrus,
En caractères d'or gardait le papyrus,
Tant d'histoires sans nom, en Orient semées,

Ces antiques trésors des saints rois Ptolémées,
Toutes les vérités que l'esclave thébain
Jeta, devant Omar, à la flamme du bain;
Avec moins de terreur nous lirions nos annales,
Car toutes les cités ont eu leurs saturnales;
Dans tout livre de peuple un sanglant numéro
Signale un noir feuillet écrit par le bourreau.
Sans doute, il est aisé, quand rien ne vous agite,
Quand un calme bonheur règne dans votre gîte,
Quand l'oisiveté d'or, mère des doux ennuis,
Ne vous laisse penser qu'aux voluptés des nuits,
Et qu'au forum muet aucun cri de discorde
De l'arc des factions ne fait vibrer la corde;
Sans doute, il est aisé, sur un moelleux fauteuil,
De juger hardiment les époques de deuil,
De flétrir sans pitié ces sublimes courages,
Qui naquirent pour vivre au milieu des orages,
Ces hommes inspirés, seuls juges de leur temps,
Qui croyaient leur mémoire absoute après cent ans,
En offrant chaque jour, sur la Grève indignée,
Comme un acte de foi, leur tête résignée,
Ou qui souvent, mouraient, lisant dans l'avenir
L'arrêt immérité qui devait les punir.
Ainsi, du noir passé, respectant la barrière,
Jamais nous ne jetons nos regards en arrière;
Nous nous plaisons à voir, sous un prisme qui ment,
Les choses d'autrefois par les yeux du moment;
Il faut un grand effort de lucide pensée
Pour se créer acteur d'une époque passée,
Pour se faire vivant, quand on ne vivait pas,
Et pour juger alors, à leur juste compas,
Des orageux acteurs, d'un siècle qu'on ignore,
Comme si, sous nos pieds, le sol tremblait encore.

Moi, l'esprit tout saisi par l'exemple donné,
Du bulletin du jour je suis moins étonné;
Oui, quand un peuple en deuil touche à son agonie,



CHEVAU-LÉGER POLONAIS

(Dessin de Charlet).

Des révolutions, le sinistre génie,
Adoptant pour appui le meurtre et l'échafaud,
Prononce avec horreur le terrible : IL LE FAUT!
Puis du glaive des lois il arme la vengeance,
A des poignards rouillés donne l'intelligence,
Il brouille dans la nuit, de son chaos épais,
Les principes du bien, si beaux en temps de paix;
Il sait que, faisant trêve à leurs droits légitimes,
Les peuples, quelquefois, se sauvent par des crimes.
Si l'heure sonne, alors apparaissent, debout,
Ces types monstrueux, et les mêmes partout;
Ces hommes effrayants, contempteurs du salaire,
Qui servent pour du sang leur maître populaire
Et marchent, l'infamie écrite sur le dos;
Ces orages vivants, formés de chair et d'os,
Qui, purifiant l'air, laissent voir dans l'espace
Le rayon qui console et le malheur qui passe,
Ce génie inconnu, qui trace leurs chemins,
Désigne ces fléaux avec des noms humains
Tels que ceux de Maillard et de Billaud-Varenne;
Cherchez-en, aujourd'hui, sur la publique arène.
Il est bien loin ce temps où le peuple en courroux,
Effrayant magistrat, vint lever les écrous
Et, forçant des cachots la ténébreuse issue,
Mit sur son tribunal le sabre et la massue.
Eh bien! si le destin, même après quarante ans,
Nous ramenait encor les périls de ce temps;
Si des princes ligués, les milices lointaines
Venaient tendre leur tente aux sapins des Ardennes;
S'ils arrivaient ces rois, que retient vers le nord
Le puissant choléra, sur ses ailes de mort;
Si, portant avec elle Holy-Rood et la peste,
La Prusse, de nouveau, lançait un manifeste;
Si le vieux royalisme, habile en trahisons,
Jusqu'au sein de l'armée infiltrait ses poisons;
Si la Provence en feu, par la croix secondée,
Tendait sa main carliste à la chaude Vendée;

Si Paris, affamé, ne trouvait plus son pain;
Si, pour dernière horreur, les juges de Dupin,
Déroulant des complots l'interminable liste,
Renvoyaient innocent le crime royaliste,
Alors viendrait cette heure, où l'homme se résout
A ce grand désespoir qu'on appelle un « Seize Août ».

Le génie inconnu qui régit nos tempêtes
Irait frapper du pied à des portes secrètes.
Et les mêmes acteurs reparaîtraient, ici,
La massue à la main, en criant : Nous voici!
Eh! quoi, ministre vain, dont le bras nous gouverne,
Vous tremblez au seul nom d'un Septembre moderne,
Jusqu'à l'ongle des pieds vous sentez des frissons.
Ah! plutôt, méditez sur ces grandes leçons!
Allez, ne chargeons pas du poids de la colère
Ces manœuvres obscures, écumes populaires;
La fange de la rue est sans pensée, il faut
Arriver jusqu'à l'âme et remonter plus haut.
Tous ces nains du pouvoir, aux formes rachitiques,
Ces hommes de calcul, ergoteurs politiques,
Ces sophistes du jour, ces froids temporiseurs,
Voilà les assassins et les septembriseurs.
Si notre France en deuil, généreuse patronne,
Au tronc de Varsovie eût jeté quelque aumône;
Si les Machiavels, qui règlent nos destins,
Eussent porté l'espoir à nos frères lointains,
Non, l'aigle polonais, qu'un seul coup peut abattre,
Jamais n'aurait terni son plumage d'albâtre,
Jamais, dans les prisons, d'effroyables excès
N'eussent adjoint un frère au Septembre français.
C'est le juste milieu qui, dans sa faible chambre,
A greffé le Seize Août sur notre Deux Septembre;
Cet holocauste impur, aux impurs nous l'offrons,
Que tout le sang versé retombe sur leurs fronts.
Oui, si jamais sur nous l'aube écarlate brille,
Si la terreur revient, elle sera leur fille.

Du poète qui parle entendez tous la voix,
Je vous l'ai déjà dit une première fois :
Sur la cendre du sol mes pieds sentent la braise,
Vous avez fait un pacte avec Quatre-vingt-treize!
Que me fait ce reproche exhumé des vieux temps,
De répéter sans fin mes oracles constants;
Qu'importe que, vingt fois, Némésis récidive!
Jonas se répétait, quand il prêchait Ninive.
Je veux, puisque le Ciel vous accorde un sursis,
Parler de pénitence à vos cœurs endurcis;
Vous dire mille fois, de ma voix de prophète,
Si la terreur revient, c'est vous qui l'aurez faite,
Et qu'éternellement, au creux de votre sein,
Le bourdon de mes vers gronde comme un tocsin!

Général DE LA FAYETTE.

Tout homme qui défendit la patrie, le droit et la loi sans jamais entacher cette mission sacrée d'une action condamnable, mérite que la reconnaissance publique rende son souvenir éternel dans le moment où le tombeau engloutit sa dépouille mortelle. Parler de Kosciuszko, c'est rappeler un homme qui fut vénéré même par les princes contre lesquels il servit; son nom appartient au nom civilisé, ses vertus à l'humanité entière.

L'Amérique le compte au nombre de ses plus illustres défenseurs. La Pologne regrette en lui le patriote dont la vie fut consacrée à la cause de sa liberté et de son indépendance. La France et la Suisse ont admiré en lui l'homme bienfaisant et vertueux. La Russie même, contre laquelle il combattit, ne vit jamais un homme plus inébranlable dans ses principes et plus ferme dans l'adversité.

Les Polonais se considéraient tous comme ses enfants. Ils l'entouraient de leur respect et de leur amour, et ils présentaient avec orgueil aux autres nations ce modèle des vertus de leur patrie; cet homme si pur, si intègre, si grand à la tête des armées, si modeste dans la vie domestique, si redoutable aux ennemis qu'il combattit, si humain et si bienfaisant pour eux dès qu'il les avait vaincus, si zélé pour la gloire et l'indépendance de sa patrie, si consciencieux dans son culte pour la liberté qu'il ne laissa jamais souiller par aucun excès.

....

Toute la France est polonaise, depuis le vétéran de la Grande Armée qui parle de ses frères polonais, jusqu'aux enfants des écoles qui nous envoient tous les jours les produits de leurs faibles épargnes pour aider la cause polonaise. Oui, toute la France est polonaise! Le Gouvernement français, j'aime à le

---

LA FAYETTE (MARIE-JOSEPH, Marquis DE), général et homme politique, il joua un rôle important en prenant part à l'insurrection américaine. En 1830, il fut nommé président du Comité franco-polonais et premier grenadier de la Garde nationale polonaise (1757-1834).

penser, est polonais aussi; mais, au nom de Dieu, qu'il le montre donc d'une manière énergique; car, enfin, ce n'est que par l'énergie que nous pouvons réussir.

(Discours à la Chambre des députés, 11 septembre 1831.)

....

C'est moi qui ai exprimé le vœu dont on se plaint, pour qu'on accueillît un plus grand nombre de Polonais, s'il s'en présentait (des réfugiés politiques). M. le préopinant s'est servi de cette expression : « Jamais trop, jamais assez! » Messieurs, lorsque, dans nos longues guerres, le sang polonais coulait à grands flots pour la France, on disait alors aussi : « Jamais trop, jamais assez! »

(Discours à la Chambre, le 30 mars 1833.)

....

La nation polonaise subsistera; elle peut être accablée, vaincue, elle subsistera néanmoins, je n'en doute pas; la noble nation polonaise deviendra encore une fois une barrière pour la civilisation.

(Discours à la Chambre des députés, le 20 septembre 1831.)

NÉPOMUCÈNE LEMERCIER.

Rétablissement de l'ordre en POLOGNE

Salut au droit divin! mort aux droits naturels!
L'antique indépendance est justement ravie
Aux peuples destinés à des fers éternels.
Las de courber au joug une tête asservie,
Des empereurs, des rois, tuteurs si paternels,
Ils osent s'affranchir, ces enfants criminels!
Que sur mille échafauds leur attentat s'expie!
Ligue des souverains, frappez leur secte impie;
Le ciel vous a légué des spectres immortels;
Vos gothiques guerriers, soutiens de vos autels,
Jaloux d'ensanglanter leur vengeance assouvie,
Gravent sur des tombeaux vos décrets solennels.
La peste, sur vos pas de la guerre suivie,
Monstrueuse alliée unie aux trahisons,
Souffle dans les cités les dévorants poisons.
Grâce à tant de fléaux, la Pologne est sans vie,
De la révolte au loin s'éteignent les tisons :
L'ordre règne dans Varsovie!

Fier rempart de l'Europe, où tous les arts sont nés,
Nation de héros, la noble Sarmatie.
Vit de ses Jagellons les Etats profanés
Par trois perfides cours; et, d'armes investie,
Elle vit ses voisins, en brigands couronnés,
Se partager entre eux ses peuples enchaînés.

LEMERCIER (NÉPOMUCÈNE). Poète dramatique et lyrique français, né à Paris en 1771, mort en 1840. Auteur de tragédies assez faibles, mais très goûtées à son époque.

Indomptable, trois fois sa valeur aguerrie
D'un sommeil d'esclavage arracha la patrie;
L'ourse affreuse du Nord, qui s'élance en grondant
Pour ressaisir sa proie, accourt vers l'Occident :
Un tsar, vengeur des rois, déchaîne sa furie....
Reverrons-nous des Huns l'univers dépendant?
La barrière des droits cède à la barbarie.
Hommes, enfants, tombez sous le glaive irrité;
Le sabre ouvre les flancs de la maternité...
Des arrêts de la mort un froid écho publie
Au désastreux succès d'un pouvoir détesté :
L'ordre règne dans Varsovie!

Ah! vous qui des martyrs nous prédisiez le deuil,
Voyez le sang, les pleurs, inondant les murailles
D'une ville changée en un muet cercueil,
Où le fer des bourreaux suit le plomb des batailles.
Comparez les débris et les coups mutuels :
Des peuples ou des rois, quels sont les plus cruels?
On craint la *propagande* au nom des lois semée,
Craint-on, au nom de Dieu, la *propagande* armée
Des tyrans absolus, fléaux du genre humain,
Vrais bouchers de troupeaux vendus de main en main?
Le despotisme est vieux; sa noirceur est profonde;
Jeune liberté! marche et triomphe de lui;
De l'hydre féodale abats la tête immonde,
Contre un faux droit divin, Dieu même est ton appui.
Esclaves à jamais, ou vainqueurs aujourd'hui,
Luttons; et si ta loi sur l'équité se fonde,
Maître alors de la paix, quand le crime aura fui,
L'ordre régnera dans le monde.

(*La Sentinelle nationale*, numéro du 14 octobre 1831.)

ALFRED DE MUSSET.

A LA POLOGNE

Jusqu'au jour, ô Pologne! où tu nous montreras
Quelque désastre affreux comme ceux de la Grèce,
Quelque Missolonghi d'une nouvelle espèce,
Quoi que tu puisses faire, on ne te croira pas.
Battez-vous et mourez, braves gens. L'heure arrive!
Battez-vous; la pitié de l'Europe est tardive,
Il lui faut des levains qui ne soient point usés.
Battez-vous et mourez, car nous sommes blasés!

(1831.)

MUSSET (ALFRED DE). Poète français, né à Paris en 1810, mort en 1857. Ses poésies : *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Les Nuits*, *Rolla*, etc., et sa *Confession d'un Enfant du siècle*, expriment admirablement la situation morale de l'époque à laquelle elles furent écrites. Ses *Comédies et Proverbes* sont d'exquises compositions théâtrales. Esprit, grâce, élégance étaient les dons départis à cette nature souffrante. On peut s'étonner que les malheurs de la Pologne ne lui aient inspiré que le plat huitain que nous publions.



LE PRINCE JOSEPH PONIATOWSKI, MARÉCHAL DE FRANCE
Commandant les Troupes polonaises de la Grande Armée.
(Image d'Épinal.)

MAURICE DE GUÉRIN.

SUR LA POLOGNE

Il est tombé, sanglant, au milieu de l'arène,
Comme un puissant lion sous le dard terrassé,
Ce peuple, qui tenait l'univers en haleine,
Et sur son corps meurtri le géant a passé.

Les nations, debout, bordaient l'amphithéâtre;
Les rois, silencieux, sur leurs trônes assis,
Dans le cirque, étonnés, le regardaient combattre,
Et le monde, avec eux, attendait indécis.

Rois! il faut prononcer, la Pologne chancelle,
Sa force défaillit, son pied s'est ébranlé;
Sur le sable, déjà le vainqueur, essoufflé,
La tient sur ses genoux, et l'étreinte est mortelle.

Achève! ont dit les rois, et le bras ennemi,
Dans un dernier effort, a brisé sa victime,
Elle roule et s'endort dans un trépas sublime;
Princes! retirez-vous! le spectacle est fini.

Place aux cœurs généreux que la douleur amène,
Place aux guerriers captifs qui dévorent leur chaîne,
Loin des champs qu'appelait leur courage irrité;
Place aux regrets du monde : enlevez la barrière,
Car les peuples en deuil vont fermer la paupière,
Aux martyrs de la Liberté!

GUÉRIN (GEORGES-MAURICE DE). Né le 4 août 1810 au château de Cayla, mort au Cayla le 17 juillet 1839. Issu d'une famille vénitienne, il avait commencé ses études religieuses, mais les abandonna pour se consacrer entièrement à la littérature et à l'art poétique.

Parmi ses œuvres : *Le Centaure et les Bacchantes*, que publia George Sand.

Et vous qui, de la foi leur prêtant l'assistance,
Partagiez avec eux une sainte espérance;
Vous qui n'attendiez rien de la force des rois,
Qui de la Liberté portant plus haut la cause,
Aux pieds du Dieu vivant, où l'équité repose,
Alliez revendiquer leurs droits,

Venez au camp des morts; semblables à nos pères,
Recueillons saintement les membres de nos frères,
Préparons le triomphe, entonnons les Saints Chants,
C'est en vain que le Tsar appelle à lui la gloire,
Les Polonais, vaincus, ont trompé la Victoire;
Malgré la mort, ils sont vivants.

Vois : leur bras serre encore dans sa dernière étreinte,
Sur leur sein foudroyé cette bannière sainte,
Dont la foi, dans sa force, armait la liberté,
Comprends-tu ce drapeau roulé dans la poussière?
Sais-tu bien qu'à celui qui dans ce signe espère,
Son espoir n'est jamais ôté....

Oui, l'espoir dans nos cœurs survit à la défaite,
La Pologne est tombée et, sur sa noble tête,
Le vainqueur a tiré le funèbre linceul.
Mais la foi sur sa tombe a planté l'espérance,
Et de la foi, souvent, l'invincible espérance
Ramena la vie au cercueil.

(*L'Avenir*, 29 septembre 1831.)

LES DEUX ANGES

Sur les cendres de Varsovie,
Un soir, on vit deux blanches sœurs,
Les deux anges de la Patrie,
S'embrasser en versant des pleurs.
Ainsi, dans une longue étreinte,
Lui donnant le baiser d'adieu,
Parlait à la Liberté Sainte,
La douce Foi, Fille de Dieu.

Prie en marchant, ma voyageuse;
Va, sanctifiant ton chemin;
Défile, dans ta main pieuse,
Le chapelet du pèlerin.
Si l'on repousse ta détresse,
Prie encor; ne suffit-il pas
Qu'en sortant la Liberté laisse
Au seuil l'empreinte de ses pas?

Ma Liberté! Ma toute chère!
Prends le bâton du pèlerin,
Hélas! en cette pauvre terre,
Tu n'as plus ni couche ni pain.
Avec ta voix douce et profonde,
Va, comme un pauvre incendié,
Faire légende par le monde,
Des malheurs de la Liberté.

Tu traverseras bien des fleuves,
Tu franchiras de longs déserts,
Tu courras ton chemin d'épreuves,
Comme la voile sur les mers.

Mais, ô divine vagabonde,
L'exil des anges n'a qu'un temps,
Le soleil dort au sein de l'onde
Et l'oiseau revient au printemps.

Pour moi, sur la Pologne éteinte,
Je vais déployer mon manteau,
Et je garderai sa chair sainte
Du ver immonde du tombeau.
Adieu, ma sœur! Le sang circule
Pour remonter toujours au cœur,
Tu reviendras sur la Vistule,
Dieu me l'a dit : « Adieu, ma sœur! »

Léon GOZLAN.

A NOUS MAINTENANT

Frères, vous êtes morts; frères, montez aux cieux!
Frères, votre drapeau n'est plus qu'un crêpe sombre,
Et l'astre de juillet n'est plus qu'un disque d'ombre
Que les rois peuvent voir sans se brûler les yeux.
Vous avez mieux que nous! votre couleur sans tache
Qui périt dans le feu, vaut mieux que trois couleurs;
Vaut mieux qu'un coq doré qui chante comme un lâche
Et bat des ailes à vos pleurs.

Qu'avons-nous fait pour vous, frères, lorsque vos larmes
Nous demandaient des bras, nous demandaient des armes,
Pour rendre à l'ennemi de foudroyants accueils?
Nous avons transformé, risible parodie,
Les drapeaux d'Austerlitz en ballots de charpie,
Et les larges caissons de Leipzig en cercueils.
C'est bien. Vous êtes morts; mais l'aigle blanc s'échappe
En poussant dans les airs les plus sinistres cris!
Car le Russe ne voit qu'une sanglante étape
Entre Varsovie et Paris.

Gloire à vous! qui valez mieux que votre fortune!
Honte à qui n'a pour vous que des pleurs de tribune!
Gloire au soldat sans nom qui meurt pour son drapeau!
Honte à ces vieux lauriers changés en oripeau,
A ces étoiles d'or, à ces gloires premières,
Qui ne savaient marcher, qui n'avaient de lumières,
Que par le magique chapeau.

GOZLAN (Léon), littérateur français, né en 1803, mort en 1866.

Hier, je les ai vus; quand le noir télégraphe
Sur le Palais-Bourbon répétait l'épitaphe
De cent mille héros, nos frères de Leipzig,
J'ai vu cette Excellence, en son fauteuil ravie,
Applaudir aux Baskirs d'être, dans Varsovie,
Entrés avec l'ordre public.

CABET.

Toujours la Pologne et la France ont été unies par une sorte de fraternité. C'est à la France que la Pologne est venue demander un roi. La France ne fut jamais l'ennemie de la Pologne. La Pologne seule ne fut jamais l'ennemie de la France. Depuis quarante ans, croyant servir la liberté polonaise en servant la liberté française confondues dans les mêmes rangs, Polonais et Français ont combattu partout ensemble : en Italie, en Egypte, à Saint-Domingue, en Espagne, en Portugal, en Russie, rivalisant de constance et de bravoure, triomphant et mourant ensemble.

*
* *

La Pologne n'est pas pour nous une étrangère, c'est une alliée fidèle, une amie dévouée, c'est une sœur! C'est une forteresse française, une armée française, une avant-garde française.

(Cabet. *Révolution de 1830 et situation présente.* Paris, Deville-Cavellin et Pagnerre, 1833. T. II, p. 46.)

CABET (Etienne). Socialiste français, né à Dijon le 2 janvier 1788, mort le 9 novembre 1856.

Cabet fit paraître, en 1840, l'œuvre capitale de sa vie : *Voyage en Icarie.*

PIERRE BALLANCHE.

La Pologne souffre dans sa religion, dans les sentiments les plus intimes de l'Homme, dans son impérissable nationalité, mais elle traîne après elle un feu; mais elle étale, en tous lieux, les blessures de ses membres mutilés; mais elle crie d'une voix puissante parmi tous les peuples, dans ses villes saccagées, dans les déserts de la Sibérie; mais elle gémit d'un gémissement qui retentit dans tous les cœurs, qui devient, par les sympathies, un gémissement universel; on la croirait enfermée dans un tombeau, dans un tombeau scellé, gardé avec une incroyable surveillance par des hordes sans nombre, façonnées à une obéissance brutale, sourdes à tout sentiment d'humanité; mais ce tombeau est toujours vivant, une barrière que ne saurait franchir l'inondation incessamment menaçante du Nord. Les destinées de l'Europe se reconstruisent à l'abri de ce tombeau vivant, qui continue de nous protéger, car c'est le tombeau de la noble victoire chrétienne qui doit ressusciter à son jour.

(*Pologne et Russie. Le Polonais*, 1834, p. 108 et 109.)

BALLANCHE (PIERRE-SIMOND), de l'Académie Française. Né à Lyon en 1779, mort en 1847. Philosophe à l'esprit mystique, il publia *Antigone* (1813); *Essai sur les institutions sociales* (1818); *Le Vieillard et le Jeune Homme* (1819); *L'Homme sans nom* (1820)

Ces livres, d'un esprit élevé, ne s'adressaient qu'à une élite; cependant, sa popularité fut grande parmi le parti légitimiste libéral.

La Révolution de 1830 mit ses théories sociales en déroute. C'est en 1842 qu'il entra à l'Académie.

Odilon BARROT.

La Pologne existera, car il est une justice, il est une Providence. Mais ne nous faisons point illusion, ce moment peut être éloigné, et c'est à la persévérance qu'il faut vous confier encore. Une torpeur morale, une funeste léthargie engourdit aujourd'hui les sentiments généreux, mais il mentirait, celui qui dirait que ces sentiments sont éteints; le réveil doit être d'autant plus terrible que le sommeil se sera prolongé davantage. N'écoutez pas ceux qui viendront, égarés par un vil égoïsme, prétendre que nous devons mettre les intérêts à la place de nos affections, et sacrifier l'honneur à un honteux calcul, ils vous calomnieraient. Tant qu'il y aura une France, elle n'abandonnera pas les pensées généreuses qui l'ont toujours animée ; elle ne se séparera point de ses alliés naturels, de ceux qu'une affinité intime attire à elle, et, d'ailleurs, j'en ai la conviction profonde, l'indépendance de la Pologne importe à notre propre avenir, à notre sécurité, et ce qui est le plus juste est aussi le plus utile.

(Discours de M. O. Barrot, député, à la séance de l'anniversaire du 3 mai 1835, organisée par la Société Littéraire Polonaise.)

*
* *

...Tant qu'il y aura un coin dans l'Europe où la tribune, où la liberté de la Presse existeront, les droits sacrés de la Pologne y seront défendus, sa cause sera plaidée et les Polonais appelés à donner l'appui de leurs lumières. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis dévoué à votre cause, elle n'est pas celle d'un peuple, mais de tous les peuples, d'une liberté, mais de

---

BARROT (Odilon). Né à Villefort (Lozère), en 1791; mort en 1873.
Fils du conventionnel Jean-André Barrot. Ce fut un homme politique d'une éloquence grave et austère, d'une haute moralité. Il fut, à son époque, une sommité du barreau; plusieurs de ses plaidoiries sont restées célèbres.



UN HÉROS POLONAIS : PONIATOWSKI
(Image d'Épinal.)



UN HÉROS POLONAIS : PONIATOWSKI
(Image d'Épinal.)

toutes les libertés; c'est une cause européenne aussi pure, aussi illustre que les sacrifices et le patriotisme de ceux qui ont combattu pour elle. Le sort que la Pologne a subi et subit encore est un cas exceptionnel; si le droit a cédé à la force, la civilisation à la barbarie, ce règne de calamités ne peut être que momentané, la justice et le bon droit finiront par l'emporter sur la violence et l'iniquité, comme la liberté et la civilisation triompheront, enfin, du despotisme et de la barbarie....

...Votre cause subit en ce moment ces variations qu'entraîne après lui le fatal égoïsme, qui semble momentanément remplacer les mouvements les plus généreux de l'humanité. Cependant, le nombre des amis de la Pologne augmente tous les jours et, quant à moi, je puis vous assurer que je m'estimerai heureux toutes les fois que je pourrai me rendre utile à votre cause, à laquelle, jusqu'au dernier moment de ma vie, je serai dévoué et dont je défendrai sans relâche les droits et la liberté.

(Discours prononcé à la séance annuelle de la Société Littéraire Polonaise, le 18 mai 1839.)

*
* *

....

On nous parle de sagesse, de prudence, c'est donc par sagesse par prudence qu'il ne faut pas prononcer le mot de Pologne!...

(Discours à la Chambre des députés, séance du 12 juin 1836.)

*
* *

Je n'approuve pas entièrement cette assimilation complète que la Commission (de la Chambre) fait entre les autres nations dont la liberté pourrait être ultérieurement menacée et la Pologne, non que je conteste que la cause polonaise ne se fonde avec la cause des autres peuples : l'honneur et l'espoir de la cause polonaise, c'est d'être une cause européenne. Mais, pour nous, Français, la Pologne sera toujours à part; il ne

s'agit pas, pour elle, de dangers à venir, il s'agit d'un malheur consommé; il ne s'agit pas de prévoir de futurs contingents, il s'agit de réparer, autant qu'il est en nous, la destruction de la nationalité polonaise.

Vous l'avez déjà fait par des protestations, dites-vous; eh bien! la Chambre s'associe à ces protestations et vous appuie dans la voie dans laquelle vous êtes entrés. Et puis, est-ce que la Pologne n'a pas quelques titres particuliers pour se recommander à l'intérêt de notre patrie? Est-ce que 80.000 Polonais ne sont pas tombés sur le champ de bataille en combattant sous le drapeau français? Est-ce que les malheurs mêmes que nous déplorons ne se rattachent pas à la cause de notre révolution de 1830? Est-ce qu'il n'y a pas là des motifs puissants pour qu'en toute circonstance nous manifestions nos sympathies pour les droits du peuple polonais, des sympathies toutes particulières, toutes privilégiées, permettez-moi cette expression, pour la nationalité polonaise?

(Chambre des députés, séance du 9 janvier 1833.)

ARMAND CARREL.

La cause des Polonais est si bien la nôtre, leur fortune bonne ou mauvaise les lie si intimement à nous, nous sommes si assurés d'ailleurs d'avoir tôt ou tard affaire avec nos mêmes ennemis que toutes les circonstances de leur courte lutte sont importantes pour nous. De ce qu'ils ont fait, on ne manquera pas de conclure à ce que nous sommes capables de faire nous-mêmes. C'est un rapprochement auquel nous ne nous refuserons certainement pas. Ce que la Pologne a opposé de résistance avec si peu de forces est bien fait pour nous donner, à nous, dont la situation est si différente, nous ne disons pas courage! mais orgueil, mais plus que jamais certitude de vaincre!

*
* *

Dans les vues élevées que nous croyons appartenir à la véritable politique de la France, à sa destinée, à sa glorieuse ère de 89 comme à celle de 1830, loin que la Pologne soit condamnée à périr, elle est appelée à vivre; à vivre de la vie d'un grand peuple. L'épée contre laquelle se sont brisées les invasions musulmanes est l'épée de la civilisation; et nous le demandons, dans quel coin du monde y a-t-il une population de trois millions d'hommes aussi capables, aussi dignes de manier cette épée que celui qui vient de s'enterrer sous les murs de Varsovie? Oui, Polonais! Oui, frères d'armes, nous nous reverrons. C'est pour la commune patrie que vous êtes tombés! Nous acquitterons la dette de reconnaissance et de l'honneur!

*
* *

CARREL (ARMAND). Publiciste français, né à Rouen. Un des esprits les plus généreux et les plus loyaux qui aient honoré le journalisme. Tué en duel par Emile de Girardin (1800-1836). On publia, en 1862, ses articles sur *La Pologne*, parus de 1830 à 1836.

Pourquoi ne reconnaîtrions-nous pas l'indépendance polonaise, puisque, tôt ou tard, il nous le faut, puisqu'elle a importé dans tous les temps à notre politique?

*
* *

Oui, il y a une Pologne possible entre la Russie, la France et l'Autriche! Et cette Pologne sera un jour!... Elle aura la Dwina et le Dniéper pour frontières du côté de la Russie; elle possédera le littoral de la Baltique, des bouches de la Dwina à celles de la Vistule, parce qu'il n'y a qu'une politique maladroite, imprévoyante, aveugle qui conduira un pays doué d'énergie et d'intelligence à vivre au milieu des terres, sans commerce, sans communication avec la mer. Il y a place pour la Pologne et pour la Prusse sur le littoral de la Baltique. La Russie, avec le golfe de Livonie et de Finlande, la mer Noire, est assez dans le commerce de l'Europe Occidentale.

*
* *

Une Pologne indépendante et forte est nécessaire à l'Europe Continentale....

(Les articles d'Armand Carrel : *Pour la Pologne*, 1862.)

Honoré de BALZAC.

...Aussi le Polonais, sublime dans sa douleur, a-t-il fatigué les bras de ses oppresseurs à force de se faire assommer, en recommençant ainsi, au XIXe siècle, le spectacle qu'ont offert les premiers chrétiens. Introduisez 10 p. 100 de sournoiserie anglaise dans le caractère polonais, si franc, si ouvert, et le généreux aigle blanc régnerait aujourd'hui partout où se glisse l'aigle à deux têtes.

Balzac.

(*La cousine Bette.*)

BALZAC (Honoré de). Né à Tours le 16 mai 1799, mort à Paris le 21 avril 1850. Le prodigieux artisan des lettres a publié une œuvre titanesque. Nous ne pouvons songer à donner, ici, une critique de ses ouvrages, dont le succès fut très grand. De 1830 à 1847, il enfanta prodigieusement.

Citons parmi ses livres les plus connus :

Etude de femme; Gobseck; La grande Bretèche (1830); *Le chef-d'œuvre inconnu; Le colonel Chabert; L'illustre Gaudissart; Les Contes drôlatiques* (1832); *Eugénie Grandet* (1833); *Le père Goriot* (1834); *La Fille aux Yeux d'or; Le Lis dans la Vallée* (1835); *L'Enfant maudit; La Messe de l'Athée* (1846); *César Birotteau* (1837); *Une Fille d'Eve; Mercadet* (Théâtre, 1838); *La Paix du Ménage* (1839); *Revue parisienne* (1840); *Ursule Mirouet; Une ténébreuse Affaire* (1841); *La fausse Maîtresse; Un Ménage de Garçon* (1842); *Honorine; Splendeur et Misère des Courtisanes* (1843); *Modeste Mignon; Petits Mystères de la Vie conjugale* (1844); *Les Paysans* (1845); *Le Député d'Arcis* (1846); *Les Parents pauvres* (1847).

N'oublions pas que Balzac avait épousé une Polonaise, Mme Hanska.

LAMENNAIS.

Le jour de la renaissance de la Pologne? il viendra certainement; je ne sais si je le verrai, car je me fais vieux et le travail de la vie en ces rudes temps a usé mes forces; mais sous la tombe même, mes os tressailleront quand la Pologne, brisant le joug de son oppresseur, reparaîtra libre, au milieu du monde, car cette noble terre est pour moi comme une seconde patrie.

A Léonard Chodzko, 1er septembre 1836.

(*Revue latine*, 25 décembre 1908.)

* * *

Dors, ô ma Pologne chérie, dans ce qu'ils appellent ta tombe; moi je sais que c'est ton berceau!

(Cité à la fin du livre des *Pélerins*.)

....

Ce qui intéresse la Pologne m'est toujours cher. Je souffre de ses douleurs, je suis sûr de ses gloires.

Vivante au fond de mon cœur, j'y conserve son image comme celle d'une seconde patrie.

LAMENNAIS (Félicité-Robert de). Né à Saint-Malo le 19 juin 1782, mort à Paris le 27 février 1854. Grand observateur de la nature, il mit beaucoup de lumière et de grâce dans ses écrits.

Il publia des réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le XVIIIe siècle et sur sa situation actuelle, puis un traité de l'institution des évêques en France et un pamphlet contre l'Université.

Lamennais voulut être enterré au milieu des pauvres et comme le sont les pauvres, sans que rien ne fut mis sur sa fosse ni sur sa pierre.

EMILE DEBRAUX.

PONIATOWSKI

Air : *du Panache français.*

Né sous la pourpre et doué d'un grand cœur,
Cédant au feu de sa mâle énergie,
Poniatowski, l'épée encor rougie,
Veut au combat revoler en vainqueur.
Sous l'ascendant de son âme guerrière
Ses compagnons ne rêvent que succès,
Et lui s'écrie, en ouvrant la carrière :
« Allons venger l'honneur des Polonais! »

Fier d'être armé pour le plus juste droit,
Entre ses mains quand le glaive étincelle,
Vers les dangers d'une gloire immortelle,
Nouveau Bayard, il vole sans effroi.
Il sent déjà redoubler son courage,
Car il combat sous les yeux des Français,
Qu'importe au preux la mort et le carnage,
Il doit venger l'honneur des Polonais!

L'airain tonnant, loin d'affaiblir son bras,
Le rend plus fort au milieu des alarmes;
Les ennemis qu'il frappe de ses armes
Peuplent soudain les rives du Trépas.

DEBRAUX (PAUL-EMILE), chansonnier, né à Ancerville, le 30 août 1796; mort à Paris, le 12 février 1831.

Ses chansons eurent un succès considérable sous la Restauration. Il a laissé plusieurs recueils de chansons.

Poniatowski, digne enfant de la gloire,
Dit en volant à de nouveaux succès :
« Pour arriver au Temple de Mémoire,
Sachons venger l'honneur des Polonais! »

De toutes parts l'airain vomit la mort
Et le héros, que rien ne déconcerte,
Touchait déjà le moment de sa perte,
Sans soupçonner la rigueur de son sort;
Des ennemis affrontant la furie,
Il s'écriait : « Je mourrais sans regrets
Si je pouvais, mourant pour la Patrie,
Venger du moins l'honneur des Polonais! »

Mais ô douleur! ô souvenir amer!
De tous côtés la foudre l'environne;
Pour affronter l'airain qui toujours tonne,
Il est contraint de traverser l'Elster.
Sur son coursier, dans le fleuve il s'élance;
Braves guerriers, témoins de ses hauts faits,
A vos douleurs, imposez le silence :
Il a vengé l'honneur des Polonais!

(*Chansons complètes*, t. I, 1836.)



UN HÉROS POLONAIS : PONIATOWSKI
(Image d'Épinal.)



UN HÉROS POLONAIS : PONIATOWSKI
(Image d'Épinal.)

VICTOR HUGO.

Seule au pied de la tour d'où sort la voix du maître
Dont l'ombre à tout moment au seuil vient apparaître,
Prête à voir en bourreau se changer ton époux,
Pâle et sur le pavé tombée à deux genoux,
Triste Pologne! hélas! te voilà donc liée,
Et vaincue, et déjà pour la tombe pliée!
Hélas! tes blanches mains, à défaut de tes fils,
Pressent sur ta poitrine un sanglant crucifix.
Les Baskirs ont marché sur ta robe royale
Où sont encore empreints les clous de leur sandale!
Par instants une voix gronde, on entend le bruit
D'un pas lourd, et l'on voit un sabre qui reluit.
Et toi, serrée au mur qui sous tes pleurs ruisselle,
Levant tes bras meurtris et ton front qui chancelle,
Et tes yeux que déjà la mort semble ternir,
Tu dis : « France, ma sœur! ne vois-tu rien venir? »

(12 Septembre 1835. *Les Chants du Crépuscule.*)

HUGO (VICTOR). Le plus illustre des poètes français du XIXe siècle.

Né à Besançon, il passa son enfance en Espagne, puis à Paris et, dès l'âge de dix ans, écrivit des vers qui firent prévoir son talent.

Ses poésies le placèrent rapidement, par la grandeur des images, la richesse de la rime, la profondeur du sentiment, à la tête de la nouvelle école romantique. La représentation d'*Hernani* (1830) fixa sa renommée.

Membre de l'Académie Française et pair de France, il entra, après la révolution de 1848, à la Constituante et à la Législative, où il se montra l'éloquent défenseur de la liberté.

Il quitta Paris, lors du coup d'Etat du 2 décembre 1851 et n'y rentra que le 4 septembre 1870. Il siégea jusqu'à sa mort dans les assemblées délibérantes.

Le nombre et l'importance de ses œuvres, leur influence sur son époque, et le rôle politique joué par Victor Hugo, font de lui une des plus grandes personnalités du siècle. Ses funérailles furent grandioses et ses restes déposés au Panthéon. Il naquit en 1802 et mourut en 1885.

Parmi ses poésies, nous citerons : *Odes et Ballades; Les Orientales; Feuilles d'Automne; Les Voix intérieures; Les Châtiments; Les Contemplations; La Légende des Siècles; L'Année terrible.*

Parmi ses romans : *Notre-Dame de Paris; Les Misérables; Les Travailleurs de la Mer.* Et parmi ses œuvres dramatiques : *Cromwell; Hernani; Ruy-Blas; Marion Delorme; Le Roi s'amuse; Les Burgraves.*

VICTOR HUGO.

Deux nations, entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé. Ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie. La France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier. Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pas accompli la sienne.

(Discours à la Chambre des Pairs, en 1846.)

....

« En effet, il y a de l'éternité dans le droit. Varsovie ne peut pas être plus tartare que Venise ne peut être tudesque.

*
* *

Messieurs, la nationalité polonaise était illustre; elle eût dû être respectée. Que la France en avertisse les princes, qu'elle mette un terme, qu'elle fasse obstacle aux barbaries. Quand la France parle, le monde écoute. Quand la France conseille, il se fait un travail mystérieux dans les esprits et les idées de droit et de liberté, d'humanité et de raison, germent chez tous les peuples.

(Chambre des Pairs, séance du 19 mars 1846.)

*
* *

Courage! l'avenir est à la justice, c'est-à-dire à la Pologne! à la lumière, c'est-à-dire à la France.

(A Antoine GRABINSKI.)

*
* *

Jamais votre grande cause ne me trouvera insensible. Pas de plus héroïque martyre que la Pologne.

*
* *

La protestation du droit contre le fait persiste à jamais. Le vol d'un peuple ne se prescrit pas. Ces hautes escroqueries n'ont point d'avenir. On ne démarque pas une nation comme un mouchoir.

(*Les Misérables :* « Les Amis de l'A. B. C. ».)

*
* *

J'aime les grands peuples comme les grands hommes. La Pologne a toutes mes sympathies. Elle est pour moi presque une patrie.

A Léonard Chodzko. Paris, 21, III, 1841.

*
* *

Il faut donc, il faut que la tribune française, à cette heure, élève en faveur de la nation polonaise une voix désintéressée et indépendante, qu'elle proclame en cette occasion, comme en tout, les éternelles idées d'ordre et de justice, et que ce soit au nom des idées de stabilité et de civilisation qu'elle défende la cause de la Pologne opprimée.

Après toutes nos discordes et toutes nos guerres, les deux nations, cette France qui a grandi et mûri la civilisation de l'Europe, cette Pologne qui l'a défendue, ont subi des destinées diverses : l'une a été amoindrie, mais elle est restée grande;

l'autre a été enchaînée, mais elle est restée fière. Ces deux nations, aujourd'hui, doivent s'entendre, doivent avoir l'une pour l'autre cette sympathie profonde de deux sœurs qui ont lutté ensemble. Toutes deux, je l'ai dit et je le répète, ont beaucoup fait pour l'Europe. L'une s'est prodiguée, l'autre s'est dévouée....

(Chambre des Pairs, séance du jeudi 19 mars 1846.)

*
**

Où palpite l'âme de la Pologne, le cœur de la France bat. La proscription grandit ce qu'elle croit abattre. La Pologne a gagné ceci à son martyre, qu'elle est restée une nation et qu'elle est devenue un symbole. La Pologne, aujourd'hui, représente les nations. Pas un peuple à cette heure qui, ainsi que la Pologne, n'est supplicié. La Grèce est mutilée dans sa nationalité, l'Italie dans sa grandeur, l'Irlande dans sa conscience, la Hongrie dans son indépendance, la France dans sa liberté; mais l'avenir est une restitution. Aucun peuple n'est sous le sépulcre. La Pologne, demain, sera debout; nous sommes saignants comme elle, elle est vivante comme nous.

(Bruxelles, 12, VIII, 1868.)

RASPAIL.

Il est des noms dans l'histoire qui tiennent au sol comme les peuples indigènes; il faudrait que la terre changeât de pôle pour qu'on pût les transposer. La Pologne et la France sont sur la mappemonde deux noms de ce caractère-là.

(*De la Pologne sur les bords de la Vistule et dans l'Emigration*, 1839.)

RASPAIL (François). Médecin et homme politique, né à Carpentras en 1794, mort en 1878. Un des apôtres du suffrage universel. Le 24 février 1848, il proclama la République à l'Hôtel de Ville. Ce fut lui qui organisa, avec Hubert, la manifestation qui porta la pétition *Pour la Pologne* à l'Assemblée Nationale (15 mai 1848), manifestation qui finit en émeute.

JOSEPH ROUMANILLE.

LA POLOGNE

A mon Père, Jean-Denis, soldat de Bonaparte.

Une couronne à toi, Pologne, ô reine sainte! Trop longtemps nous t'avons vue attachée au poteau! Tu fais un effort encore, et tu veux, toute saignante, tu veux arracher le couteau de ta poitrine nue!

Tes bourreaux nous disaient que tu étais agonisante, et pour t'ensevelir ils creusaient une tombe. Tu étais morte; et soudain, ils sont saisis de peur, te voyant relever les lambeaux de ton drapeau.

O victime échappée d'un autel odieux, de ton généreux sang tu es encore moite; mais tu ne mourras pas, tu ne dois pas mourir!

Seule contre trois, on dit : « Elle n'est pas de taille! » Armée de la croix, va! vole au combat, Pologne! on est si fort quand on sait souffrir.

(*Lis Oubreto*, mars 1846.)

ROUMANILLE (JOSEPH). Poète et prosateur provençal, un des créateurs du félibrige, né à Saint-Remy (Bouches-du-Rhône) en 1818, mort en 1891. Il a laissé des œuvres d'une poésie intense, où vibrent les vertus de sa race.

PIERRE DUPONT.

LA SIBÉRIENNE

(Démembrement de la Pologne 1846-1847).

Nous rentrons dans l'âge de fer,
Bourreau, fais l'apprêt du supplice.
Liberté, bon droit et justice
Ne sont plus que des mots en l'air.
Nos pères croyaient voir l'aurore
D'un âge libre et florissant,
Ils ne voyaient qu'un météore
Chargé d'une vapeur de sang.

Adieu! patrie
Et liberté;
Ce qui n'est pas décapité
Est fouetté
Vers la Sibérie.

Eh quoi! tout un peuple oserait
Se dire libre sur la terre;
Il faut le contraindre à se taire,
Il faut étouffer son secret.

DUPONT (PIERRE). Poète et chansonnier français, né à Lyon le 23 avril 1821, mort à Lyon le 24 juillet 1870. Il eut un poème couronné par l'Académie Française, en 1842 : *Les deux Anges*. Il fit des chansons très populaires, parmi lesquelles *La Chanson des Bœufs*, *Les Sapins*, *Les Peupliers*, et d'autres encore, qui lui assurèrent une vogue immense.

A cet horde vagabonde
Refuser le pain et le sel;
Qu'il ne soit plus un lieu au monde
D'asile à ce grand criminel.
Adieu! patrie...

Si quelqu'un s'avise ici-bas
De redresser un peu la tête,
Son front attire la tempête,
L'embûche rampe sous ses pas.
Socrate n'est plus qu'un impie;
Galilée est chargé de fers;
Sur une croix Jésus expie
La rédemption des pervers.

Tyrannie, ô monstre géant,
Ta faim n'est jamais assouvie,
Il faut que toute noble vie
S'abîme en ton gosier béant.
Agneaux, taureaux, boucs et colombes,
Par centaines sacrifiés,
Sont tes plus humbles hécatombes;
Il te faut des peuples entiers.

Au moins n'avons-nous pas baisé
Le pied fourchu de cette idole;
Nous luttons de notre parole,
Notre glaive s'étant brisé.
Frères, notre cœur est le vôtre;
Que le plus petit d'entre vous
Se lève et se change en apôtre
Pour annoncer les droits de tous.

L'homme, sitôt qu'il vient au jour,
A tout le genre humain pour frère
Et, dès le ventre de sa mère,
A droit à la vie, à l'amour.



LE GATEAU DES ROIS

(Partage de la Pologne.)

(Lithographie de Moreau, le jeune.)

En prenant sa part dans l'ouvrage
Il a, pourvu qu'il aime un peu,
Un coin libre pour l'héritage,
Et ne doit de compte qu'à Dieu!

Tous ces droits sacrés nous sont pris
Par la tyrannie... Anathème!
Entendez notre cri suprême
Hommes libres de tous pays;
Qu'un bourreau lointain nous réponde,
Quand nous allons nous engloutir,
Dieu doit la liberté du monde
Au râle d'un peuple martyr.

BOUCHER DE CRÈVECOEUR DE PERTHE.

...Les Polonais ne deviendront pas plus Russes que les Italiens ne seront Autrichiens. Ces unions anormales n'enfantent que des révolutions et des batailles. Opposés d'origine, de mœurs, de langue, de religion et d'intérêt, où est donc la fusion possible? La Russie peut, des Polonais, faire des esclaves, des victimes si elle l'aime mieux, mais des citoyens russes, je l'en défie.

(*Voyage en Russie*, Paris 1859, p. 429.)

*
* *

Le Polonais est certainement, après le Français, le peuple qui présente le mieux sous les armes....

(*Voyage en Russie*, p. 432.)

BOUCHER DE CRÈVECOEUR DE PERTHE. Littérateur et archéologue français, né à Rethel en 1788. Boucher de Crèvecœur de Perthe fut autorisé par une ordonnance royale à ajouter à son nom celui de sa mère.

Il composa plusieurs tragédies et une comédie, puis fit paraître, sous l'anonymat, un ouvrage dans lequel il se prononçait pour le libre échange : *Opinion de Monsieur Christophe, vigneron, sur les prohibitions et la liberté du Commerce.* Plus tard, il créa en Picardie un centre littéraire et scientifique dans lequel il occupa le premier rang.

Il a publié : *La Romélie; La Bulgarie; Les Provinces danubiennes; La Hongrie, l'Autriche et la Prusse* (1856); *Voyage en Danemark* (1858); *Voyage en Lithuanie; Pologne, Silésie, Saxe et Duché de Nassau* (1859)

Il mourut en 1868.

MONTALEMBERT.

Plus que jamais le triomphe de la Pologne serait aujourd'hui le triomphe de la liberté partout : en Russie d'abord, en Prusse comme en Autriche, et, par-dessus tout, en France.

Tout a donc changé depuis 1831, tout, excepté la Pologne, excepté son droit, son droit confirmé par trente ans d'héroïque persévérance, son malheur aggravé par trente ans des plus incessantes tortures.

Heureuse cause qui, seule entre toutes, réunit tous les catholiques et tous les libéraux, tous les démocrates et tous les conservateurs dignes de ce nom.

Gardons à notre sympathie pour la Pologne le caractère pur et généreux, l'élan chevaleresque qui est dans la nature de la France et qui peut seul mettre d'accord son génie avec son devoir.

(*L'Insurrection polonaise*, 1863.)

*
* *

Il est bien facile quand on jouit de toutes ses libertés, de toutes ses aises, en quelque sorte, dans la vie sociale et politique, il est bien facile d'accuser d'imprévoyance et de maladresse ceux qui, privés de tous les bienfaits dont nous jouissons, oublient de calculer aussi froidement, aussi sagement que nous le faisons, toute la portée de leur conduite. Soyons donc, avant tout, indulgents pour ceux qui sont privés non seulement de toutes les libertés que nous possédons heureusement, mais même de la liberté de la plainte, de cette liberté qui souvent console de la perte de toutes les autres. Rappelons-nous qu'il ne nous est

---

MONTALEMBERT (Charles, comte de). Publiciste et homme politique français né à Londres en 1810, mort en 1870.
L'un des défenseurs les plus brillants du catholicisme libéral.

pas donné de juger jusqu'à quel point le joug a été intolérable et la patience épuisée.

(Chambre des Pairs, séance du jeudi 19 mars 1846.)

*
* *

N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? N'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils (les Polonais) déjouèrent toutes les intrigues de leurs adversaires secrets comme ils ont bravé tous les forfaits de leur tyran avoué. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion. Doutez-vous de leur dévouement? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie : biens, foyer, dignité, santé, femme, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer, cherchez-en un seul qui ne soit pas prêt à recommencer demain, et cela sans peine, sans hésitation et sans surprise même. Ces hommes-là, je vous le jure, ne s'étonnent que d'une chose : c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement.

(*Consolation*, p. 15-16.)

*
* *

Sachez bien que, quand la Pologne aura cessé d'exister, vous vous en apercevrez bien autrement qu'aujourd'hui. Quand la Pologne n'existera plus, c'est-à-dire quand ses vingt millions de Slaves auront été agrégés non pas à l'Autriche, non pas à la Prusse, cela est impossible, mais à la Russie, ce qui peut bien arriver, vous verrez ce qui se passera en Europe : l'indépendance de l'Occident tremblera sur sa base et les destinées de la civilisation seront menacées comme elles ne l'ont jamais été depuis le joug d'Attila.

(Chambre des Pairs, 21 janvier 1847.)

*
* *

Salut, donc, ô chère et noble Pologne! Si Dieu prolonge ton épreuve, c'est pour te rendre plus digne d'une glorieuse émancipation. Salut, Niobé des nations! Salut et espoir comme au type immortel du droit, de l'innocence, de l'infortune, mais aussi de la force, de la vraie force, de la force morale, la seule qui mérite d'être servie et admirée ici-bas.

(*Une Nation en deuil*, p. 48.)

*
* *

...La Pologne est impérissable; quoi qu'on fasse contre elle, elle ne succombera pas. Ce qu'elle a fait hier, elle le recommencera demain; ce qu'elle a fait il y a quinze ans, elle le fera de nouveau dans quinze ans; ce qu'elle a subi il y a quatre-vingts ans, elle cherchera à s'en venger dans quatre-vingts ans : elle aura raison!

(Chambre des Pairs, séance du jeudi 19 mars 1846.)

*
* *

La Pologne est restée pure et sainte comme le type de la liberté et de la justice, presque partout profanées, comme le poids de toutes les âmes que ce siècle opprime, comme la nation la plus propre à se constituer d'une manière normale, parce qu'elle n'a plus ce qu'on appelle de nos jours une constitution. Tous ceux qui ont gardé le culte de la dignité humaine ne peuvent que la vénérer avec amour. Tous ceux qui la connaissent savent qu'il n'y a rien à craindre, pour sa constance et sa foi en elle-même, du redoublement d'horreurs qu'elle subit. Ils savent que le découragement n'est pas un mot de sa langue, que chez elle la persévérance et l'intrépidité croissent en raison directe de la durée de l'esclavage et de la pesanteur des chaînes, que le royaume du Congrès, par exemple, avec son fantôme

de nationalité diplomatique et de gouvernement représentatif, est loin de surpasser en patriotisme et en ardeur belliqueuse la Lithuanie, les terres russiennes, la Galicie, la Posnanie et toutes les provinces confondues depuis cinquante années par l'inattentive Europe avec les possessions propres des envahisseurs, confondues dans toutes les géographies, dans toutes les statistiques, dans tous les traités, partout, enfin, excepté dans l'immortelle rancune de leurs habitants.

(*Consolation*, p. 12.)

*
* *

Près d'un siècle s'est déjà écoulé depuis le premier partage, et cependant la Pologne vit encore et le refrain de son chant de guerre — *Non, la Pologne n'a point encore péri!* — qui a retenti sur tous nos champs de bataille de la République et de l'Empire, est encore vrai! Elle a été frappée, meurtrie, outragée, asservie par d'impitoyables ennemis : religion, législation, éducation, langue, coutumes, monnaie, industrie, propriété, rien n'a été épargné. Et, cependant, elle n'a point péri. Ses archives et ses bibliothèques ont été transportées à Saint-Pétersbourg, ses enfants transplantés dans le Caucase, ses plus beaux domaines confisqués et donnés en proie aux suppôts de la tyrannie étrangère, ses couvents supprimés, quatre millions de ses fidèles (Grecs unis) incorporés de force dans l'Eglise du schisme oppresseur, et la voilà encore debout, inébranlable et invincible dans sa conscience, dans sa foi, dans sa vertu!...

Dépecée en trois morceaux pour être plus sûrement dévorée, elle n'en est pas moins restée une et homogène, et chacun de ses tronçons oppose à l'absorption une insurmontable résistance; tout a été tenté contre elle, et rien n'a réussi.... Disons-le hardiment, rien ne réussira....

(*Une Nation en deuil.*)

*
* *

La Pologne occupe, depuis longtemps, le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert et elle a persisté

à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins jeté le gant aux oppresseurs et marché la poitrine nue contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans sa tradition, dans ses mœurs, dans son existence nationale, depuis le touchant sacrifice de la reine Hedwige jusqu'aux héroïques dévouements de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le Sacrifice a été sa vie, son métier et, pour ainsi dire, son industrie. C'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie et je ne sache pas qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles, comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le Trésor public ni laisser éclipser par personne le nom polonais. Ses impôts étaient votés par enthousiasme et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (*subisidium charitativum*); en vérité, il y a dans cette nation un parfum de dévouement qui embaume. C'est pourquoi la Pologne est devenue une terre sainte, une terre dont on peut dire ce que répondait le pape Paul V aux ambassadeurs polonais qui lui portaient des drapeaux pris sur les infidèles et lui demandaient des reliques : *Pourquoi m'en demandez-vous à moi? Ramassez de votre terre, y en a-t-il une poignée qui ne soit une relique de martyr?*

(*Consolation*, p. 15.)

MICHELET.

Trouvez-moi, si vous pouvez, un homme de Lithuanie, un homme de Galicie qui s'aviserait de dire : « Je suis Russe ou Autrichien! » quand il peut dire : « Je suis du pays de Zem et de Dembinski ».

(*Légendes démocratiques du Nord*, 1854, p. 99-100.)

*
* *

La France a toujours été le soldat de la civilisation; pendant que la France mûrissait les idées philosophiques dont sortira la prochaine Humanité, c'est la Pologne qui gardait la frontière.

*
* *

...L'Europe n'est point un assemblage fortuit, une simple juxtaposition de peuples, c'est un grand instrument harmonique, une lyre dont chaque nationalité est une corde et représente un ton. Il n'y a rien là d'arbitraire, chacune est nécessaire en elle-même, nécessaire par rapport aux autres. En ôter une seule, c'est altérer tout l'ensemble, rendre impossible, dissonante ou muette cette gamme de nations.

(*Légendes démocratiques du Nord*, 1854, p. 13.)

*
* *

...La Pologne, qu'est-ce?... C'est le représentant le plus général des souffrances universelles....

(*Les Slaves.*)

MICHELET (Jules). Illustre historien français, né à Paris, en 1798, mort en 1874.

Ses opinions libérales firent deux fois suspendre ses cours du Collège de France. Dans son histoire de France et son histoire de la Révolution, il est parvenu à réaliser une véritable résurrection de notre vie nationale.



NÉE SANS PATRIE
(Lithographie de Lafosse.)

*
* *

Partout où il y eut de la guerre ou de la gloire, partout où la liberté livra ses combats, il y eut du sang polonais. On le retrouve, ce sang, comme un ferment d'héroïsme, dans les fondements vénérés des républiques des deux nations.

(*Les Légendes démocratiques du Nord,* 1854, p. 65.)

*
* *

Jamais depuis Œdipe, depuis l'atroce énigme du Sphinx, jamais la destinée n'a jeté aux nations un plus cruel problème, ni plus mystérieux que la ruine de la Pologne.

Contraste étrange, c'est justement la nation *humaine* entre toutes qui a été mise hors de l'humanité.

La nation généreuse, hospitalière, la nation donnante, si je puis dire; celle pour qui la libéralité sans bornes fut un besoin du cœur, c'est celle-là qui a été livrée en proie et dépouillée. Elle mendie son pain par toute la terre.

Le peuple chevalier qui, au prix de son sang, si souvent contre les Tartares, si souvent contre les Turcs, nous a tous défendus, c'est celui dont personne n'a pris la défense à son dernier jour.

(*Les Légendes démocratiques du Nord,* 1854, p. 22.)

*
* *

Rien de plus grand que cette république de Pologne. La volonté y faisait tout. C'était comme l'empire des Esprits....

L'idéal polonais placé si haut imposait à la république d'immenses difficultés. La loi y exigeait des citoyens un effort continuel. Pour état naturel ordinaire, elle exigeait d'eux le sublime. Elle les supposait toujours généreux, du moins voulant l'être. Dans les progrès de son histoire, la Pologne semblait marcher vers un gouvernement qui ne s'est pas vu encore

en ce monde, un gouvernement de *spontanéité, de bonne volonté.*

(*Les Légendes démocratiques du Nord.*)

*
* *

La Pologne, que vous voyez en lambeaux et sanglante, sans pouls ni souffle, *elle vit.... Elle vit de plus en plus.* Toute sa vie, retirée de ses membres, portée à la tête et au cœur, n'en est que plus puissante.

Ce n'est pas tout, *elle vit seule dans le Nord,* et nulle autre. *La Russie ne vit pas.*

(*Légendes démocratiques du Nord.*)

*
* *

Le cœur saigne à dire la terrible dépense que Napoléon fit du sang des Polonais. Leur docilité, leur dévouement, leur enthousiasme obstiné pour celui en qui ils voyaient le drapeau de la France saisissent d'étonnement, arrachent les larmes. Dans les plus tristes entreprises, les plus étrangères à leur cause, il les prodigue sans scrupule. Il les embarque pour Saint-Domingue, jette ces hommes du Nord aux climats de feu, emploie au rétablissement de l'esclavage ces soldats de la Liberté. Dans la plus injuste des guerres, celle d'Espagne, encore les Polonais. Les Français s'y rebutent, se lassent; les Polonais ne sont pas las encore.

(*Légendes démocratiques du Nord.*)

*
* *

Un voyageur fatigué demande l'hospitalité : « Quel est votre pays? » lui dit-on. Il répond : « Je suis Polonais ». Au dernier siècle il aurait, dit-on, tâché de faire entendre qu'il était noble polonais. Aujourd'hui, tous les Polonais sont nobles dans la pensée de l'Europe.

Telle a été la gloire de l'émigration polonaise, de ses légions, de ses héros, de ses martyrs, que la Pologne entière en est restée noble. La Russie a, sans le savoir, conféré à toute la nation l'ordre de chevalerie.

(*Légendes démocratiques du Nord.*)

*
* *

Savez-vous bien, monstrueux imbéciles, pourquoi nulle de ces grandes nations ne peut périr, pourquoi elles sont indestructibles, sinon invulnérables?

Ce n'est pas seulement parce que chacune d'elles, dans son glorieux passé, dans les services immenses rendus au genre humain, a sa raison morale d'exister, sa légitimité et son droit devant Dieu, mais c'est aussi, c'est surtout parce que l'Europe entière n'étant qu'une personne, chacune de ces nations est une faculté, une puissance, une activité de cette personne.

*
* *

...Vivez, Pologne, vivez! le monde vous en prie. De toutes les nations, nul n'en a plus besoin que l'infortuné peuple russe. Le salut de ce peuple et sa rénovation sont pour vous une glorieuse raison d'être. Plus il descend, ce peuple, plus votre droit de vivre augmente, plus vous devenez sacrée, nécessaire et fatale.

(*La Pologne martyre.*)

*
* *

Quoi qu'il en coûte à un Français de l'avouer, nous devons dire, pour être juste, que les gouvernements de la France ont tous usé et abusé de l'amitié de la Pologne, de l'héroïque fidélité des Polonais. Ils l'ont mise aux plus rudes épreuves sans en trouver jamais le fond.

(*Légendes démocratiques du Nord.*)

La Pologne fut toujours, quoi qu'on ait dit, un Etat homogène naturel très légitimement construit, à peu près comme la France. Et l'une comme l'autre (comme en tout corps bien organisé) la dualité harmonique est un moyen d'unité. Entre ces deux moitiés, Pologne et Lithuanie, il y a moins de différence qu'entre la France du Midi et la France du Nord; on n'y voit pas la dissemblance extrême qui sépare le Provençal du Flamand....

Les Etats qui l'ont partagée sont, au contraire, hétérogènes et tout artificiels. La Prusse est une mosaïque, l'Autriche une caricature et la Russie est un monstre.

(*Légendes démocratiques du Nord*, p. 101 et 102.)

DE NOAILLES.

Il serait heureux, aujourd'hui, pour la Pologne que l'on connût mieux sa belle histoire!

*
* *

...Appelons donc, en France, la question polonaise de son vrai nom et, n'étant pas obligés aux mêmes réserves que M. le Ministre sans portefeuille, nommons-la une question toute française.

*
* *

...Le prétexte constamment mis en avant contre la Pologne, c'est l'état d'anarchie dans lequel elle se trouvait à la fin du XVIII[e] siècle. Innocente anarchie, quand on la compare à nos guerres de religion, à la terreur, au long parlement et au protectorat de Cromwell. Mais il ne faut pas oublier avec quelle perfide habileté cette anarchie même était caressée, soudoyée, imposée à la Pologne par la Russie et la Prusse. Ces deux puissances ne permettaient à personne d'y toucher, c'était leur apanage et malheur à qui eut essayé d'y porter remède. Catherine et Frédéric considéraient depuis longtemps l'anarchie de Pologne comme la base de leurs coupables projets et l'auxiliaire de leur ambition.

*
* *

...Que veut la Pologne et que voulait-elle hier? Que veut-elle encore, aujourd'hui que la petite armée de Langlowers s'est transformée en mille détachements insaisissables? Que voudra-t-elle demain et toujours? Elle veut se reconstituer dans son ancienne indépendance, dans ses anciennes limites. Elle

---

NOAILLES (PAUL DE). Historien français, né à Paris en 1802; mort en 1885.

n'acceptera jamais aucune transaction avec la Russie; les concessions moscovites, elle les subira peut-être, mais toutes les fois qu'elle pourra trouver des armes, elle les saisira pour réclamer ses droits. Quant à la jeunesse enthousiaste qui a levé le drapeau de la guerre de l'Indépendance, jamais elle ne s'inclinera devant les promesses de la Russie.

La Pologne n'a déjà que trop souvent fait la douloureuse expérience de ce que vaut la parole moscovite.

(La Pologne et ses Frontières.)

Edgar QUINET.

...On peut bien enlever par effraction à un peuple ses lois, ses foyers, mais on ne peut lui ôter ses aïeux. Et tant qu'une parcelle subsiste de cette poussière sacrée, elle engendre dans les tombeaux la vie nouvelle et jette le défi aux déprédateurs des nations et aux ukases qui décrètent le néant.

(*Lettre.*)

« ...Jeudi dernier, j'ai fait la connaissance du fameux poète polonais Mickiewicz. On ne peut pas avoir l'air plus gracieux et plus sauvage à la fois. Il est bien remarquable par l'élévation, morale surtout, à ce qu'il me semble. Je le crois un peu mystique, mais du mysticisme qui convient à une belle et grande nature. Il a l'air jeune et parfaitement naturel, ce qui, dans ce temps-ci, n'est pas la règle. Nous devons nous revoir souvent.... »

(Lettre à sa mère, 23 décembre 1837.)

« ...Cher ami, vous m'avez demandé quand j'ouvrirai mon cours; ce sera mercredi 20 mars, à une heure. Je serais content que quelques-uns de vos amis y soient. Je ne puis me détacher de vos leçons. Merci pour tout le bien qu'elles me font... »

(Lettre à Mickiewicz, mars 1844.)

QUINET (Edgar). Poète, philosophe et historien français, né à Bourg (Ain) en 1803, mort en 1875.

Philosophe hardi, penseur profond, historien éminent, politique épris de liberté, il prit une part importante au mouvement social de son époque. Ses œuvres les plus considérables sont *Ahasvérus* et *la Révolution.*

George SAND.

Je voudrais être homme, fort comme Goliath, riche comme Crésus, habile comme Napoléon et m'en aller me battre avec eux (les Polonais). Qu'ils soient communistes ou constitutionnels, que m'importerait! *Il s'agit d'être Polonais!*

(*Chefs-d'œuvre politiques* d'Adam Mickiewicz.)

George SAND (Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George). Femme auteur et illustre romancière française, née à Paris en 1804.

Elle a écrit des œuvres sentimentales (*Indiana*, *Lélia*, *Valentine*, etc.), sociales (*Le Compagnon du Tour de France*, *Consuelo*) et champêtres (*La Mare au Diable*, *La petite Fadette*, *François le Champi*). Elle mourut au château de Nohant (Indre), en 1876.



BÉRANGER

(Lithographie de Masson.)

Général comte DE SÉGUR.

« Commandant, criais-je à Kozictutski, l'Empereur nous ordonne de charger à fond et sur-le-champ.... » Piré répondit : « C'est impossible! » « On l'a dit à l'Empereur, répliquai-je, et il n'en croit rien. » « Eh! bien, reprit Piré, viens-y donc regarder toi-même et vois si le diable tout fait au feu qu'il doit être pourrait mordre là-dessus. » « C'est égal, m'écriai-je, l'Empereur est là et il veut qu'on en finisse. » « Allons, commandant, à nous l'honneur, rompez par pelotons et en avant! » Sous toute autre troupe, le colloque précédent l'eût intimidée (à haute voix), elle eût hésité; mais avec ces héroïques Polonais il n'y parut pas le moins du monde. A peine eussé-je le temps d'arracher mon sabre de son fourreau que déjà la charge en colonnes, sur cette route, était commencée.

(*Mémoires.*)

SÉGUR (PHILIPPE-PAUL). Général et historien français, né à Paris en 1780, mort en 1873.

LOUIS BELMONTET.

DIEU LE VEUT!...

La Pologne se meurt et l'Europe s'amuse....
Euménide, à toi donc d'être la grande muse;
Alecto, prends mon luth, armé de tes serpents,
Qu'ils sifflent, en dardant une langue de flamme,
Sur la tête des rois et des peuples sans âme,
Puisqu'on souffre qu'au Nord règne le guet-apens.

La Moskovie égorge une race héroïque
Et l'Europe, aux yeux pers, Messaline stoïque,
Regarde, l'arme au bras, ruisseler un sang pur!
Ainsi pleine de mets, la matrone romaine
Assistait, dans le cirque, à l'hécatombe humaine :
Les martyrs complétaient les plaisirs de Tibur.

Oh! dans ses voluptés, qu'elle se vautre à l'aise,
Cette Europe qu'endort l'égoïsme à l'anglaise,
Les vertus d'Albion gangrènent les Etats.
« Chacun pour soi », telle est la maxime anglicane!...
Le vieux monde assouvi n'est plus qu'un vieil organe;
Les peuples ont des sens comme les potentats.

Qu'importe qu'en héros les Polonais succombent,
Il faut jouir, tant pis pour les lutteurs qui tombent,
La sagesse à l'engrais gouverne l'Occident.

BELMONTET (LOUIS). Poète et homme politique français, né à Montauban en 1799. Dans la fameuse querelle des classiques et des romantiques, il prit nettement parti pour les premiers. Parmi ses œuvres, il faut retenir : *Les Tristes* (1824), *Une Fête de Néron* (1828), en collaboration avec Soumet.

La faute en est au sort, si la Pologne expire
C'est ainsi qu'a parlé la langue de Shakspeare.
La mort d'un peuple, à Londres, est un simple accident.

Les générosités d'Albion sont pour elle,
Son âme intéressée est toute corporelle.
Les guerres pour autrui sont des fautes de cœur!
On l'imite : A quoi bon empêcher qu'on périsse?...
De sa peau de renard tout peuple se hérisse!
Le vieux monde est toujours du parti du vainqueur.

Oh! voyez se gorger, comme au temps du tsar Pierre,
L'Angleterre de gin, l'Allemagne de bière;
Boire est tout. Le vin coule encor mieux que le sang.
Maisnon le verse à flots. Europe sans vergogne,
N'est-ce donc pas le tien, ce sang de la Pologne?...
La France à Mexico, seule, tient son beau rang.

Mais peut-elle voler, toujours avec les nôtres,
Seule au secours des uns, sur le ventre des autres?
Non! La gloire à crédit lui coûte trop d'enfants.
Quand les Etats rivaux sauront mieux la comprendre,
Quand ils voudront la suivre au chemin qu'il faut prendre,
Les droits d'ordre divin sortiront triomphants.

Mais non; l'Europe boit, qu'importe qu'on opprime!
L'oppression s'absout par le succès du crime.
Tombe donc la Pologne aux pieds de ses bourreaux!
Quand un peuple est volé, ses voleurs le piétinent,
Dans le mal qu'ils ont fait les malfaiteurs s'obstinent.
Attendez, l'avenir sort du sang des héros.

Oui, dans leur cendre, un jour, l'avenir germe et monte;
Les tyrans de leurs fers ne gardent que la honte,
Tout règne d'oppresseur est un règne bâtard.
Le droit est immortel. Car, à défaut des hommes,
Il est un Dieu vengeur qui fait, vils que nous sommes,
Jaillir du sein des morts sa foudre, tôt ou tard.

La foudre jaillira, les torpeurs se réveillent,
Comme un volcan subit; car d'en haut nous surveillent
On ne sait quels esprits, qui préparent le feu.
Un jour, le mouvement sort les paralytiques,
Le miracle envahit les sphères politiques;
L'universel éclate... et c'est le jour de Dieu!

On s'écrie à la fois, d'un bout du monde à l'autre :
« Dieu le veut! » Tout malheur d'autrui devient le nôtre,
La croisade est au cœur de tout fils de la Croix.
Richard Cœur de Lion, Saint-Louis, tout s'enflamme;
Le monde entier subit le tremblement de l'âme,
Dieu prend par les cheveux les peuples et les rois.

Il les pousse... tout va... du feu, c'est le déluge!
Le vaste embrasement devenu le grand juge,
Cours du Divin Sauveur sauver le Saint Tombeau!...
Eh oui, ce que le monde a fait pour un tombe,
Ne le fera-t-il pas pour un peuple qui tombe?
Au céleste incendie, il suffit d'un flambeau.

Du vertige sublime, au loin soudain saisie,
L'Europe en bloc de fer se jeta sur l'Asie.
La guerre sainte avait une mâle beauté,
Guerre fauve, à présent, où les horreurs dominent :
Plus que les Ottomans, les Russes exterminent.
Monde, n'es-tu pas las de tant de cruauté?

Le tsar Pierre tua son fils pour son idée;
Du tsar Paul, près du sien, la vie est poignardée;
La Russie a toujours Melpomène à son flanc.
L'Histoire avec des morts ourdit toutes ses trames,
Que sera-ce pour toi, Pologne, après ces drames?
Le sang plaît au palais où suinte le sang....

Et l'Europe qui dort, laisse du fond du pôle
Peser un tel fardeau sur sa vaillante épaule!
Quoi! pour le secouer, elle n'est pas debout?

La barbarie y forme un océan sauvage,
La Pologne est le mur qui s'oppose au ravage,
Et l'Occident retient le grand volcan qui bout.

Il éclatera seul — Dieu le veut! — L'étincelle
Est partout... Le cœur rompt où le mal s'amoncelle;
Quand règne un saint devoir, tout se fait, tout se peut!
La Pologne doit vivre, il faut qu'on la relève.
Peuple qui sait mourir, ne meurt pas... Du grand glaive
La poignée est au ciel. Croisade! Dieu le veut!...

(*Croisade pour la Pologne.*)

ALFRED DE VIGNY.

LE DESPOTE (1)

Des Polonais en Sibérie. — Nous sommes déracinés de notre sol comme des arbres puissants, et condamnés à pousser dans les neiges et les glaçons.

Des Cosaques en Pologne. — Et nous Mongols, nous Tatars, nous voici jetés et semés sur la terre de l'Occident.

Les Polonais. — Cette terre est hideuse et froide. Les glaçons nous repoussent les mains. Point de verdure, point de soleil.

Les Cosaques. — Cette terre est molle et verte, nous la haïssons. Plus de crépuscule de six mois, plus de chasse aux ours, plus de longues aurores boréales. Là nos chevaux sentaient l'air sec du pays; ici ils s'amollissent et dorment tristement.

VIGNY (ALFRED DE). Né à Loches en 1797, mort en 1863. Poète-romancier et auteur dramatique français. Parmi ses œuvres, il faut citer : *Poèmes antiques et modernes*, *Servitude et Grandeur militaires*, *Les Destinées*, *Chatterton*, *Cinq-Mars*, etc.

La solitude à laquelle condamne le génie, l'indifférence de la nature et des hommes, la résignation stoïque qu'il convient de leur opposer, tels sont les thèmes favoris de son œuvre, d'une exceptionnelle élévation morale.

(1) Cette esquisse se trouve dans le supplément du *Journal d'un Poète* avec les autres esquisses intitulées « Poèmes à faire ».

Elias REGNAULT.

Si l'on veut chercher la Pologne originaire, il faut aller dans le grand-duché de Posen, qui fut le berceau de la Monarchie. Mais si l'on cherche la Grande Pologne du moyen âge, on la trouvera dans la réunion de la Mazovie, de la Lithuanie et de la Ruthénie. C'est cette réunion, accomplie au XIVe siècle, qui constitue véritablement la nationalité polonaise, comme c'est la réunion des bassins de la Seine, de la Loire, de la Gironde, du Rhône et de la Moselle qui forme la nationalité française. De la même manière qu'en France, mais plus volontairement encore, se sont réunies les populations slaves de la Duna, du Dniéper, du Dniester et de la Vistule. Voilà la nationalité polonaise.

(*L'Odyssée polonaise.*)

REGNAULT (Elias), publiciste français; né à Londres en 1801, mort à Paris en 1868. Il a publié *L'Odyssée polonaise* (1862), *La Question européenne*, etc....

JASMIN.

LES OISEAUX VOYAGEURS
OU
LES POLONAIS EN FRANCE

A mon ami Adrien Pozzi,

Nous sommes de petits oiseaux écharpés par l'orage :
Frères, chez vous, mettez-nous à l'abri!
Un peu de blé et deux brins de feuillage
Nous suffiront, si par ici vous nous voulez.
Nous fuyons du Nord le tyran en furie;
Recevez-nous! nous ne vous embarrasserons pas;
Nous sommes tous des oiseaux malheureux, sans patrie,
Que l'aigle noir a chassé de leur nid!

Venez, amis! nous ne ferons qu'une famille;
Mais, dites-nous : qui vous a défendus?
Personne! Personne! nous piaulions dans notre île
Même le coq ne nous a pas entendus.
Aussi, de l'aigle aux griffes si aiguës,
Tous, presque tous, nous avons senti la serre;
Mais nous lui avons fait de si fortes blessures.
Que de sang il a trempé notre nid.

Amis, restez et, dans nos campagnes
Reposez-vous en toute liberté.
Dans une grotte, nous avons nos épargnes;
Vous êtes malheureux, nous vous en devons la moitié;

JASMIN (Jacques-Boé dit) Poète agenais, le plus célèbre précurseur des Félibres; né le 6 mars 1798, mort le 4 octobre 1864. Il écrivit en languedocien des œuvres charmantes qu'il réunit en un recueil, *Las Papillotos.*

AU

PEUPLE FRANÇAIS

LES

EMIGRÉS POLONAIS.

FRÈRES,

L'ordre règne aux bords de la Seine, il faut qu'il règne aussi aux bords de la Vistule!

L'heure de la résurrection des peuples a sonné; à vous, Français, l'honneur d'avoir commencé cette grande œuvre: à nous, Polonais, le devoir de la terminer.

Peuple, français! la Pologne, ta sœur, te remercie par notre organe de l'hospitalité que tu as accordée à ses enfants pendant les 17 ans de leur exil: mais elle te réclame ses fils, car pour elle aussi l'ère de la liberté renaît.

La France a proclamé à la face de l'Europe le grand principe de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité des peuples. — Frères, appliquez-le dans ce moment suprême!

Deux bras de notre nation sont libres; l'Autriche ne marchera pas contre la Galicie, ni la Prusse contre le Grand Duché de Posen. Le centre seul gémit sous le joug des Russes: il va tenter le dernier effort.

Nous y marchons.

Mais, frères, il nous faut DES ARMES. — Donnez-les nous.

DES ARMES — au nom de la Fraternité des peuples. — DES ARMES! — au nom du sang que nous avons versé sur vos champs de bataille.

Le passage, aujourd'hui libre, peut nous être fermé dans un mois par des Congrès.

Frères, nous partons en vous confiant nos femmes, nos enfants et nos vieillards.

Adieu, frères, nous allons combattre pour la liberté de notre patrie, et si nous périssons, Dieu nous vengera, car Dieu nous conduit.

Paris, le 24 mars 1848.

Nous recevrons vos armes au conseil de la première colonne de l'Émigration polonaise, au 12e arrondissement, rue de l'Arbalète, 26.

4

APPEL DES POLONAIS AUX FRANÇAIS (1848)

Nous partagerons la goutte de rosée,
Le grain de l'hiver et le fruit de l'été;
Et nous serons fiers de notre destinée,
Si vous vous trouvez heureux dans notre nid.

Ainsi ils disaient quand, au bruit des timbales,
Un aigle blanc, au milieu d'un nuage d'or,
Paraît, se dresse, ouvre ses grandes ailes,
Et leur crie : « Oiseaux, je ne suis pas mort!
« Que mon drapeau vite se déterre!
« Le sang, bientôt, coulera comme un ruisseau;
« La Liberté lancera son tonnerre
« Et mes oiseaux reviendront dans leur nid. »

(1860.)

Cette chanson allégorique, devenue populaire, fut chantée par l'auteur au grand banquet que la Garde nationale d'Agen donna aux réfugiés polonais, en 1863.

CHARLES DE MAZADE.

Si l'Europe s'est si vivement émue, si elle s'est sentie prise d'une telle sympathie pour ces insurgés de 1863, fils du désespoir, pensez-vous que ce soit en l'honneur des traités de 1815 et pour assurer à la Pologne le bénéfice des liens dans lesquels on a cherché à l'étouffer? On ne s'émeut pas pour si peu. Ce qui remue la conscience publique, ce qui excite cet intérêt ardent, c'est un peuple qui renaît, c'est une cause qui tient à toutes nos fibres, qui est la cause de l'humanité, de la civilisation, du droit moderne, de l'honneur et de la liberté, et que l'Europe ne peut plus abandonner sans se trahir elle-même.

(*La Pologne contemporaine.* — Lévy, Paris, 1863.)

*
* *

S'il est une nation pour qui ce ne soit pas, comme on le dit quelquefois, une simple affaire de sentiment, de sympathie chevaleresque, c'est bien assurément la France, notre bonne et héroïque France si souvent humiliée par les grands politiques du sobriquet de Don Quichotte des peuples opprimés Tout le monde est intéressé à la pacification de la Pologne, je le veux bien; puisqu'on le dit, il faut le croire, quoiqu'on pût s'y tromper quelquefois. Mais, enfin, de toutes les puissances du monde, la France est sans nul doute la plus intéressée et, si on en veut la preuve, on n'a qu'à observer un fait : d'où sont venus les embarras de la France en Europe depuis cinquante ans, si ce n'est d'abord de la Sainte-Alliance et de ce qui s'est appelé l'Alliance du Nord! Quelle est encore la grande raison qui pèse sur notre politique et la retient? Qu'on ne se fasse pas d'illusion, c'est la crainte de voir à tout moment, à notre

---

MAZADE-PERCIN (LOUIS-CHARLES DE), publiciste; né à Castelsarrazin le 19 mars 1820, mort à Paris le 27 avril 1893. Membre de l'Académie Française. Il publia, en 1863, *La Pologne contemporaine.*

premier pas, la coalition se recomposer devant nous. Imaginez cependant une Pologne reconstituée au nord, libre, indépendante. Cette crainte obsédante disparaît aussitôt et la possibilité de ces coalitions n'existe que devant quelque excès de la force. J'ajoute que ce qui est ici un intérêt français se confond avec l'intérêt européen le plus éclatant, l'intérêt de l'humanité satisfaite du droit restauré, de la paix raffermie par un équilibre plus fort, de la liberté de tout, d'un ordre nouveau fondé dans des conditions plus durables.

(*La Pologne contemporaine.*)

*
* *

C'est une étrange erreur, en effet, de croire qu'une injustice éclatante et avérée peut s'introduire dans la politique sans en altérer les conditions; qu'on peut impunément préméditer et accomplir la suppression d'un peuple; qu'il n'y a qu'à se partager les dépouilles de ce peuple et que tout est fini pourvu qu'on ait la force, peut-être pour le moment, si l'on rencontre partout une molle et imprévoyante tolérance. L'acte d'iniquité, cependant, porte ses fruits. Il crée des solidarités néfastes dans un intérêt de domination. Il dépose le germe d'inévitables perturbations dans les rapports publics, il met un foyer incendiaire à la place même où fut le peuple violemment supprimé, il suscite les protestations périodiques de la victime obstinée dans le sentiment de son droit et le jour vient où, pour avoir laissé s'accomplir l'injustice, on se trouve en présence de la nécessité d'une réparation.

(*La Pologne contemporaine.*)

*
* *

La vérité est que, sans être simple ni tacite, cette question de Pologne, qui se relève aujourd'hui (en 1863), contient le mot des destinées prochaines de l'Europe, qu'il faut marcher sur elle ou faire devant elle le plus éclatant aveu d'impuissance

dont un continent civilisé puisse avoir à rougir, et que la solution ne peut plus être désormais dans des combinaisons équivoques. Il ne faut point se faire illusion, ce qui s'agite dans ce duel sanglant, ce n'est plus une question de traités à exécuter, ce n'est plus une question de réformes toujours précaires et vaines à obtenir : d'un bond les événements nous ont jetés au delà de cette étape où l'on ne reviendra plus. Ne voit-on pas que pour ce peuple pressuré, attaqué dans son essence, assailli par le fer et le feu, il s'agit d'être ou de n'être pas, de briser la pierre du sépulcre ou de retomber plus exténué et plus anéanti que jamais? L'indépendance, c'est le mot qui jaillit de cette tragique situation.

(*La Pologne contemporaine.*)

EDOUARD PLOUVIER.

L'AME DE LA POLOGNE

CANTIQUE

I

Tout peuple fier, qui sous les cieux respire,
Reçoit des mains du Dieu de Vérité
Une âme libre et dont la voix l'inspire
Dans les dangers que court sa liberté.
Cette âme alors, à toute âme isolée,
Parle et Dieu fait entendre la loi,
Pour rappeler l'espérance exilée,
Ecoute donc, ô Pologne, c'est moi!

Je suis la foi de la Patrie,
Son droit, sa vertu, son génie;
Quand on la croit ensevelie,
Pour elle j'espère tout bas.
C'est moi la Pologne meurtrie,
C'est moi la liberté trahie,
C'est moi l'âme de la Patrie,
Je suis celle qui ne meurt pas.
Je suis la foi de la Patrie,
Son droit, sa vertu, son génie,
C'est moi l'âme de la Patrie,
Je suis celle qui ne meurt pas.

PLOUVIER (EDOUARD), littérateur; né à Paris le 2 août 1821, mort à Paris le 12 novembre 1876. D'abord ouvrier corroyeur, il publia des poésies au « Musée des Familles » qui le mirent en vedette. Il fit ensuite jouer avec succès quelques vaudevilles.

Cette chanson obtint une grande vogue en 1863 ; Giovanni Duca en avait écrit la musique.

II

Lorsque, naguère, aux jours de l'espérance,
L'Aigle partout fit planer ses drapeaux,
Avec ton sang et le sang de la France,
Dieu féconda le sol des temps nouveaux.
Des nations l'héroïsme s'empare,
A l'unité chacune reprend foi,
Et comme au temps qu'il ranimait Lazare,
Dieu t'a crié : « Pologne, lève-toi! »
Je suis.... etc.

III

Des nations solidaires entre elles,
Dieu paternel voulut faire des sœurs;
Il en élut, qui sont les sentinelles
Criant de loin : « Qui vive! » aux oppresseurs.
La sentinelle, aujourd'hui, c'est la France,
Ce grand pays que l'honneur aime tant!
D'où peut toujours venir la délivrance,
Slaves martyrs, la France nous entend!
Je suis.... etc.

HENRI MARTIN.

Il y avait naguère, même chez des esprits fort sympathiques à la cause, de l'incertitude sur la vraie Pologne et sur l'importance qu'elle tient en Europe, grâce aux nuages habilement amassés par une science officieuse des gages de la politique et, on doit le dire aussi, grâce à la malheureuse direction de la guerre de 1831, trop enfermée dans le petit royaume de Varsovie par les conseils déplorables d'une impuissante diplomatie. La science russe s'efforçait, par d'adroites équivoques, de montrer dans l'ancienne Pologne une agrégation factice qui s'était dissoute pour ne plus se reformer. Les ombres se sont dissipées, nous avons vu partout s'agiter d'un même frémissement les membres épars de l'ancienne, de la vraie Pologne. On ne peut plus demander où elle est! Ne disputons pas sur telle ou telle ville, sur tel ou tel district. Elle est partout où s'étend la civilisation polonaise, partout où règne l'esprit polonais; ajoutons aujourd'hui : partout où sévissent les exécutions, les déportations, les spoliations, l'état de siège — on l'a très bien dit — indique les limites de la Pologne.

(*Pologne et Moscovie*, Paris, 1863.)

***

Elle (la Pologne) vivra... si l'Europe doit et veut vivre....

(*La Russie et l'Europe*, Furne, 1866.)

MARTIN (HENRI). Historien français né à Saint-Quentin en 1810, mort en 1883.

La préoccupation de toute sa vie fut son histoire de France, récit détaillé des manifestations de notre vie nationale qui, avec celui de Michelet, dont il n'a pas cependant la poésie, constitue, sauf pour les origines gauloises, un des ouvrages d'ensemble les plus utiles à consulter.

VICTOR DE LAPRADE.

A DES MARTYRS

« Le jour n'est pas venu », disent-ils... que t'importe!
L'héroïsme est chez toi l'œuvre de tous les jours.
Non, Pologne du Christ, non, non, tu n'es pas morte!
Tu forceras le ciel à te porter secours.

Devant tes morts d'hier la haine s'est trompée :
A voir un peuple entier portant son propre deuil,
A voir tes fils tomber sans tirer leur épée
Et le prêtre appelé pour bénir leur cercueil,

Tes bourreaux se sont crus plus sûrs de ta dépouille...
Et ce monde, incrédule au Dieu que tu gardas,
Pensait : « Une cité qui prie et s'agenouille
A des martyrs encor... mais n'a plus de soldats! »

Voyons, s'ils sont debout et prêts pour les batailles,
Ceux qui se prosternaient, hier, dans le saint lieu,
Qui chantaient à l'autel le chant des funérailles,
Qui frappaient leur poitrine et pleuraient devant Dieu?

Tu vaincras, ô Pologne! Ou martyre ou guerrière,
Et plus d'un trône encor doit crouler avant toi,
Mais garde en combattant l'arme de la prière,
Tu sauveras ton nom si tu sauves ta foi.

LAPRADE (VICTOR-RICHARD DE). Poète et académicien français, né à Montbrison en 1812, mort en 1883. Sa poésie est grave, ample, élevée.

Parmi ses œuvres, nous citerons : *Poèmes évangéliques*, *Odes et Poèmes*, *Pernette*. Il fut en relation d'amitié avec le poète polonais Constantin Gaszynski, qui, après les événements de Varsovie (1831), s'était réfugié en France.



MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE LA POLOGNE
15 Mai 1848.
(Image populaire.)



FRONTISPICE DE LA " VARSOVIENNE "
(Lithographie de Grollier.)

Garde ce joug du Christ où notre orgueil se cabre,
Lorsque tes jeunes fils gagnent leurs éperons,
Laisse encor tes vieux chefs faire, en tirant le sabre,
Le signe de la croix au front des escadrons.

Prie, oh! prie! à ton aide il ne viendra personne,
Hormis ce Dieu martyr à qui tu dis : Je crois.
Sur tes guérets sanglants le monde t'abandonne
Seule avec ton épée et seule avec ta croix.

Si tu croyais en nous, sois enfin détrompée!
Au pied de ton calvaire entends ces désaveux,
Cette France, ta sœur, elle est trop occupée!
Tu n'auras rien de nous, rien!... à peine des vœux.

Cette France, a-t-on dit, combat pour des doctrines.
Nous propageons au loin le droit universel!
Nous avons largement tiré de nos poitrines
Du sang pour Mahomet et pour Machiavel.

Jamais pour toi, Pologne, oh! jamais une goutte!
Tourne ailleurs ton espoir : ne nous tends plus les bras.
Le sang et l'or français ont pris une autre route...
Oui, tu resteras seule... et pourtant tu vaincras.

Gloire au peuple insensé qui lutte un contre mille;
Qui meurt pour son vieux nom, pour son Dieu paternel;
Qui se fait un tombeau des débris de sa ville!
Vous parlez de périr... Ce peuple est éternel!

Il porte dans ses flancs l'esprit qui fait revivre.
L'avenir, l'avenir est à celui qui croit!
Allumant de ses mains un feu qui le délivre,
Sur son bûcher sanglant il raffermit son droit.

Tu sais trop bien mourir, peuple, tu seras libre!
En vain des ennemis t'environnent de tours;
En vain l'Europe ingrate, au nom de l'équilibre,
T'enferme en un champ clos avec tes trois vautours.

Tu vivras! pour n'avoir compté que sur toi-même;
Pour avoir dans ton cœur cherché ton seul appui.
Tu vivras! pour avoir respecté ton baptême
Et proclamé le Christ qu'on renie aujourd'hui.

Tu vivras par tes morts, ô mère désolée!
Par le sang de tes fils accablés, mais vainqueurs!
Si nul Français n'accourt sur ta neige isolée
Pour t'aider de son bras... tous t'ont voué leurs cœurs.

Il se forme, en ton nom, une ligue invisible,
Un complot de pitié qu'on ne peut étouffer...
Prêchons, Muses, prêchons la croisade paisible!
Et, cette fois encor, l'esprit vaincra le fer.

C'est à vous, ô martyrs! que la gloire en demeure.
Laissez-nous la prudence et le calcul étroit...
Lutte, ô peuple héroïque, en attendant notre heure,
Aussi bien qu'à ton Dieu, sois fidèle à ton droit.

(Février 1863. *Poèmes civiques*. Perrin, éditeur.)

EMILE DESCHAMPS.

L'AVENIR

Les moissons après les tempêtes,
Après les revers le succès;
Après le deuil viennent les fêtes,
Après les Russes, les Français!
Et toi, sainte martyre, espère,
Pologne au cœur indépendant;
Car d'en haut il te vient un père,
Et des frères de l'Occident!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Du couchant, où sont les fidèles,
L'aigle géant s'est élevé,
Aux captifs de nos citadelles,
Annonçant le Sauveur rêvé.
L'aigle blanche a crié : Victoire!
L'Europe de joie a frémi,
Et la nouvelle expiatoire
A foudroyé notre ennemi!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Déjà le tsar pâlit de crainte,
Ses Mourawieffs meurent d'effroi;
Tes oppresseurs, Pologne sainte,
Tombent aux pieds du peuple roi.

DESCHAMPS (EMILE). Poète et littérateur français, né à Bourges le 20 février 1791, mort à Versailles en 1871. Il écrivit *La Paix conquise* et reçut, pour cet ouvrage, les félicitations de Napoléon. Il fut un des premiers représentants du romantisme.

A son appel, le Nord esclave
Se dresse libre et triomphant;
Et tes flancs, jeune mère slave,
Ont senti bondir ton enfant!
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

Honte à toi, tyran sans entrailles,
Vampire du sang des héros;
Car ils fuiront dans les batailles,
Tes serfs qui tuaient en bourreaux!
Le cri des aigles de Crimée
Au cœur du monde a retenti,
Jetant la Pologne opprimée
Sur le tsarisme anéanti.
A nous, Français, vos drapeaux belliqueux;
La liberté nous arrive avec eux!

(1863.)

ANTONY DESCHAMPS.

LE LANCIER POLONAIS

(31 Mars 1814.)

C'était le dernier jour de l'héroïque lutte.
Un obus égaré, qui venait de la butte
Montmartre ou Saint-Chaumont, éclata par hasard
Au-dessus de la foule errante au boulevard;
Car chacun était là, dans l'angoisse civile,
Ecoutant le canon s'approcher de la ville...
Un lancier polonais de fatigue rendu,
A l'arçon du cheval son tchapka suspendu,
D'un fanon déchiré la tête enveloppée
M'apparaît tout à coup; sa voix entrecoupée
Laisse sur la journée échapper quelques mots;
De la foule, avec peine, il traverse les flots,
Car le peuple l'entoure et la foule assemblée
Aspire dans ses yeux le feu de la mêlée....
Et ce soldat, couvert de sang et de sueur,
S'avance à pas comptés comme un triomphateur.
Cette image n'est point par le temps effacée,
Ce soldat est encore présent à ma pensée
Et je le vois toujours, dans ce moment fatal,
Pâle, blond et sanglant, courbé sur son cheval.
C'est la Pologne, hélas! par le destin trompée,
Pour la France, donnant son dernier coup d'épée!

DESCHAMPS (ANTONY). Poète distingué, frère d'Emile, né en 1800, mort en 1869.

ERCKMANN-CHATRIAN.

Le feu cessa et nous vîmes, à travers la fumée, quatre escadrons de lanciers passer comme une bande de lions au milieu des Autrichiens. Tout défaits, les Kaiserlicks allongeaient les jambes; mais les grandes lances bleuâtres, avec leurs flammes rouges, filaient plus vite qu'eux et leur entraient dans le dos comme des flèches. Ces lanciers étaient des Polonais, les plus terribles soldats que j'ai vus dans ma vie et, pour dire les choses comme elles sont, nos amis et nos frères.... Ceux-là n'ont pas tourné casaque au moment du danger, ils nous ont donné jusqu'à la dernière goutte de leur sang.... Et nous, qu'est-ce que nous avons fait pour leur malheureux pays? Quand je pense à notre ingratitude, cela me crève le cœur. Enfin, cette fois encore, les Polonais nous dégageaient.... En les voyant si fiers, si braves, nous sortîmes de partout, courant sur les Autrichiens à la baïonnette, et nous les rejetâmes dans les fossés. Nous eûmes la victoire, mais il était temps de battre en retraite car l'ennemi remplissait déjà Leipzig.

Nous n'eûmes que le temps de nous reformer et de reprendre le chemin de la grande avenue qui longe la Pleisse. Les lanciers nous attendaient, nous défilâmes derrière eux et comme les Autrichiens nous serraient de près, ils firent encore une charge pour les refouler. Quels braves gens et quels magnifiques cavaliers que ces Polonais. Ah! tous ceux qui les ont vu pousser une charge sont dans l'admiration, surtout dans un moment pareil!

(*Le Conscrit de 1813*, chap. XX.)

ERCKMANN-CHATRIAN (Emile ERCKMANN et Alexandre CHATRIAN). Littérateurs français, nés le premier à Phalsbourg (1822-1899), le second à Soldatenthal (Meurthe) (1826-1890).

Ils ont écrit, en collaboration, des romans historiques : *L'Ami Fritz; Madame Thérèse; Histoire d'un Conscrit de 1813*. Remarquables par un style d'une franchise et d'une bonhomie cordiales, où revivent les mœurs de l'ancienne Alsace.

R. P. PERRAUD.

Le partage et le meurtre de la Pologne, c'est un monceau de poudre au milieu de l'Europe, un précipice creusé sous nos prospérités injustes, une plaie empoisonnée en notre sein.

***

...Sachez-le bien, ô vous qui croyez tuer l'âme en déchirant le corps, l'âme polonaise vit sous vos uniformes prussiens, autrichiens, russes; elle monte la garde à la porte des citadelles où est enchaînée la Pologne et attend, avec une confiance impatiente, l'heure décisive où ces trois divisions de l'armée polonaise, instruites, disciplinées, aguerries, sous le commandement même de leurs ennemis, étonneront l'Europe et répondront à l'appel de Dieu par l'unanimité de leur glorieuse et patriotique désertion.

Invincible dans son présent, une nationalité n'est pas moins invincible dans son passé et dans son avenir.

Un peuple vit de son histoire et s'appuie sur ses traditions; on ne défait pas plus l'histoire d'un peuple qu'on ne force un fleuve à remonter vers sa source, ou qu'on ne retire à la terre la splendeur et la fécondité de tous les soleils qu'elle a vus.

(*L'Avenir de la Pologne*. Discours prononcé en 1864 à Montmorency.)

PERRAUD (Adolphe-Louis-Albert). Prélat et écrivain français, membre de l'Oratoire, cardinal-évêque d'Autun, il fut de l'Académie Française. Né à Lyon en 1828, mort en 1906.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

LA POLOGNE (Printemps 1864).

Know ye the land where the cypress and myrtle
Are emblems of deeds that are done in their clime?
Where the rage of the vulture, the love of the turtle,
Now melt into sorrow, now madden to crime?

(BYRON, *Fiancée d'Abydos.)*

Connaissez-vous la terre où, dans les sombres bois,
Les hommes sont traqués comme des loups sauvages,
Où les plus fortunés sont chassés de leurs toits
Vers de lointains rivages?

Où la veuve, aux regards, déguise ses douleurs;
Où l'on suit les cercueils en gais habits de fête;
Où l'enfant orphelin n'ose verser des pleurs
Sans se voiler la tête?

LEROY-BEAULIEU (ANATOLE), 1842-1912. Anatole Leroy-Beaulieu — avant d'avoir publié son étude sur *L'Empire des Tsars et les Russes*, de même que ses autres travaux d'histoire politique qui ont rendu un si grand service et fait mieux connaître en France les questions de politique extérieure; avant d'avoir consacré sa vie, d'abord comme professeur, puis comme directeur, à l'Ecole libre des sciences politiques, — a tenté de « cultiver les muses ». Il existe de lui un volume de poésies, fort rare aujourd'hui, publié, en 1865, chez Dentu : *Heures de Solitude, Fantaisies poétiques.* Anatole Leroy-Beaulieu appelait ce recueil son « péché de jeunesse », — il n'avait que vingt-trois ans lorsque le volume parut — mais il en parlait volontiers en rappelant les circonstances dans lesquelles telle ou telle de ses poésies fut conçue ou écrite. Combien de fois, en discutant sur les actualités de la question polonaise, ne nous a-t-il pas parlé de ses deux poèmes *La Pologne* et *Encore la Pologne*, écrits en 1864 sous l'impression des événements de l'insurrection polonaise! C'était sa première manifestation de sympathie pour la Pologne, dont la cause lui avait été toujours chère et qu'il a défendue jusqu'à la fin de ses jours. (Note de M. C. de Woznicki.)



LE GÉNÉRAL LA FAYETTE

3



2

MANIFESTATION POUR LA POLOGNE
(Paris, 15 Mai 1848.)

Où la mère à ses fils, pour première leçon,
Enseigne la vengeance au lieu de la prière,
Et le soir en secret berce son nourrisson
Avec des chants de guerre?

Où la vierge en aimant est contrainte à haïr;
Où chaque fiancée a vu du sang en rêve;
Où l'on pleure en baisant les fils qu'on voit grandir
Pour périr par le glaive?

La Pologne trois fois a perdu ses enfants :
Des héros polonais, les champs de la patrie
N'ont gardé que les morts; demandez les vivants
Au ciel de Sibérie!

Cherchez-les en tous lieux, dans ce vaste univers :
Le vent a dispersé les débris du naufrage,
Et ce peuple expirant, jusqu'aux confins des mers,
Est poussé par l'orage!

Ils tombent sous nos yeux, ces enfants de l'exil,
Ou pleurant leur vigueur avant l'âge flétrie,
Car ils sentent s'éteindre avec leur sang viril
L'espoir de la patrie.

Mais leur terre est féconde, et les fils, chaque jour,
Aiguisent en leurs jeux des armes meurtrières,
Se hâtent de grandir, pour aller à leur tour
Mourir comme leurs pères.

De quinze ans en quinze ans, ainsi que les forêts,
Les générations par le fer sont coupées;
Mais du sol généreux, dont le sang est l'engrais,
Repoussent des épées!

L'Europe, avant vingt ans, dans un suprême effort,
Verra se redresser la Pologne asservie,
Et ses lambeaux épars disputer à la mort
Un vain souffle de vie.

Laisserons-nous toujours ce peuple de douleurs
Mendier un asile à notre indifférence,
Et chez nous promener ses éternels malheurs
Et sa folle espérance?

O peuple au long espoir, peuple au long souvenir,
Conserve à ton pays un cœur toujours fidèle!
Sois fier de ton passé, sois sûr de l'avenir :
Ta cause est immortelle!

Emporte en ton exil et ta langue et ta foi :
Ne laisse à l'oppresseur que le sol de la terre,
Et peuple encor vivant sans patrie et sans roi,
Dans l'espoir persévère!

Que les chants des aïeux encouragent ton cœur!
Que tes prêtres au ciel offrent l'encens des larmes!
Pleure et prie, ô Pologne, et bientôt le Seigneur
Viendra guider tes armes!

Seigneur, entends sa voix! Depuis près de cent ans,
Comme un serpent coupé dont chaque anneau respire,
Elle cherche à souder ses tronçons palpitants
Que la hache déchire!

O Dieu, quand ses enfants embrassaient ton autel
Et combattaient pour toi, tu creusais donc leurs tombes?
Combien, pour t'apaiser, faut-il, ô Dieu cruel,
D'humaines hécatombes?

Faut-il, à prix de sang, acheter ta faveur?
Mais non! le Dieu du ciel, en qui ce peuple espère,
N'est point un Dieu farouche! il est notre Sauveur
Et se dit notre père!

O toi, qui des humains connus le triste sort
Et voulus de nos jours partager la misère,
Toi qui sur le Calvaire a savouré la mort
Et dormi sous la pierre;

O Dieu crucifié, vois ce peuple en lambeaux :
Il goûta lentement comme toi l'agonie :
Laisse-le, comme toi, du fond de ses tombeaux,
S'élancer à la vie!

Qui doit le délivrer, ô Dieu, si ce n'est toi?
Ta force est son espoir, ta justice ses armes;
Déjà plus d'une fois il souffrit pour ta loi :
Viens essuyer ses larmes!

Il est semblable à ceux que ta main, aux vieux jours,
Se plaisait à guérir : sans appui, sans défense,
Il est seul, il est nu : le monde en ton secours
Raille son espérance,

Ne viendras-tu jamais montrer que devant toi
L'impossible n'est pas? Seigneur! dieu des miracles!
Que ton bras prouve encore à ces races sans foi
Qu'il se rit des obstacles!

Lazare était sans vie et tu disais : « Il dort »;
Des vers, depuis trois jours, il était la pâture :
Quel mortel eût tenté d'arracher à la mort.
Ce corps en pourriture?

Mais toi, levant la main et regardant les cieux,
Tu commandes; le mort à ta voix se soulève,
Et sous son long suaire il entr'ouvre les yeux,
Comme au sortir d'un rêve.

O Dieu, qui sur un homme osais verser des pleurs,
N'as-tu point de pitié pour l'éternel martyre
D'un peuple qui t'adore et qui dans les douleurs
Pour ta justice expire?

Dieu sauveur, sois encor le Dieu des opprimés!
Laisse pour la Pologne éclater ton tonnerre,
Ou les justes croiront que tes yeux sont fermés
Sur les maux de la terre!

Seras-tu, toi, Seigneur, aussi sourd à sa voix?
Ta force est-elle un mot, ta providence un rêve?
Ou ton bras craindrait-il, comme celui des rois,
De recourir au glaive?

Heures de Solitude, fantaisies poétiques,
Paris, Dentu, 1865

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'érection du royaume de Pologne en Etat vassal ou confédéré de l'Allemagne, selon un projet parfois mis en avant chez nos voisins, n'est qu'un décevant mirage derrière lequel se dissimule l'absorption germanique. Un cinquième ou sixième partage serait ce qui pourrait arriver de plus triste à la Pologne, et les patriotes doivent regretter qu'en 1815 la France ait fait repousser les propositions d'Alexandre Ier et livré la Posnanie à la Prusse et à la germanisation.

(*L'Empire des Tsars et les Russes*, t. I, p. 126.)

A. DE LAMOTHE.

Si l'Europe le savait.... Mais l'Europe ne le sait pas, elle ne peut pas le savoir. Elle nous plaint peut-être, mais elle nous blâme encore plus. A ses yeux nous sommes un peuple remuant et brouillon. Ce rideau de montagnes (les Carpathes) est une barrière entre nous et l'Occident. A ses pieds expirent les gémissements d'un peuple opprimé. Les calomnies de nos persécuteurs les franchissent seules. Les Polonais ne sont pas seulement martyrs de la persécution, ils sont aussi victimes de la calomnie. Que Dieu ait pitié de nous!

(KRIPOSKY, dans *Les Faucheurs de la Mort*, 1868.)

***

La Pologne a été frappée par derrière et est tombée; trois fois elle a été ainsi terrassée, jamais elle n'a été vaincue.

(*Les Faucheurs de la Mort.*)

LAMOTHE (ALEXANDRE DE). Né à Périgueux, en 1863, mort en 1897 A publié des journaux et des romans populaires : *L'Ouvrier*, *Les Camisards*, et une grande série de romans à sujet polonais : *Les Faucheurs de la Mort*, *Marpha*, *Les Martyrs de la Silésie*, etc....

L'abbé Henri PEREYVE.

Je les admirai (les Polonais) lorsque, unissant leurs espérances à notre gloire, ils nous suivirent pendant vingt ans sur tous les champs de bataille, comptant trop sur la reconnaissance des Français pour hésiter à prodiguer pour nous un sang dont ils avaient cependant le droit de connaître le prix. Hélas! dans chacune de nos victoires, ils saluaient le bien-aimé fantôme de la Patrie absente, et quand ils mouraient pour la France, il leur semblait encore que c'était mourir pour leur chère Pologne!

(*La Justice et la Paix.* Discours prononcé au service funèbre des Polonais morts dans l'exil.)

PEREYVE (L'abbé Henri). Chanoine honoraire d'Orléans, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, ami du cardinal Perraud, ardent défenseur des Polonais. A réuni ses articles dans un volume, *La Pologne*, paru en 1863. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire de la littérature anglaise*, *Philosophie de l'art*, *Origines de la France contemporaine*. Né à Vouziers en 1828, mort en 1863.

Hippolyte TAINE.

Je pense qu'une race est indestructible et que chaque peuple opprimé ou non est un instrument spécial, précieux, dans l'harmonie humaine : quand il se tait, nous sentons une lacune; mais sa note se fera tôt ou tard entendre, c'est là une nécessité permanente et les combinaisons de la politique ne sont que provisoires.

(Lettre à F. Przewlocki.)

TAINE (Hippolyte). Philosophe, historien et critique français. Il a essayé d'appliquer la méthode des sciences naturelles aux productions les plus diverses de l'esprit humain.

On lui doit : *Histoire de la littérature anglaise*, *Philosophie de l'art*, *Origines de la France contemporaine*. Né à Vouziers en 1828, mort en 1893.

Albert SOREL.

Amis ou ennemis de la Pologne, tous trafiquèrent de la nation polonaise. Cette république était en quelque sorte mise à l'encan et nul ne se faisait scrupule d'en arracher un morceau pour payer la complicité d'un allié ou la complaisance d'un adversaire.

(*La question d'Orient au* XVIIIe *siècle.*)

SOREL (Albert). Historien français né à Honfleur en 1842, mort en 1906; membre de l'Académie Française.

Son ouvrage le plus important est *L'Europe et la Révolution française.*

ARMAND BARBÈS.

La Pologne, dont la chair n'a cessé de frémir sous les coups de ses bourreaux, doit reprendre sa place parmi les peuples. Opprimée elle-même par des empereurs et des rois, la France a manqué à ses devoirs envers sa sœur bien-aimée. Mais, quoi qu'on dise, elle ne les a pas oubliés! Et redevenue maîtresse de ses volontés, elle se rappellera que toute faute engendre son châtiment et que c'est en grande partie pour avoir abandonné la Pologne qu'elle a tant souffert, elle aussi.

(Lettre à Vincent WISOCKI, La Haye, 10 novembre 1870.)

*
* *

Après la France, la Pologne! et toutes les deux ensemble à la rescousse contre les iniquités de ce monde, tel a toujours été le cri de mon cœur.... Espérons que la France, en travail de reprendre sa volonté, ne manquera pas, aussitôt libre, de penser à sa sœur du Nord.... Arracher la Pologne aux serres qui l'ont mise en lambeaux, ce n'est pas, si j'ose dire ainsi, déclarer la guerre, c'est faire, quand on est France, un simple acte de défense nationale; car, Pologne et France, chacune de nos émotions, de nos affections, de nos souffrances nous crie : c'est la même chair, le même cœur et la même âme!

(Lettre à M. Ladislas MICKIEWICZ, de La Haye, 31 novembre 1870.)

BARBÈS (ARMAND). Né à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) le 18 septembre 1809, mort à La Haye, le 26 juin 1870.

Célèbre polémiste et révolutionnaire au talent âpre et violent. On a de lui, outre un grand nombre d'articles, d'études, de discours et de proclamations : *Deux Jours de Condamnation à mort* (1848), et quelques opuscules politiques.



CHOPIN
(Portrait de Delacroix)

LA VIEILLE POLOGNE

Le 3 mai 1836, un réfugié polonais, M. Charles Foster, publiait un album intitulé *La vieille Pologne.*

Dans cet album historique et poétique étaient réunis les chants et légendes de J.-U. Niemciewicz, ancien aide de camp de Kosciuszko.

La partie historique fut rédigée par Charles Foster lui-même, les hymnes patriotiques de Niemcewicz furent versifiés par des poètes français choisis parmi les plus renommés à cette époque.

Dans sa préface, Ch. Foster disait : « Maintenant que nous n'avons plus de grandes choses à faire, je dirai les grandes choses que nous avons faites ». Tels furent les derniers adieux de Napoléon à sa vieille garde. Ces nobles paroles nous ont inspiré la pensée de cet ouvrage. Résumer les annales de *La vieille Pologne* dans un cadre qui réunisse à l'attrait de la poésie la sévère exactitude de l'histoire, n'est-ce pas consacrer à son pays les loisirs de l'exil? Et si nous osons prendre, en quelque sorte, pour épigraphe, les célèbres adieux de Fontainebleau, c'est que nous aussi nous avons à raconter de beaux exploits, d'éclatantes actions, et une épouvantable spoliation à flétrir ».

L'édition se fit par livraisons in-4°, ornées de dessins. Il y eut une quarantaine de numéros, qui parurent avec la collaboration d'Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Emile Deschamps, Frédéric Soulié, Jules Lacroix, Anaïs Ségalas, Elisa Mercœur, etc., etc.

C'est un curieux hommage du romantisme français à la Pologne.

MARCELINE DESBORDES-VALMORE.

LA FIANCÉE POLONAISE

Ouvrez!... Qui frappe à l'heure
Où l'homme dort souvent?
Est-ce un blessé qui pleure
De revenir vivant?
— Ouvrez! je vous en prie,
De mon lointain hameau
J'apporte à la patrie
Ce que j'ai de plus beau!

Et la femme au front d'ange,
Aux yeux tristes sans pleurs,
De la terre où tout change
Essuyant les douleurs,
Au nom de Dieu qui donne
Sur de chastes autels,
Apporte une humble aumône
A ses frères mortels!

Je suis... je fus promise
A qui défend nos dieux;
Mais la noce est remise,
On se retrouve aux cieux!
Cet anneau qui me lie
Entraînera mon cœur,
C'est le don de ma vie...
Qu'il vous porte bonheur!

DESBORDES-VALMORE (MARCELINE-FÉLICITÉ-JOSÉPHINE), dame FAUCHANTIN. Femme de lettres française, née à Douai le 30 juin 1786, morte à Paris le 23 juillet 1859. Elle a laissé des poésies d'une profonde et touchante sentimentalité.

Et comme la colombe
Vient, d'un autre séjour,
Jeter sur une tombe
Quelque rayon d'amour,
Pâle dans son épreuve,
Sur un drapeau sanglant,
La jeune vierge veuve
Posa l'anneau tremblant!

Ces dons que le cœur sème
Aux blessés du chemin,
Dieu les voit! Dieu les aime!
Dieu les pèse en sa main!
Et de vieux prêtres d'armes
En baisant l'anneau d'or
L'enrichissent de larmes...
Rois! craignez ce trésor!

Des mânes, sentinelles
Des ombres sans remords,
Voyez les blanches ailes
Envelopper leurs morts;
Regardez! Nulles toiles
Ne doublent leurs cercueils;
Pitié! jette tes voiles,
Ils n'ont pas de linceuls!

(*La Glaneuse*, Lyon, numéro du 18 septembre 1831; reproduit par *La vieille Pologne*.)

ALEXANDRE DUMAS.

ZAWISZA-LE-NOIR

Un noble chevalier, dans un vieux château-fort,
Après avoir longtemps vécu devant la mort,
Vieillissait, de retour de ses longues batailles.
L'âge l'avait brisé; mais, jadis, il fut grand.
Et quand il y pensait, ce n'est qu'en soupirant
Qu'il voyait, en faisceau, ses armes aux murailles.

La consolation donnée à ses vieux jours,
C'était un fils, doux fruit de constantes amours;
Ange qui souriait au milieu des alarmes,
Il lui montra comment on devient un guerrier.
Et, quand il sut combattre, un jour, le chevalier
Voulut de son enfant faire son frère d'armes.

Devant le peuple ému, qui remplit le Saint Lieu,
Le jeune chevalier, en présence de Dieu,
De son père a reçu l'épée et la cuirasse.
— « Va, mon fils! » De l'épée il le frappe trois fois;
— « Va, défends ton pays, ton amante, nos lois;
« Que mon fils montre à tous qu'il est bien de ma race! »

Et Zawisza le Noir, c'est son nom glorieux,
Revêt sa sombre armure, et puis, à tous les yeux,
Sur son brillant coursier d'un seul bond il s'élance.

DUMAS (ALEXANDRE). Illustre auteur dramatique et romancier français, fils du général Alexandre Dumas. Né à Villers-Cotterets (Aisne), le 5 thermidor, an X (24 juillet 1802), mort à Puys, près de Dieppe, le 5 décembre 1870. Il a publié une œuvre considérable : *La Reine Margot*, *Les trois Mousquetaires*, *Monte-Cristo* sont ses ouvrages les plus populaires.

Son pied sait retenir le sonore étrier;
Le voilà dans la lice, et de son bouclier
Il choque son épée et le fer de sa lance.

Bientôt il fut célèbre et, cherchant un appui,
L'empereur Sigismond l'appela près de lui.
Il aurait rempli d'or cette main aguerrie,
Mais Zawisza lui dit : « Jagellon, en danger,
« Combat, et je dois fuir loin du sol étranger
« Car le sang polonais est tout à la Patrie! »

Et riche de présents, paré d'un casque d'or,
Vers la terre natale il reprend son essor.
Son coursier est hardi, sa main n'est jamais lasse.
Des chevaliers teutons il a brisé l'orgueil;
Dans leurs rangs prosternés, son armure de deuil
Annonce aux combattants que c'est la mort qui passe.

Sigismond l'empereur n'avait plus qu'un espoir,
Et c'était Zawisza, le fort chevalier noir,
Quand, en le menaçant, le Musulman arrive.
Et Zawisza, lassé par des jours de repos,
Marche avec Sigismond sous le même drapeau :
Et du Dunay rapide ils touchent l'autre rive.

L'empereur Sigismond le dernier y descend;
Mais à peine voit-il la splendeur du Croissant,
Les soldats, les chevaux, que la trompette excite;
Mais à peine entend-il les longs cris de fureur
Que le voilà saisi d'une lâche terreur.
Il retourne à la hâte et, pâle, il prend la fuite.

« Hé! quoi, dit Sigismond; hé! quoi, sur l'autre bord
« J'ai laissé Zawisza; qu'on l'arrache à la mort! »
Et pour le ramener, une barque s'approche.
Mais Zawisza répond : « Oh! moi, je ne fuis pas;
« Jamais un Polonais ne revient sur ses pas.
« Il veut vivre sans crainte et mourir sans reproche.

« Mes armes, mon cheval! » et déjà l'écuyer
Lui donne son épée et son haut bouclier
Semé de clous d'argent, ainsi que son armure,
Il lui met sur le front son casque étincelant,
Dont la noire crinière en anneaux va roulant
Et flotte sur son cou comme une chevelure.

« O mon pays! que Dieu te rende triomphant! »
Il prend son bouclier, l'étreint comme un enfant,
Puis, la lance en arrêt, fond sur les infidèles.
Deux braves le suivaient, deux soutiens du pays;
Et les Turcs détournaient leurs regards éblouis
De ces aigles d'argent tendant leurs blanches ailes.

Partout où Zawisza glisse comme l'éclair,
Ce sont des cris de mort qui se perdent dans l'air,
Ce sont de longs adieux sur le champ de bataille;
Son chemin n'est pavé que de casques fendus,
De turbans déchirés et de corps étendus,
De débris de hauberts et de cottes de maille.

Mais il s'épuise, enfin; à mort il est blessé,
Son sang se mêle à flots au sang qu'il a versé.
Quand il se sent mourir, il joint les mains, il prie :
« O mon pays bien cher, ô ma Pologne, adieu! »
Et son âme héroïque ainsi remonte à Dieu,
Et son dernier soupir vole vers la Patrie.

(*La vieille Pologne.*)

PONIATOWSKI (1)

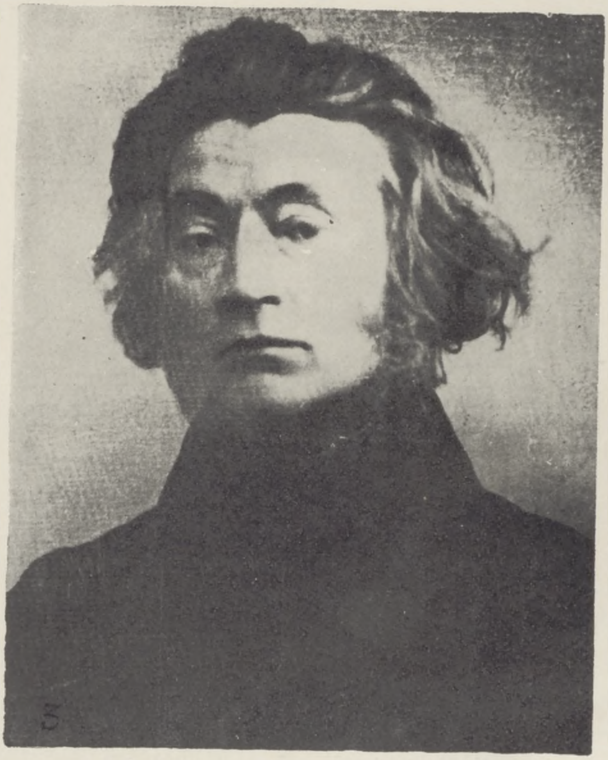
. . . .

Le héros polonais, au-devant de ses pas
S'avance, et, disposant un cercle de soldats,
Protège l'Empereur d'une triple barrière,
Où se perd des boulets la grêle meurtrière.
Là, des feux ennemis bravant le vain effort,
Ils semblent avoir fait un pacte avec la mort
Et, d'un geste éloquent secondant leurs pensées,
Ils échangent entre eux des paroles pressées.
Nul ne les entendit... Mais de son Souverain
Le Prince, en s'éloignant, serra longtemps la main.
Mais réprimant en vain de secrètes alarmes,
L'Empereur, dans ses yeux, sentit rouler des larmes.
Et les soldats disaient, pensifs et soucieux :
« Ils se retrouveront », puis ils montraient les cieux.

. . . .

Oh! sans doute, ce fut une heure de souffrance
Que celle où dans son cœur se perdit l'espérance,
Alors qu'il détourna ses yeux épouvantés
Des rangs où les boulets, plongeant de tous côtés,
Sillonnaient lentement cette foule incertaine
Et comme une moisson la couchait dans la plaine.
C'est là qu'au sein des feux, quelque temps on pu voir
Un guerrier, tout sanglant et beau de désespoir.
Déjà du sceau fatal désignant la victime,
La mort couvre son front d'une pâleur sublime...
Brisé par la douleur, son corps s'est affaissé;

Dixième volume de *La Psyché*, choix de pièces en vers et en prose. — Paris Imp. Carpentier-Mericourt, 1827.



Adam MICKIEWICZ

(D'après un Daguerréotype.)

Son sabre trop pesant, pend à son bras lassé,
Et la dragonne, seule, à sa main défaillante,
Retient encor la lame ébréchée et sanglante.
Son coursier ombrageux, qui sent mollir le frein,
En rapides élans dévore le chemin;
Ses pieds ont fait voler le sable du rivage,
Le fleuve, vainement, s'oppose à son passage;
De la rive escarpée il s'élance, éperdu,
Dans les airs, un instant, il semble suspendu.
Il tombe, l'eau jaillit, le gouffre le dévore,
Il reparaît, s'enfonce et reparaît encore.
Puis, bientôt, dans son sein les entraînant tous deux,
L'abîme en tournoyant se referme sur eux;
En cercles élargis, le tourbillon s'efface
Et des gouttes de sang montent à la surface...

....

Cinq jours s'étaient passés depuis ce jour de deuil
Et près de ses filets, auprès de la rivière,
Un pêcheur, qui creusait un humide cercueil,
Vit, à l'heure où le jour achève sa carrière,
S'avancer tristement une pompe guerrière....
Et vainqueurs et vaincus, et Russes et Français
Conduisant un guerrier vers sa couche dernière,
Représentaient l'Europe entière,
Pleurant sur le tombeau du dernier Polonais.

THÉOPHILE GAUTIER.

WLADISLAS III (1)

Une grande journée, en Pologne connue,
Ce fut lorsque naquit à Jagellon un fils.
Toute la nation célébra sa venue
Avec de joyeux cris.

En ce temps-là, achevant de soumettre
Les Russiens du Volga, combattus vaillamment,
Revint et salua le jeune roi son maître
D'un tendre embrassement.

Soulevant hautement l'enfant à tête blonde,
Il dit ceci : « Seigneur de la terre et des cieux,
Faites que ce cher prince, en tous pays du monde,
Devienne glorieux ».

Ici l'on apporta des cadeaux de baptême,
Witold donna les siens, et puis, dans un berceau
Coulé de pur argent, il déposa lui-même
Le petit roi nouveau.

GAUTIER (THÉOPHILE). Né à Tarbes en 1811, mort en 1872. Poète et critique français, auteur d'une œuvre très considérable, où il se montre l'apôtre convaincu du romantisme en même temps qu'un écrivain merveilleusement doué. Il faut citer ses poésies : *Emaux et Camées*, et ses romans : *Le Capitaine Fracasse*, *Le Roman de la Momie*, et parmi ses livres de critique : *Les Grotesques*.

(1) La poésie que nous reproduisons n'ajoutera rien à la gloire de Théophile GAUTIER, c'est la traduction versifiée d'un chant polonais.

Il l'élevait à bien défendre la patrie;
Mais la mort, quand l'enfant eut douze ans, l'emporta,
Et Jagellon le vieux, s'en allant de la vie,
Sur le trône monta.

Des viles passions, il évita l'empire,
De Chroby, dignement, il suivit le chemin,
Il tint l'Etat en bride et sut bien le conduire
Avec sa forte main.

Ceux de Poméranie et ceux de Moldavie,
Et ceux de Valaquie, en foule accouraient tous;
Comme à leur roi, devant son trône, à Varsovie,
Plier les deux genoux.

Voyant comme c'était un prince grand et brave,
Pour avoir son appui, le peuple des Hongrois
Lui fit porter en pompe, ainsi qu'un humble esclave,
La couronne des rois.

Son pouvoir s'affermit, et lorsque dans Byzance
Le trône des Césars chancelle, près de choir,
Rome et le monde entier, dans sa seule vaillance,
Mettent tout leur espoir.

Son nom roule et grossit, ainsi qu'une avalanche;
Aux Turcomans domptés, il fait mordre le sol;
Devant ses pas vainqueurs, avec lui, l'aigle blanche
Porte en tous lieux son vol.

Quand il prit son chemin par le pays des Slaves,
Ceux-ci, voyant pareils leur langage et leur foi,
Sous le joug étranger fatigués d'être esclaves,
Le saluèrent roi.

Trop heureux, si, content de régner avec gloire
Sur les peuples nombreux à son trône soumis,
Il eût su maîtriser leurs ardeurs de victoire,
Comme ses ennemis.

Le fidèle conseil, souvent, lui disait : « Sire,
Assez comme cela, c'est assez de hauts faits,
Vaincre est beau, mais la gloire est plus grande à vrai dire
Qu'on gagne dans la paix ».

Mais Rome parlait haut à couvrir ce langage;
Le monde l'appelait et, de tout oublieux,
Il part; et, sous Varna, contre les Turcs engage
Un combat périlleux.

Les plus terribles coups, épouvante et mort pâle,
Allaient dans la mêlée où son glaive avait lui,
Et tous ceux qui touchaient sa royale cuirasse
Tombaient fauchés par lui.

Pour finir le combat, que sa valeur prolonge,
Les spahis, à grands cris, contre lui fondent tous.
Et dans son front, privé du casque, la mort plonge
Avec leurs mille coups.

Wladislas est tombé. Sous sa pesante armure
La terre pousse un triste et lourd gémissement;
Mort, la menace vit encore sur sa figure
Crispée horriblement.

Comme le Marcellus d'Auguste et de Livie,
Qui ne fit que briller sur le monde et mourut,
Notre Varénien, dans l'avril de sa vie,
Brilla, puis disparut.

ERNEST LEGOUVÉ.

BOLESLAS III

Boleslas n'était qu'un enfant,
Que déjà pour la gloire il eût donné sa vie;
Et quand Siéciech le Triomphant
Aux Bohêmes courut ravir la Moravie,
A l'aspect de tous ces soldats,
Boleslas, se jetant aux genoux de son père :
« Je veux, dit-il, dans les combats,
« Apprendre à manier le sanglant cimeterre. »

Emu de ce désir guerrier,
Le père, avec orgueil, prend son fils et l'embrasse,
Charge son bras d'un bouclier,
Son front d'un casque d'or, son corps d'une cuirasse :
« Pars donc; mais de l'ambition,
« O mon fils, dit-il, ne nourris pas le rêve,
« Sers ton pays; la nation
« Aime à donner le sceptre à qui tient bien le glaive ».

Fier de pouvoir verser son sang,
Il ne veut aucun titre, aucun que son courage,
Et commence, en obéissant,
De son rôle de roi le dur apprentissage.
Il mange le pain du soldat,
Il marche tout le jour, il couche sur la terre
Pour se reposer, il se bat,
Et se fait homme, enfin, au métier de la guerre.

LEGOUVÉ (ERNEST), fils du poète J.-B. Legouvé. Né à Paris en 1807, mourut presque centenaire en 1903. Auteur dramatique, il triompha avec *Adrienne Lecouvreur.* Il fut de l'Académie.

Jeune encore, et déjà vainqueur,
Il soumet la Russie et la Poméranie.
Bientôt son noble père meurt
Et lui lègue à la fois son trône et son génie.
Et, lorsque Henri le Conquérant,
Déployant dans les airs son aigle impériale,
Au joug d'un tribut insultant
Voulut courber, en roi, la Pologne vassale :

« Quoi! la Pologne acceptera,
S'écria Boleslas, d'aussi honteuses chaînes!
« Jamais, tant qu'il me restera
« Un glaive dans la main et du sang dans les veines.
« O mon pays, plutôt que de souffrir
« Qu'à cet excès d'affront il te faille descendre,
« On me verra cent fois mourir!
« Libre je t'ai reçu, libre je veux te rendre! »

Le clairon retentit dans l'air,
Un horrible combat près de Breslau commence.
Tombant par milliers sous le fer,
Les Allemands vaincus jonchent la plaine immense.
Puis, bientôt, des chiens furieux,
Attirés par ces morts, viennent, dans les ténèbres,
Dévorer leurs lambeaux affreux....
Et le nom : « Champ de Chiens » reste à ces lieux funèbres.

(*La vieille Pologne.*)

GÉRARD DE NERVAL.

CHANT HISTORIQUE

Celui qui le premier vers la foi dirigea
Les âmes de son peuple, à l'erreur destinées,
Miéczyslas le vieux, plein de gloire et d'années,
Dans la tombe des Piast était couché déjà.

Instruit par des guerriers de haute renommée,
Terrible aux étrangers, aux siens bon et loyal,
Boleslas réunit à son titre royal
Le surnom de Vaillant, que lui donna l'armée.

A peine régnait-il, qu'au milieu de l'hiver
Sur les terres de Lech, le Bohémien s'élance;
Il surprend et détruit les villes sans défense,
Et des champs cultivés, fait un vaste désert.

....

Comme un lion sanglant étreint son adversaire,
Et dévore le corps quand il l'a mis à bas,
De même Boleslas, vainqueur dans les combats,
Asservit encore Prague et la Bohême entière.

GÉRARD DE NERVAL (GÉRARD LABRUNIE, dit). Poète et littérateur français, né à Paris en 1808. Auteur d'œuvres originales et charmantes : *Les Filles du Feu*, *Voyage en Orient*, etc. Se donna la mort en 1855, en se pendant rue de la Vieille-Lanterne, à Paris.

. . . .

Cependant Swientopelk, par Yaroslaf son frère
Exilé de Kiow, sans soldats, sans abri,
Vient se jeter aux pieds de Boleslas Chrobry,
L'implore pour sa cause et l'excite à la guerre.

A sa voix, Boleslas, aussi brave qu'humain,
Réunit dans un camp et range son armée,
Et déjà l'aigle blanche, à vaincre accoutumée,
S'agite sur les rangs et montre le chemin.

. . . .

Ce fut un puissant roi, qui fit si fermement
Rendre justice à tous et respecter ses ordres,
Que, dans ce temps rempli de guerre et de désordres,
Le pauvre cultivait son champ paisiblement.

Et quand la mort mit fin à son règne prospère,
Comme il avait tout fait pour la gloire et l'honneur
Et répandu sur tous abondance et bonheur,
Le peuple polonais le pleura comme un père.

(Paru dans *La vieille Pologne*, sous le prénom de Gérard.)



Casimir DELAVIGNE
(Lithographie de Lelièvre.)

DE PONGERVILLE.

PIAST

« *Le Tyran n'a qu'un jour,*
le peuple a l'Avenir. »

Dans les affreux tourments d'une lente agonie,
Popiel expie, enfin, sa sombre tyrannie;
Les Slaves, tout meurtris de son sceptre d'airain,
Déjà vont confier le pouvoir souverain,
Et, couvrant du Goplo les rives frémissantes,
Où les royales tours se dressent menaçantes,
D'innombrables tribus, au choc des boucliers,
Cadencent et leurs pas et leurs hymnes guerriers.

Tout à coup, se heurtant, les vagues populaires
Grondent, brisent des lois les liens tutélaires;
La discorde a soufflé ses poisons dévorants
Et l'esclave en forfaits égale ses tyrans.
Partout s'étend l'effroi, la douleur, la famine...
Des Slaves convoitant la superbe ruine,
Le barbare, élancé du fond de ses déserts,
Rugit et leur apporte ou la mort ou des fers.

Mais un Dieu sous leurs pas referme les abîmes,
Sans doute il les réserve à des malheurs sublimes!
Aux champs de Kruswiça, Piast, sage villageois,
Fait le bien, vit sans crainte et respecte les lois;

PONGERVILLE (SANSON DE), écrivain qui eut une certaine notoriété de son temps (1792-1870).

Modeste est son enclos, petite est sa chaumière,
Mais il offre au malheur sa table hospitalière.
Sur son toit révéré se courbe un chêne épais
Où dans son nid d'amour le ramier couve en paix.

Son active charrue aide sa bienfaisance,
Et le pauvre à sa part dans sa modique aisance;
Riche du bien qu'il fait, il jouit de son cœur
Et dans sa conscience habite le bonheur.
Il va, soumis aux lois de l'antique croyance,
De son fils premier-né consacrer la naissance;
Sa famille, appelée au rustique festin,
Conjure pour l'enfant l'inflexible destin.

Une foule d'amis, à sa table serrée,
Présente aux immortels une offrande sacrée.
Soudain, deux voyageurs, jeunes et radieux,
Descendent dans les rangs de ses hôtes joyeux.
Piast se lève et s'incline, au banquet les convie;
La foule, en se pressant par la foule suivie,
A chaque instant s'accroît comme ses flots nombreux
S'accroissent les liqueurs et les mets savoureux.

Le couple disparaît, quand le repas s'achève,
Du peuple émerveillé, soudain la voix s'élève,
« Piast est chéri des dieux! Qu'il règne avec la loi;
A l'homme le plus juste appartient d'être roi. »
« Compagnons, leur dit Piast, de moi je me défie,
Qu'il est grand cet honneur que le peuple confie,
Le sceptre pour un homme est un trop lourd fardeau,
Laissez-moi ma charrue et mon humble hameau. »

La nuit tombe; il retourne au pied de sa colline,
S'assied, presse des mains sa tête qu'il incline.
Il méditait.... Dans l'ombre, un vif éclair a lui :
Les jeunes voyageurs sont debout devant lui :

Une blanche tunique orne leur taille altière,
En cercle, sur leur front resplendit la lumière,
Et leurs ailes d'azur et leur port gracieux,
Et leur voix, tout trahit les envoyés des cieux.

« Ecoute, disent-ils, l'Eternel, dont la grâce
« Des antiques erreurs affranchira ta race;
« De tes hautes vertus, veut doter ton pays!
« Mortel, tu dois régner, Dieu l'ordonne, obéis!
« Déjà s'ouvre à ton peuple un vaste champ de gloire,
« Portés vers l'avenir de victoire en victoire,
« Tes fils moissonneront pour la postérité,
« Les trésors du savoir et de la liberté.

« Les héros de ton sang chassent du sol des Slaves
« Le Tartare hideux et les hordes d'esclaves,
« Par des piliers de fer, en nos fleuves profonds,
« Ils posent la limite aux peuples vagabonds.
« Neuf siècles vont fleurir ta race fortunée,
« Sous ses lois, la Pologne aux grandeurs destinée,
« Levant un front superbe au-dessus des Etats,
« Au rang de ses sujets admet des potentats.

« Du poids de sa splendeur ce grand peuple se lasse,
« Du triomphe au revers il a franchi l'espace,
« Les barbares du Nord, de meurtres ruisselants,
« Torturent la Patrie et, jusque dans ses flancs,
« Des héros à venir exterminent la race.
« Mais le peuple géant, que le malheur terrasse,
« Quand de la liberté tonne le noble appel,
« Tressaille et du tombeau se relève immortel! »

Les anges vers les cieux montent d'un vol rapide,
Un suave parfum remplit la nuit humide,
Comme après une ondée à flots purs et légers,
La douce violette embaume les vergers.

Piast demeure pensif. Un bruit s'accroît sans cesse,
C'est le torrent du peuple, il roule, vient, le presse,
Au palais il le porte, il proclame ses droits,
Et rend à la vertu les vains honneurs des rois.

Le glaive arme sa main, la pourpre l'environne,
Sur un front innocent brille enfin la couronne.
Il veut, plein de respect pour un art bienfaiteur,
Près du trône placer le soc agriculteur.
« Peuple, dit-il, ainsi ta volonté l'ordonne,
« Je règne; mais retiens l'avis qu'un Dieu me donne,
« Par le travail du peuple un empire fleurit,
« Le glaive le protège et le soc le nourrit. »

(*La vieille Pologne.*)

Mme ANAÏS SÉGALAS.

LE POETE EXILÉ

CHŒUR DE POLONAIS

O Mère de Jésus, Vierge sainte et bénie,
Rends-nous nos frais lacs bleus de la Lithuanie.
Errants comme Israël, le peuple aimé de Dieu,
Nous ne voyons pas, nous, le nuage qui tonne,
Le grand buisson ardent qui fume et qui rayonne,
Ou bien la colonne de feu.

LE POÈTE

Malheur! Le sable blanc de nos forêts de chênes
Est tout rouge de sang! Malheur! Malheur à ceux
Qui sèment de nos morts nos champs de blé, nos plaines,
Nos chemins de saules ombreux.
Nous détruirons, un jour, tout vaincus que nous sommes,
Leurs palais, leurs cachots, qu'ils nous ont fait creuser
Sous terre, sous leurs pieds, comme un réservoir d'hommes,
Où le bourreau s'en va puiser.

Ecoutez.... Je la vois, dans ses beaux jours de fête,
Ma Pologne, joyeuse et disant ses chansons;
Avec ses palatins, son Sénat à leur tête,
Ses rois dans leurs châteaux saxons.
Sur notre sable fin, nos folles jeunes filles,
Au teint rose, à l'œil bleu brillant comme un rayon
Dansent la Mazurek, sa valse, ses quadrilles,
Et tournent dans son tourbillon.

SÉGALAS (ANAÏS). Femme de lettres française, née à Paris en 1814, morte en 1895.

LE CHŒUR

Pourquoi flétrir leur joie? A ton autel de pierre
Ont-elles, un dimanche, oublié leur prière,
Marché sur le chemin du ciel en chancelant?
Qu'avaient-elles donc fait, les pauvres jeunes femmes?
Vierge sainte! Leurs fronts étaient purs et leurs âmes
Blanches comme ton voile blanc.

LE POÈTE

Mais j'aperçois des rois qui regardent nos plaines;
Ils se disent : Voilà des champs sous un beau ciel,
Et des mines de fer, et de larges domaines,
Des grains d'encens, de l'ambre et des ruches de miel....
Sur la Patrie en pleurs cet homme et ces deux femmes
S'élancent; puis, entre eux, pesant chaque lambeau,
Font trois parts du cadavre, avec leurs bonnes lames,
Et chacun à son trône en attache un morceau.

LE CHŒUR

Une larme de toi, Vierge céleste et bonne,
Et Jésus, ton enfant, soufflait sur leur couronne,
Un signe de son doigt renverse le puissant,
Il lui faut, pour jeter les sceptres dans la fange,
Un mot, un battement léger d'une aile d'ange,
Qui touche le trône en passant.

LE POÈTE

Oh! par saint Stanislas, je la vois, belle et fière,
Appeler ses hussards aux cuirasses d'acier.
Les voilà, se parant de la peau de panthère,
Portant l'aigle et le cavalier.
Trois fois son corps meurtri, butin de la conquête,
S'agite, mais en vain, comme, sur nos gazons,
Un long serpent coupé qui relève la tête
Et veut réunir ses tronçons.

Vous pouvez, ô grands rois, vous ruer sur nos villes;
Tout s'efface, une fois les sabres essuyés,
Les champs débarrassés des tentes inutiles
Et les cadavres balayés.
Dans les ruisseaux rougis, un peu d'eau répandue
Suffit; sur les pavés, le sang s'essuie encor.
Mais songez que ce sang, qu'on lave dans la rue,
Fait tache sur un sceptre d'or!

LE CHŒUR

Fais disperser ces rois, comme un peu de poussière,
Reine toute céleste, au trône de lumière,
Toi qui mets pour couronne, à ton front virginal,
L'auréole de feu qu'adore un peuple d'âmes
Et qui prends au Seigneur des étoiles de flammes
Pour broder ton manteau royal.

LE POÈTE

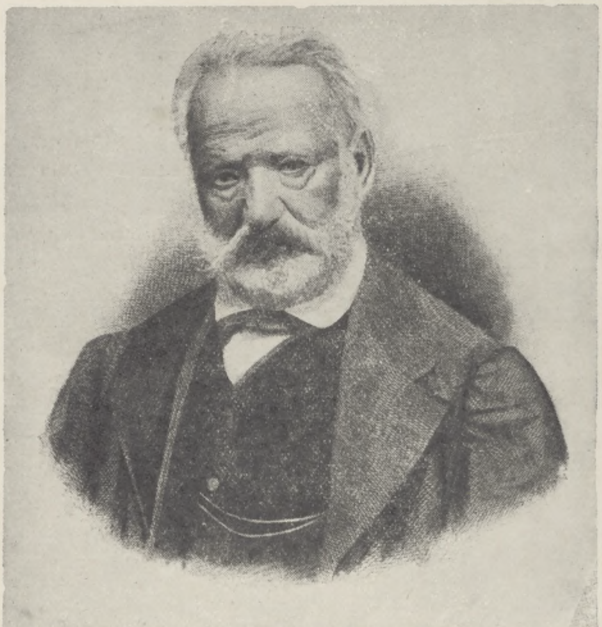
Hélas! ma Pologne est donc morte!
Ses femmes n'ont plus leurs joyaux.
Ses poètes, qu'un souffle emporte,
Ont fui comme un essaim d'oiseaux.
Oh! pour eux, quelques branches frêles
Pour s'y poser et soupirer;
Un ciel, pour déployer leurs ailes,
Puis un peu d'air pour respirer!

Vous, poètes à la voix douce,
Oiseaux d'autres pays que nous,
Songez que, dans leurs nids de mousse,
Ils savaient chanter comme vous.
Ils ont d'autres cieux, d'autres sphères,
Et leur langage est différent,
Mais ils n'en sont pas moins vos frères,
Par les ailes et par le chant.

LE CHŒUR

O Mère de Jésus, Vierge sainte et bénie,
Rends-nous nos frais lacs bleus de la Lithuanie.
Errants comme Israël, le peuple aimé de Dieu,
Nous ne voyons pas, nous, le nuage qui tonne,
Le grand buisson ardent qui fume et qui rayonne,
Ou bien la colonne de feu.

(*La vieille Pologne.*)



1 VICTOR HUGO

(D'après une photographie.)

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

WLADISLAS JAGELLON

Odin régnait au ciel de la Lithuanie,
Les bardes lui vouaient leur harpe et leur génie,
Les hommes leur épée et les femmes leur miel.
Les dieux du Voluspa glissaient sur les prairies,
Et, sur leurs chevaux blancs, les blanches Walkiries
Enlevaient du combat les braves dans le ciel.

Alors vint Jagellon, grand et terrible maître,
Renversant ces faux dieux de sa crosse de prêtre,
De son fer de soldat, de son sceptre de roi,
Qui de la Trinité, fort et brillant emblème,
Au front de ses sujets jetant l'eau du Baptême,
Par lui jusqu'au vrai Dieu fit arriver leur foi.

Mais, tandis qu'ils courbent leur tête
Sous l'eau puisée à la Wilna,
Tandis que l'encens de la fête,
Monte au ciel avec l'hosanna,
Voici, des champs de l'autre rive,
Un messager qui leur arrive,
Pâle et sanglant tout à la fois,
Car les blessures qu'il étale
Le font sanglant et le font pâle,
Et parlent plus haut que sa voix.

SOULIÉ (FRÉDÉRIC), né à Foix en 1800, mort en 1847. Romancier et auteur dramatique, il connut le succès avec *Le Lion amoureux* et *La Closerie des Genêts*.

Sous les mailles de leurs tuniques
Portant un cœur traître et félon,
Les tributaires teutoniques
Envahissent le noir vallon.
Leur glaive et leur torche moissonne
Le fort guerrier et l'épi jaune,
Le vieillard et les blés pliés,
Les femmes et les fleurs ouvertes,
Les enfants et les herbes vertes,
Que les chevaux foulent aux pieds.

Lors, Jagellon se lève, et la guerre à sa droite.
Sur leurs chevaux de fer à la poitrine étroite,
Leur prince, lui, conduit les blancs Mazoviens.
Puis vient le fort Witold qui dans ses mains balance
Un pin de douze pieds, dont il a fait sa lance,
Et qui sert d'étendard à ses Lithuaniens.

Ils étaient à Grunwald; un guerrier teutonique,
Ajoutant l'insolence à la révolte inique,
Vient près de Jagellon, deux glaives dans la main,
« Pour Witold et pour toi, dit-il, je vous apporte,
« Deux glaives hauts et forts, et tels qu'Ulric les porte,
« Pour qu'il trouve quelqu'un à combattre demain. »

« Soldat, tu diras au grand maître
« Que Jagellon prend son présent;
« Mon glaive eût craint de se repaître
« Des flots impurs d'un traître sang.
« Mon glaive ne sait que la place
« Où bat un cœur de noble race
« Et m'eût servi mal à mon gré.
« Le sien, sans doute, doit connaître
« Où tremble l'âme de tout traître,
« Et, demain, je le lui rendrai. »

Après, le roi Witold s'élance,
Et prenant un glaive à son tour :
« Au maître va porter ma lance,
« Dit-il; qu'il la prenne en retour.
« Et quand sa main en sera lasse,
« Dis-lui qu'il choisisse une place
« Dans l'escadron le plus serré,
« Et qu'il la dresse sur sa tête
« Comme un phare dans la tempête,
« Et demain je la reprendrai ».

Ce demain se leva. Comme deux avalanches
Qui partent du sommet de deux montagnes blanches,
Et ne s'arrêtent qu'à leur choc,
Teutons et Polonais en courant s'élancèrent
Et, sans plier d'un pas, ensemble ils se heurtèrent
Comme le roc contre le roc.

C'est là que l'on triomphe, et c'est là qu'on succombe;
Chaque guerrier tombé meurt à l'endroit qu'il tombe,
Toujours frappé d'un coup vainqueur.
Ce n'est plus le combat de l'épée à l'épée,
De la hache à la hache, adroitement trempée,
C'est le combat du fer au cœur.

Alors, montrant sa haute taille,
Accourt sur son cheval frison
Un guerrier qui fend la bataille
Comme la foudre l'horizon.
Une croix est sur son épaule,
Sur ses armes est une étole,
Un capuchon sur son cimier.
A son côté pend un grand glaive,
Un pin de douze pieds se lève,
Appuyé sur son étrier.

C'est Ulric; Jagellon l'appelle
Et Witold vient sans l'appeler.
Mais pour triompher, le rebelle
Sait celui qu'il doit immoler.
Contre Jagellon il dirige
Le fer de son énorme tige
Au cœur où le coup est plus sûr.
Mais en vain sa fureur s'allume,
C'est le marteau qui bat l'enclume,
C'est le bélier contre le mur.

Mais vient Olesnicki, sous qui tout se disperse;
Il aperçoit Ulric et d'un coup le renverse,
Le front baissé comme un taureau.
Ulric prend son épée et plus fort se relève :
« Hier, je t'ai promis de te rendre ton glaive;
« Tiens, le voici dans son fourreau »,

Dit Jagellon. Le glaive est celui du grand maître
Et le fourreau royal la poitrine du traître
Où tout le glaive a disparu.
Ulric tombe, avec lui tombe plus d'un courage;
Tel se rend, qui longtemps combattit avec rage;
Tel le fuit qui l'a secouru.

Et bientôt, courbant leurs bannières,
Les vaincus devant Jagellon
Apportent leurs humbles prières,
Auxquelles répond le pardon.
Et quand la révolte étouffée
On apporta le grand trophée
Du grand jour et du grand combat,
Ulric, étendu sur ses armes,
Jagellon lui donna des larmes
Et dit : « C'était un grand soldat!

« Honneur à tout guerrier qui tombe
« Avec vingt blessures au corps;
«. Eternel oubli sur sa tombe
« De sa faute et de nos discords!
« Que sa vertu seule survive
« Et que sur sa tombe on écrive
« Tous ses combats jusqu'au dernier,
« Pour qu'un jour l'histoire rapporte
« Que la Pologne est grande et forte,
« Qui vainquit un pareil guerrier! »

(La vieille Pologne.)

1870 - 1918

La France, vaincue en 1871 par l'Allemagne, se reconstitue dans le recueillement.

Aux jours de peine, elle a eu la consolation de l'amitié polonaise.

Les nécessités politiques nous obligent à chercher des garanties du côté de la Russie. Les Polonais comprennent et nous gardent leur foi.

Ce sont à nouveau les poètes et les prosateurs français qui maintiennent le souvenir franco-polonais. Chaque fois que l'occasion se présente, au cours de fêtes, de cérémonies ou d'anniversaires, les meilleurs de nos écrivains célèbrent la Pologne et gardent la foi en sa résurrection.

Sans vouloir faire ici de la critique, notons que la forme poétique est meilleure : plus de délicatesse, plus de sensibilité; ce ne sont plus les véhémentes proclamations d'autrefois, le ton est plus discret, mais c'est toujours la même flamme ardente qui brûle dans les cœurs français pour la sœur polonaise qui souffre et qui pleure....

CHARLES FLOQUET.

« Vive la Pologne! monsieur. »

FLOQUET (PIERRE-AMABLE). Né à Rouen le 9 juillet 1797, mort à Formentin (Calvados) le 6 août 1881. Avocat et homme politique, il fit des ouvrages importants d'une prodigieuse érudition; il fut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Comme homme politique, il a joué un rôle des plus remarquables dans l'histoire de la Troisième République.

La phrase que nous citons fut prononcée par lui devant le tsar Alexandre III, alors que dernier visitait le Palais de justice, à Paris. Elle assura une populaire célébrité au jeune avocat.

ARMAND SILVESTRE.

POLONIA

A Cyprien Godebski.

I

Oh! les soleils couchants sur la Pologne morte!
Oh! les soleils éteints, fumant à l'horizon,
Et, s'élevant autour de ce rouge tison,
Cette vapeur de sang qu'un souffle doux emporte!

La Nation qui fut jadis vaillante et forte
N'est qu'un peuple martyr couché sous ce gazon,
Et l'Histoire, implacable, a, comme une prison,
Sur les splendeurs d'antan, fermé sa lourde ,porte.

Qu'un Dieu les ait, ou non, justement châtiés,
J'ai pour tous les vaincus d'éternelles pitiés
Et suis le frère en deuil des races abolies.

Ma patrie est partout où meurt la liberté.
— Oh! les soleils couchants sur le pays dompté!
Oh! les soleils éteints sur les gloires pâlies!

II

Tout ce qui fut une patrie
M'emplit d'un filial émoi,
Et, pour elle, j'entends en moi
Comme une voix du sang qui crie.

SILVESTRE (ARMAND), poète français; né à Toulouse en 1837, mort à Paris en 1901. Sa poésie est légère, gracieuse, badine.

Je baise la terre meurtrie
D'où fut dressé le dernier roi,
Puis me retourne avec effroi
Vers toi-même, ô France chérie!

C'est donc le destin sans merci
Que les peuples meurent ainsi,
Par le fer chassés de l'Histoire,

Et que le pied lourd du vainqueur
Ecrase, au fond de notre cœur,
Jusqu'aux cendres de notre gloire!

MAURICE ROLLINAT.

MARCHES FUNÈBRES

Toi, dont les longs doigts blancs de statue amoureuse,
Agiles sous le poids des somptueux anneaux,
Tirent la voix qui berce et le sanglot qui creuse
Des entrailles d'acier de tes grands pianos;

Toi, le cœur inspiré qui veut que l'harmonie
Soit une mer où vogue un chant mélodieux;
Toi, qui, dans la musique, à force de génie,
Fais chanter les retours et gémir les adieux,

Joue encore une fois ces deux marches funèbres
Que laissent Beethoven et Chopin, ces grands morts,
Pour les agonisants, pèlerins des ténèbres,
Qui s'en vont au cercueil, graves et sans remords.

Plaque nerveusement sur les touches d'ivoire
Ces effrayants accords, glas de l'humanité,
Où la vie, en mourant, exhale un chant de gloire
Vers l'azur idéal de l'immortalité.

Et tu seras bénie, et ce soir dans ta chambre,
Où tant de frais parfums vocalisent en chœur,
Poète agenouillé sous tes prunelles d'ambre,
Je baiserai tes doigts qui font pleurer mon cœur!

(*Les Névroses.*)

ROLLINAT (MAURICE), poète français d'un sentiment morbide et baudelairien. Son principal recueil est *Les Névroses.* Il naquit le 29 décembre 1846 à Châteauroux et mourut à Ivry-sur-Seine le 26 octobre 1905.

Paul CLAUDEL.

CANTIQUE DE LA POLOGNE

Fausta parle

Fausta. — Vous m'appelez patiente, mais c'est l'amour seul qui m'enferme entre ces montagnes d'où l'on ne peut sortir.

Dites, qui me rendra l'espace libre et cet âpre coup de vent de la liberté qui vous enlève comme un garçon brutal qui fait sauter sa danseuse entre ses deux mains?

Ah! qui me parle de liberté? Mais pour comprendre ce que c'est,

Il faut avoir été captif, et hors la loi, et avoir fui!

Et me voici comme un oiseau blessé tombé de la horde migratrice, qui fait son nid dans la basse-cour, sous une charrette!

...Et exilé pour comprendre la patrie.

Ah! qui me rendra la patrie et cette mer de blé obscurément, plus paisible que la soie, qui déferlait à nos pieds dans la nuit de juillet, vague à vague.

Ah! seulement pour un moment, deux voix, qui querellent dans la langue de mon pays, et le tintement d'une guitare cosaque, et ce feu suspect là-bas dans les aulnes de la Vistule!

Ce ne sont pas vos misérables lopins de champs tout déchirés.

C'est la terre profonde à la hauteur de mon cœur!

Du souffle de la nuit tout entière qui soupire et qui déferle en un seul flot.

Un tel déluge de toutes parts de la vie respirante et montueuse que le feu d'un astre pourrait claquer dessus comme la pluie sur de l'eau.

CLAUDEL (Paul), littérateur et poète français; un des chefs de l'école symboliste moderne.

Comme les poissons vivent dans l'eau et les petits oiseaux dans la forêt, c'est ainsi que les hommes de mon pays,

Vivent au sein de l'immense moisson et de cette mer qu'ils ont faite.

Et le vent d'un seul côté sur cette houle infinie apporte le sens de leurs existences à mon âme,

Unies à l'immense Cérès!

Et maintenant cette moisson de l'exil est mûre, mais je sais qu'il me reconnaîtra et que mes yeux n'ont point changé.

Ah! que je revoie encore ce visage caressant et fermé, et ce frère qui ne peut quitter le masque, et ce sourire lentement sur ses lèvres, terrible à voir!

Nous seuls nous savons ce que nous avons souffert.

Et la moisson est mûre, mais je sais que mes yeux n'ont point changé telle que de la fière jeune fille que jadis il fit céder,

Ces deux yeux bleus dans les siens pleins d'une ivresse glacée!

Et je suppose que son cœur m'est ouvert, mais je sais que son esprit m'est fermé, et il ne me dit point ce qu'il pense.

Laeta, joyeuse fille du sol latin, et toi, obscure Egyptienne à ma gauche, votre sort n'est pas si heureux que le mien.

Heureux celui qui aime, mais plus heureux celui qui sert et dont on a besoin, et ces deux que le besoin indissoluble

Relie comme une troisième personne!

Demain est là ou cesse notre absence!

Et ce n'est pas seulement lui et moi, c'est tout un peuple en nous qui désire et qui est partagé.

Entre l'Orient et l'Occident là où les eaux se partagent sans pente, au centre de l'Europe il y a un peuple divisé.

Ni la nature ne lui a donné de frontières, ni la naissance de roi, et c'est l'homme seul qui le limite de tous côtés.

Mais ils avaient envahi leur terre comme une céréale.

Et ses voisins se le sont partagés en trois parts, comme si, quand le vent souffle, les bornes et les poteaux

Empêchaient la moisson d'onduler d'un bout à l'autre de cette mer prisonnière de ses racines!

Au centre de trois peuples, il y a un peuple submergé!

Dieu l'a voulu ainsi, afin qu'entre l'Est et l'Ouest, entre

l'hérésie et le schisme, là où l'Europe s'arrache en trois morceaux,

Il y ait un sacrifice perpétuel et un peuple selon son cœur :

Et le nom même de la Pologne n'est pas retrouvé sur la carte.

Ni la nature n'en a fait une seule chose, ni le sang, ni l'autorité, ni la coutume, ni aucun intérêt de ce monde.

Et il n'y a chez lui riches ni pauvres, et tous sont également sous la meule,

Mais seulement une volonté commune et l'amour, et les cœurs de ces trois multitudes qui désirent l'une vers l'autre,

A la ressemblance des trois Eglises,

Un seul peuple dans les trois vertus,

Dans la Foi et la Charité, et l'Espérance hors de tout espoir humain.

Et la dernière fois que j'ai vu mon mari (avant qu'une mission sans espoir l'appelât ailleurs),

Je me souviens! c'était une nuit comme celle-ci,

Quelque part au centre de l'Europe, dans un vieux parc, sous le tilleul bohême.

Nous étions là, devant quelques coupes, une douzaine prêts à nous séparer,

Et l'on ne voyait dans la nuit que le point rouge d'une cigarette aux lèvres de deux ou trois.

(Tous sont morts.)

Et éclairant le beau col nu, à la petite oreille soudain l'éclair d'un diamant,

Comme une grosse goutte sous d'épais cheveux noirs empruntés à des eaux immatérielles.

Et l'on n'entendait rien que, dans les avenues immenses, le roulement sourd d'un équipage.

Et le dialogue bien loin, aux deux extrémités de ce jardin, d'orchestres opposés,

Dont le vent faible étrangement tour à tour unissait et divisait les cuivres.

Charles RICHET.

POLONIA REDIVIVA

A Madame la comtesse Plater.

O Pologne héroïque, écoute, en tout espoir,
Le récit que l'aïeul conte aux enfants, le soir.

Jadis, aux temps heureux de la chevalerie,
Quand la gloire et l'honneur avaient une patrie,
Naquit une princesse en un palais de Roi.
Tout l'univers fut en émoi.
Du Nord et du Midi, les souriantes fées,
Tantôt sur un dragon, tantôt sur un vaisseau,
De lune et de soleil, d'or ou d'azur coiffées,
Accoururent près du berceau,
Et, s'approchant de la nouvelle-née,
L'ornèrent de tous les présents,
Qui peuvent jaillir, bienfaisants,
De leur baguette enrubannée.
Celle-là dit : « A toi la poésie, enfant! »
Cette autre : « La beauté! » Cette autre : « L'éloquence! »
Une autre : « Le courage en le cœur triomphant! »
Une autre : « La vertu suprême, la clémence! »
Et toute la splendeur de ces dons radieux
Mit une douce flamme à l'éclat de ses yeux.
Mais une noire fée, infâme et contrefaite,
Arriva trop tard à la fête,
Et, de sa voix sinistre, assombrit le festin.

RICHET (Charles), né le 26 avril 1850, à Paris. Membre de l'Académie de Médecine, a publié divers ouvrages d'une haute tenue littéraire.

« Je ne peux plus briser, dit-elle, ton destin;
« Garde donc les vertus dont mes sœurs t'ont parée!
« Mais je veux qu'en un lourd sommeil
« Tu t'endormes sans fin, pâle et désespérée,
« Sans que tes yeux charmants s'entr'ouvrent au soleil,
« A moins qu'armé de son épée étincelante,
« Un chevalier d'âme vaillante
« Ne vienne dans cent ans évoquer ton réveil! »
O Pologne! c'est toi la princesse fleurie
Que la gloire et l'honneur ont prise pour patrie,
Tout est à toi, princesse! Amour, candeur, beauté!
Héroïsme invincible! Invincible éloquence!
Et tous ces nobles dons offerts à ta naissance
Vivent, malgré l'horreur de la fatalité!
Car le moment arrive où renaît la lumière.
Ouvre les yeux. Voici que le soleil t'éclaire!
Pologne! il faut quitter ta geôle et ta prison.
Voici, pour t'apporter la sainte délivrance,
Dans l'aurore qui luit au sanglant horizon,
O Pologne! voici ton chevalier : la France!

(Petrograd, 28 décembre 1915.)

PAUL DESCHANEL.

La France a toujours chéri fraternellement la Pologne.

Toujours le sort de la Pologne a hanté l'âme française.

Le peuple polonais a droit à la liberté.

Les Allemands ont commis contre le droit des gens et contre l'humanité le plus monstrueux des attentats en soumettant à la conscription les nationaux d'un territoire qui, à aucun titre, ne peut relever de leur autorité....

DESCHANEL (PAUL). Homme politique français, né à Bruxelles en 1856. De l'Académie Française.

CH. LECONTE.

A Jules SLOWACKI

Oh! si tu peux encor nous entendre, ô poète!
Si ton rêve, au profond de la tombe muette,
Peut répondre au cri d'un vivant,
Dans ce soir que Paris, notre cité de gloire,
Pieusement consacre à ta grande mémoire,
Ecoute là-bas, au Levant,

La forêt éternelle et l'éternelle plaine,
Et le chêne wénède et l'herbe de l'Ukraine,
Secouer leur linceul d'hiver,
Et du steppe natal, où frissonnent les tentes,
Se lever, à l'appel des trompettes chantantes,
Tes odes au rythme de fer.

Elles éveillent, sous leur suaire de neige,
La multitude obscure et l'éclatant cortège
Des peuples et des héros morts;
Elles viennent à nous, les strophes triomphales,
Hennissantes, les crins droits, comme des cavales
Qui ne savent ni frein ni mors.

Elles font, dans la campagne blanche tachée
De pourpre rouge, au loin bondir la chevauchée
Des spectres, marcheurs de la nuit,

LECONTE (SÉBASTIEN-CHARLES), poète français.

Et l'ombre se peupler de défilés épiques,
Où le croissant des faulx, dans la moisson des piques,
Ainsi qu'un cimeterre luit....

Et, dans tout ce passé qu'évoqua ton génie,
Nous ne voyons plus rien que la lente agonie
De ton pays crucifié,
Dont le sang a coulé pour racheter nos crimes,
Victime rédemptrice entre tant de victimes,
Sur son calvaire inexpié.

Et, vaincus, oublieux des hontes de naguère,
Nous, fils dégénérés des Titans de la guerre,
Nous sentons en nous tressaillir
L'âme de nos aïeux, l'âme de nos histoires,
Et la liberté vierge, et le chœur des Victoires
Des bouches des clairons jaillir.

Et comprenant alors ta sainte idolâtrie,
Nous élevons vers ta douloureuse Patrie
Vers ton nimbe aux mille rayons,
Les lauriers en faisceaux et les palmes en gerbes....
Ivres de la vertu magnifique du verbe,
O Pologne! nous te crions :

Non! tu ne mourras pas! Non! tu vis et respires!
En vain, depuis cent ans, l'aigle des trois empires
A mis sa serre sur ton front
Et mêlé trois drapeaux à tes voiles de crêpe....
Non! tant que hennira l'étalon dans le steppe,
Tant que les harpes chanteront,

Tant que retentiront, dans l'ombre qui te garde,
Les hymnes du prophète et les thrènes du barde,
Pologne! ô Reine au manteau noir,

France du Nord! Patrie immortelle entre toutes,
Tous, nous écouterons, ainsi que tu l'écoutes,
Chanter ton immortel espoir!

Et qu'il clame si haut, et si haut retentisse,
Qu'il éveille à la fin l'éternelle justice,
Et qu'il hâte ses pas trop lents,
Et l'heure où, Rois du Glaive ou Princes de la Lyre,
Tes fils te décloueront de ta croix, ô Martyre!
Pour adorer tes pieds sanglants!....

(Paris, novembre 1909.)

Pierre de NOLHAC.

POUR L'AIGLE BLANC

Quand vous reconstruirez le monde qui s'écroule,
Ce vieux monde bâti d'injustice et d'erreur,
Maîtres des temps nouveaux, peuples demain vainqueurs,
Devant qui l'avenir apaisé se déroule!

Les tristes nations que la conquête foule
Suivront, pleines d'espoir, vos pas libérateurs,
Et, dans votre triomphe acclamant des vengeurs,
Leurs droits ressuscités se lèveront en foule.

Fière alors, dominant les autres de son deuil,
Celle qui sort toujours vivante du cercueil,
La Pologne martyre, aux grands yeux de lumière,

Dira : « Si votre paix doit s'étendre sur nous,
« N'ai-je point mérité de parler la première
« Par l'innombrable sang que j'ai versé pour vous? »

(Château de Versailles, avril 1915.)

NOLHAC (Pierre de), né à Ambert (Puy-de-Dôme). Littérateur et critique d'art français, conservateur du château de Versailles, il a écrit des études remarquables sur le XVIIIe siècle.

MIGUEL ZAMACOIS.

LE TRUC DU KAISER

« *L'enrôlement des Polonais commencera le 22 novembre.* »

A Bethmann-Hollweg l'Empereur
(Mais Hindenburg devait en être),
L'Empereur a dit : Sauf erreur,
Nous pouvons faire un coup de maître!
Voici que le bétail humain
Se fait rare à la boucherie,
Or, nous en avons sous la main,
Dans une grande bergerie....
C'est un troupeau que je connais,
On peut le saigner sans vergogne :
Pour enchaîner les Polonais,
Si nous libérions la Pologne?

Nous dirons : « Il faut, braves gens,
Mériter votre indépendance! »
Et pour corser les contingents,
Nous les pousserons dans la danse!
Fondus les sujets de Joseph
Et de Ferdinand le Bulgare,
Ce sera pour nous du bénef
Qui prolongera la bagarre!
On sortira les martinets
Si ça résiste et si ça grogne....
Tendons le piège aux Polonais,
En criant : « Vive la Pologne! »

ZAMACOIS (MIGUEL), poète et auteur dramatique, a fait jouer avec succès *Les Bouffons* et *La Fleur merveilleuse*.

Une part veut notre amitié,
Cependant que l'autre proteste?
Le Russe en tuera la moitié
Et nous nous chargerons du reste!...
Nos nobles sentiments fictifs
Nous permettront ce beau coup double :
Sacrifier des effectifs,
Et pêcher ensuite en eau trouble!
Ainsi, les pieds sur les chenêts,
Nous ferons de bonne besogne,
Car, disparus les Polonais,
Nous annexerons la Pologne!

(*Figaro*, 20 avril 1916.)

CAMILLE LE SENNE.

AU TOMBEAU DE CHOPIN

LA POLOGNE, *au pied du tombeau*

Fils de ma chair, fils de mon cœur, fils de mon âme,
Qu'à l'aube des hivers du siècle qui n'est plus,
J'ai pétri tout entier et de neige et de flamme,
Et de la cendre d'or des héros disparus,
Au flanc mystérieux de la sombre colline
Où des mains t'ont couché dans ton dernier berceau,
Sur la pierre sacrée mon front pâli s'incline
Et ma voix va chercher les fentes du tombeau.
Enfant chéri, je suis la Pologne, ta mère;
La guerre, dont là-bas gronde l'écho sans fin,
M'a fait de l'âpre exil prendre la route amère,
Mes pieds se sont meurtris aux cailloux des chemins.
Le temps est revenu de la cruelle épreuve;
Fuyant les champs déserts et les tristes cités,
Parmi les hurlements des mères et des veuves,
J'ai traversé l'enfer des pays dévastés;
Mais, retrouvant ici la terre fraternelle,
Où le sang polonais partout écume et bout,
Je réclame à la nuit ses mornes sentinelles
Et je viens vous crier à tous : « Les morts, debout!
« Les fantômes debout sous l'antique bannière
« Où l'aigle blanc fait voir son cœur martyrisé,
« Puisque tous les vivants gisent dans la poussière,
« Squelettes, dressez-vous sur les caveaux brisés ».

LE SENNE (CAMILLE), auteur dramatique et critique; né le 12 décembre 1851.

Lève-toi sans tarder, dans la sombre demeure,
Voyageur fatigué qui crut trouver le port,
Toi qui songes, entends-moi, je suis celle qui pleure,
Je suis celle qui veille, entends-moi, toi qui dors!

LA MUSE *à la Pologne*

Vagabonde sublime, ô glorieuse errante
Dont un devoir sacré précipite les pas,
Pourquoi te pencher sur la tombe indifférente?
Laisse dormir Celui qui ne répondra pas.
Veux-tu ranimer une insensible matière?
La cendre de Chopin est mêlée à la terre
Natale qu'on a répandue sur son cercueil!
La nature a repris la forme périssable,
Plus vaine qu'un dessin imprimé sur le sable
Ou qu'un spectre traînant ses longs voiles de deuil...
Tu parles à la Mort, femme, parle à la Vie!
Cherche l'œuvre du maître à la tombe ravie,
Non sous le froid granit, mais dans l'azur des cieux.
Il a rejoint là-haut la phalange immortelle
Et, rassemblant l'essaim des colombes fidèles,
Le maître des accords plane semblable aux dieux.

LA POLOGNE

C'est la voix qui m'appelle, ô Muse du poète,
Et je l'écoute avec un cœur reconnaissant,
Car ta main, à calmer la douleur toujours prête,
Jusqu'au dernier soupir a bercé mon enfant.
Mais pourquoi m'ordonner de suivre dans l'espace
L'orbe mystérieux de l'œuvre de Chopin?
A l'horizon en feu ce qui luit et qui passe,
C'est l'éclair fulgurant des sursauts du destin.
O déesse des sons, dis-moi quelle harmonie
Pourrait charmer encore l'univers moribond,
Un tourbillon dément secoue mon agonie
Et tout écho se meurt dans l'océan profond.

LA MUSE

Non, c'est l'immense orchestre aux instruments sans nombre,
Aux formidables voix d'airain sortant de l'ombre,
Que Chopin a toujours rêvé.
Son génie, prisonnier de notre étroite sphère,
Réveillé brusquement par le bruit du tonnerre,
Reprend le songe inachevé.
Les pleurs des opprimés, la fureur des esclaves,
Tous les sanglots, tous les volcans, toutes les laves,
Les cris et les rugissements,
Tout ce que, pour complaire à son siècle débile,
Il cachait sous les fleurs des ornements futiles,
Explose au bord du firmament.
Le continent entier, du couchant à l'aurore,
Du Danube à l'Yser n'est plus qu'un pont sonore
Jeté sur l'abîme béant.
Aux accents du canon, la table d'harmonie,
Pour une fulgurante et rouge symphonie,
Fait vibrer un clavier géant.
Dans l'ouragan épars, dans la rumeur d'orage,
Le spectre de Chopin projette son image
Sur la mêlée des bataillons.
Des assauts furieux sa main bat la cadence,
Et d'un geste inlassé le fantôme balance
Un immense archet de rayons.
Large torrent sorti de colossales urnes,
Au macabre signal du rythme des « Nocturnes »,
Gonfle sa houle de clameurs.
La tempête s'abat comme un marteau de forge,
Le râle haletant des peuples qu'on égorge
Traîne un grand lamento d'horreur.
Mais déjà, en plein vol, de la « Mazourke » altière,
Le maître fait surgir dans l'ardente lumière,
D'un brusque réveil de la foi,
Captifs échappés des profondeurs sépulcrales,
Les héros frémissants de tels nobles annales

Qui furent les soldats du Droit.
Les revenants de la « Polonaise » héroïque,
A l'appel redoublé de leurs clairons épiques,
Déploient les étendards conquis,
Et les hordes vomies par la Turquie traîtresse
Voient passer dans le ciel les ombres vengeresses
Des légions de Sobieski.

LA POLOGNE

Disent-elles aussi, les mazurkas guerrières,
Les Polonaises exaspérant leur essor
Nos grands espoirs fauchés par des mains meurtrières,
Les échafauds dressés, le silence de mort?...
Disent-elles les noirs complots, les œuvres sombres,
Les rois, par nous sauvés, nous traînant au gibet,
Les séculaires lamentations dans l'ombre
D'un peuple écartelé sur l'affreux chevalet,
Et l'Europe enfonçant dans nos paumes sanglantes
La pointe sans pitié d'un triple clou d'airain,
Et les tressaillements de nos chairs palpitantes,
Et les martyrs criant que le martyre est vain?

LA MUSE

Non! le sang innocent est la pure semence,
Tous les suppliciés auront leur récompense,
Devant le Crime confondu,
Au jour du grand appel des hérauts de justice,
Tu ne te plaindras plus, ô Vierge des supplices,
D'avoir vainement attendu.
Dieu seul pouvait savoir, lui qui pèse à sa guise
Les forfaits d'ici-bas et tolère ou méprise
L'effort du Satan insurgé,
De combien de Serbie, de combien de Belgique
Le plateau frissonnant des balances mystiques
Devait encor être chargé.

Il faut que bien longtemps le pilori demeure.
Témoin mystérieux, pour faire avancer l'heure
Du céleste calendrier;
Il faut plus d'un bûcher pour une apothéose;
Pour que la fleur de pourpre au grand soleil éclose,
Il faut aussi plus d'un charnier.
Mais les temps sont venus : cette fois l'urne est pleine,
Martyre, où tu versas tout le sang de tes veines,
Toutes les larmes de tes yeux;
Aux Champs-Elyséens muettes et pensives,
De leurs orbites creux regardent vers la rive
Les grandes ombres des aïeux.
A l'horizon sanglant s'amasse la tempête,
La foudre éclatera tout à coup sur la tête
Des bourreaux rendus à merci.
Et quand passera l'anathème imprécatoire,
Dans ton triomphe à toi ce sera la victoire
De Celui qui n'est plus ici!
Alors tu surgiras, Pologne, sur la nue,
Les accents de Chopin saluant ta venue
Scanderont le rythme des cœurs.
Pénétrées de rayons, auréolées de flammes,
On verra sous les cieux se mêler les deux âmes :
Lui l'Extase, toi la Douleur.
Et, dans l'azur lavé des dernières souillures,
Symboles des espoirs éternels, formes pures,
Splendeurs évadées du tombeau,
Blanc couple qui d'en haut sur l'infini se penche,
Vous serez, au zénith des suprêmes revanches,
Les deux ailes du même oiseau (1).

(1) Cette poésie a été récitée le 15 octobre 1916, au Père-Lachaise, devant le tombeau de Chopin, par Mlles Jeanne MARGÈS et Guina RUDEL.

MAURICE MAËTERLINCK.

Au nom de la Belgique, j'apporte ici l'hommage de la nation martyre à la nation crucifiée!

De tous les peuples engagés dans cette épouvantable guerre, la Pologne et la Belgique auront le plus souffert! Et il faut ajouter (bien que toutes les souffrances dans une guerre inique soient nécessairement iniques), elles auront le plus injustement souffert! Elles sont toutes deux victimes de leur innocence et de leur grandeur d'âme!

Elles ont dans le malheur et dans la gloire la même destinée : l'une se sacrifiant tout entière à un culte, à une passion de l'honneur sans exemple, vient peut-être, en brisant le premier élan de l'invasion barbare, de sauver l'avenir de l'Europe, comme l'autre, sa sœur aînée dans la Douleur et l'Héroïsme, il y a plusieurs siècles, en sauva plusieurs fois le passé! Elles viennent de s'unir à jamais dans la mémoire des hommes.

Au-dessus des combats qui se livrent et des maux qu'elles endurent, elles se tendent la main dans le même sacrifice, mais aussi dans le même espoir invincible.

Aujourd'hui, elles ne sont plus que ruines! Il ne leur reste rien; elles paraissent mortes! Mais nous qui sommes leurs fils et qui les connaissons comme on connaît sa mère, nous savons, nous sentons dans nos cœurs qu'elles ne furent jamais plus vivantes, plus pures et plus belles!

Après avoir offert au monde un grand exemple de fierté, d'abnégation et d'héroïsme, elles vont lui donner encore une leçon plus profonde, plus précieuse et plus efficace. Elles vont lui prouver qu'aucun malheur ne compte et que rien n'est perdu, tant que la foi reste debout, tant que la tête se redresse, tant que l'âme n'abdique point! et que les puissances des ténèbres ne prévaudront jamais contre les forces d'amour et de clarté qui mènent l'Humanité vers des hauteurs que déjà la Victoire nous montre à l'horizon!...

(*A la Pologne.* — Polonia-Noël, 1916.)

MAËTERLINCK (MAURICE), né à Gand en 1862. Il a publié avec grand succès *Pelleas* et *Mélisande*, *Le Trésor des Humbles*, *Monna Vanna*, *La Vie des Abeilles*, etc. C'est un des chefs de l'école symboliste.

André LICHTENBERGER.

Entre France et Pologne, les liens d'amitié sont plusieurs fois séculaires.

Dans les plus sombres époques du moyen âge, depuis le xe siècle, la Pologne fut le soldat de la civilisation occidentale contre la barbarie païenne et asiatique.

Le grand romancier Sienkiewicz nous a conté ses combats contre les chevaliers teutoniques, ancêtres des Boches, ainsi que ses luttes héroïques contre les cosaques et les Tatars.

Au xviie siècle, elle sauva l'Europe de l'invasion ottomane. Au xviiie siècle, ce sont peut-être ses sursauts désespérés contre les monarchies de proie liguées pour la dépecer qui firent le salut de la Révolution française.

Sous la Révolution et sous l'Empire, les légions polonaises se couvrirent de gloire : le nom des Polonais est resté lié à la défense, en 1814, de Villers-Cotterets et de la barrière de Clichy.

Au xixe siècle, la résurrection de la Pologne réclamée au nom du principe des nationalités fait partie du programme de toutes les démocraties d'Occident.

La révolution de 1830 parut le signal de son affranchissement. La nouvelle que « l'ordre régnait à Varsovie » jeta la consternation dans Paris.

La révolution de 1848 ressuscita les espérances. L'Assemblée nationale émit solennellement un vœu en faveur de la reconstitution de la Pologne libre et indépendante (25 mai 1848).

De nouveau, les événements déçurent les ardeurs généreuses et multiplièrent les martyrs. La dernière insurrection polonaise fut encore noyée dans le sang. Quand la France fut frappée à son tour, en 1871, les Polonais lui manifestèrent

---

LICHTENBERBER (André), littérateur français; né à Strasbourg le 29 novembre 1870. Ses romans, d'une émotion délicate et d'une observation pénétrante, lui ont fait une belle place parmi les auteurs contemporains.

Le petit Trott, La petite sœur de Trott, Notre Minie, lui ont valu des succès mérités qui ne doivent rien à la publicité ni au battage dont s'entourent, hélas! certains hommes de lettres de notre temps.

leur sympathie d'une manière pour nous inoubliable. En 1874, au Reichstag, les députés polonais furent les seuls à se joindre solennellement aux Alsaciens-Lorrains pour protester contre l'annexion.

Je me rappelle avec émotion l'atmosphère de chaude et vibrante amitié qu'il y a quelques années, venant de traverser l'Allemagne, tout Français respirait à Varsovie, à Cracovie, à Posen, etc....

Dès le lendemain même du jour où éclata la guerre universelle, la résurrection de la Pologne fut promise par le Gouvernement russe. Sans attendre, dès 1914, les Polonais s'enrôlèrent dans l'armée française et s'y battirent avec leur vaillance traditionnelle. L'étendard offert par les dames de Bayonne est troué de plus de quarante balles.

L'écroulement de la Russie, qui fut à tant d'égards un coup redoutable aux Alliés, permit au moins à notre amitié pour la Pologne de se manifester plus librement.

Dès le 4 juin 1917, la France autorisait sur son territoire la formation d'une armée polonaise autonome vraiment nationale, sous la direction d'un de nos généraux coloniaux les plus réputés.

Avec enthousiasme, les recrues volontaires affluèrent de tous les coins du monde. Le plus grand nombre vint des Etats-Unis où quatre millions de Polonais se sont réfugiés et où beaucoup n'étaient pas atteints par la conscription. Un an à peine après la constitution de l'armée polonaise, ses premiers régiments étaient formés et prenaient place aux côtés des nôtres, sous le commandement d'un de nos chefs les plus glorieux.

Dans une émouvante cérémonie, le 22 juin 1918, le Président de la République remettait aux unités polonaises les drapeaux amaranthe à l'aigle blanche offerts par les villes de Verdun, de Paris, de Nancy et de Belfort. Ils se trouvèrent tout de suite à l'honneur. Fortement engagés, au premier jour, les Polonais se battirent admirablement et participèrent à la victoire de Champagne de l'armée Gouraud.

Depuis cette époque, leur nombre ne cesse de s'accroître. Nous les voyons rejoindre les forces des Alliés en Sibérie, à

Mourmansk, en Italie. Partout, tandis que le pays ramasse patiemment ses forces sous la domination des empires centraux, les Polonais versent leur sang pour sa libération et pour la défaite du germanisme oppresseur.

Leur constance et leur bravoure seront récompensées.

A l'égal de la libération de l'Alsace-Lorraine, la reconstitution de la Pologne, de la Grande Pologne, apparaît comme une des conditions indispensables du traité de paix.

Elle est dictée par la justice. Il est nécessaire que la victoire du droit et de la démocratie consacre la réparation du criminel attentat qui, il y a cent cinquante ans, raya de la carte des peuples une grande nation civilisée.

Elle est conforme à l'intérêt des Alliés et particulièrement de la France.

Napoléon disait : « La Pologne est la clef de voûte de l'équilibre européen ». Aujourd'hui que la Russie cesse de représenter à l'Est le contrepoids dont nous avons besoin contre tout retour éventuel d'agression allemande, c'est à la Pologne qu'il appartient de monter la garde sur la Vistule en servant de centre d'attraction aux petites nationalités qui l'environnent, de reprendre sa mission historique contre la menace prussienne et la barbarie asiatique.

Adam Mickiewicz, le grand poète national de la Pologne, écrivait, pleurant les malheurs de sa patrie :

« La nation polonaise n'est pas morte, mais son âme est descendue dans la terre, c'est-à-dire de la vie publique aux limbes.... Le troisième jour, l'âme retournera au corps. La nation ressuscitera et délivrera de la servitude tous les peuples de l'Europe ».

Parmi tous les peuples, la Pologne est un de ceux que le cataclysme actuel a le plus cruellement éprouvé. Enrôlés de force dans les armées ennemies, ses enfants se sont entr'égorgés. Tout son territoire a été ravagé par les dévastations de la guerre. A l'heure actuelle encore, elle est la proie de l'oppresseur. Sa libération sera effectivement l'un des signes éclatants qu'une aurore de justice se lève sur le monde.

ROSTAND.

LE CŒUR

« Hoch! La Pologne est asservie,
Le vent pleure dans le sapin:
Si nous sommes à Varsovie,
C'est pour y jouer du Chopin! »

Et joignant au propos le geste
Le lieutenant s'est déganté
Devant un piano, qui reste
Au fond d'un château dévasté.

Sa botte écrase la pédale,
Et, dans un rire prussien :
« Montrons, dit-il, que le Vandale
Est assez bon musicien ».

Mais qu'est ceci? Ce virtuose
Qui dompta tant de pianos
Sent se dérober quelque chose
Sous ses longs doigts couverts d'anneaux.

Quand parmi la demi-ténèbre
Il ose y toucher sans remord,
La Marche n'est pas plus funèbre
Que si personne n'était mort.

ROSTAND (Edmond), poète et auteur dramatique français; né à Marseille en 1868. Membre de l'Académie Française, auteur des *Romanesques*, de *Cyrano de Bergerac*, de *L'Aiglon*, œuvres brillantes, d'une imagination facile et vive, d'une langue éclatante et colorée. La dernière œuvre de Rostand a été *Chantecler*, qui ne donna pas, malgré sa valeur, le succès attendu. Le poète de *La Samaritaine* est mort à Paris le 2 décembre 1918.

L'air, dont il semble qu'on défalque
Toute l'angoisse et tout le deuil,
Est comme un pompeux catafalque
Qui ne contient pas de cercueil.

Malgré tout l'art d'un pianiste
Décoré de la Croix de Fer,
La Ballade n'est pas plus triste
Que si personne n'eût souffert.

Les sons ne frissonnent plus comme
De bleus volubilis mouillés....
« Est-ce le piano? dit l'homme,
« Ou si mes doigts se sont rouillés. »

Il frappe, il s'applique, il se penche,
Essaie un Scherzo.... Le Scherzo
Chante à peu près comme la branche
Après le départ de l'oiseau.

Tu ne veux pas laisser, Musique
Du Caprice ou de la Douleur,
Les secrets du divin physique
Tomber sous les mains d'un voleur!

Ces cordes veulent d'autres plectres,
Il faut des doigts aimés des dieux
Pour faire se lever les spectres
De ces tombeaux mélodieux!

Il a beau frapper, il n'extorque
Aucun regret mazovien,
Aucun souvenir de Majorque
Aux Préludes mêmes! — D'où vient

Que le Ciel quitte la Sonate?
D'où vient que la Valse n'a plus
Dans son onde une blonde natte
Comme une algue dans un reflux?

Il frappe, il s'escrime, il besogne,
D'où vient qu'il joue avec ennui
Des Polonaises sans Pologne
Après des Nocturnes sans nuit?

Sous l'exécution exacte,
L'Allemand sent qu'il n'atteint pas
Je ne sais quoi qui se rétracte :
« Le cœur... » murmure-t-il tout bas.

« Je ne veux plus! » dit-il, et blême
Il plaque des accords nerveux.
« D'un Génie absent de lui-même!
« Je veux le cœur, je veux, je veux

« George Sand... La place Vendôme.... »
Mais tous les accords qu'il plaqua
Restent vains. « Je veux le fantôme
De la comtesse Potocka!

« Le cœur, répète-t-il avide,
« Où donc est le cœur, maintenant?
« Cette musique est vide, vide! »
Et c'est alors que : « Lieutenant »,

Dit un cuirassier qui s'arrête
Fixe, et levant son gant crispin :
« Les Russes ont, dans leur retraite,
Emporté le cœur de Chopin ».

« Ils l'ont emporté, dans son urne!
De l'église Sainte-Croix. »
— « Et du Prélude! et du Nocturne! »
Hurle l'autre; il frappe. Ah! je crois

Voir là-bas, cependant qu'il frappe
Et crie encore : « Je veux l'avoir! »
Je crois voir le cœur qui s'échappe,
Le cœur qui s'enfuit; je crois voir

Un cavalier de la légende
Emporter le cœur au galop.
Le steppe est long; la lune est grande
Et court derrière le bouleau.

Le cavalier va, ventre à terre,
Cachant l'urne qu'il enleva
Sous sa belle peau de panthère
Qui griffe le vent sombre, il va!

Couché sur son cheval d'Ukraine,
Il bondit en criant : « Le Cœur!
« Le Cœur! Le cœur! » et dans la plaine
Ce fuyard a l'air d'un vainqueur!

Car il sait que ce qu'il emporte
Ce n'est plus, loin de l'Allemand
Qui n'étreint là-bas qu'une morte;
Le cœur de Chopin seulement.

Mais romanesque, romantique,
Brûlant, c'est le Cœur intégral
De la Grande Pologne antique
Qu'il emporte dans ce Saint Grâl!

Ce qu'il emporte, ô Varsovie,
C'est le cœur du cœur polonais,
Ombre par des Ombres suivie....
Qui lancent en l'air leurs bonnets.

Hourrah! Ce cavalier galope
Pour sauver le cœur qui, souvent,
Du vieux cœur ingrat de l'Europe
Fut le chaud bouclier vivant!

Il sait, dans la nuit transparente
Qu'il emporte le Cœur — hourrah!
Plein du sang couleur d'amarante,
D'où l'Aigle blanche renaîtra.

Le Cœur naïf, le Cœur sublime
Esprit de danse et de danger,
Le Cœur martyr qu'un triple Crime
Déchira sans le partager.

Le somptueux Cœur de la Race,
Qui dans cette Urne est rouge encor
Comme il était dans la cuirasse
Où s'encastrait la Vierge d'Or!

Il emporte, à travers les balles,
Aidé par l'ombre et le hallier,
Béni par les pierres tombales,
Il emporte, ce cavalier,

La bonté slave et sa souffrance,
La chanson triste et son écho,
L'amour d'un Empereur de France,
Les larmes de Kosciuszko!

Quelquefois, sur les routes grises,
Il rencontre, en ces galops fous,
Les grosses cloches des Eglises
Qui fuient en troupeaux : « Rangez-vous!

« Sœurs de bronze du Cœur sonore,
C'est le cœur dans l'urne d'argent! »
— « Ah! qu'il aille plus vite encore! »
Disent-elles en se rangeant!

« Lui sauvé, nos retours sont proches,
Il chantera! Nous chanterons!
A bientôt, Cœur! » — « A bientôt, Cloches! »
Et, donnant des deux éperons,

Le fantôme équestre s'envole;
Le vent le boit comme un duvet;
Le clair de lune l'auréole,
Il vole comme s'il avait

Ces deux grandes ailes étranges
Faites en plumes d'aigle, qui
Donnaient des allures d'archanges,
Aux guerriers de Sobieski!

Il traverse un fleuve à la nage,
En ressort en criant : « Le Cœur! »
Disparaît dans un creux sauvage,
Reparaît sur une hauteur.

Et parfois, cabrant sa monture,
Comme un roi sur un piédestal,
Se penche, écarte la fourrure,
Colle son oreille au métal,

Et dans l'urne que fait reluire
La lune, un instant, sous son bras,
Ecoute avec un fier sourire,
Battre le Cœur qui ne meurt pas.

(17 Octobre 1915. Anniversaire de la mort de Chopin.)

G. LACOUR-GAYET.

POUR LA CAUSE DE STANISLAS LECZINSKI

Le 20 septembre 1733, l'escadre du comte de La Luzerne-Briqueville, lieutenant-général des armées navales, forte de neuf vaisseaux et cinq frégates, partie de Brest le 31 août, mouillait à Copenhague; elle portait quinze cents hommes de troupes, sous les ordres du chevalier Rochon de Lapeyrouse, comte de La Motte. Son arrivée remplit de joie l'ambassadeur de France au Danemark, le comte Bréham de Plélo, vaillant soldat, littérateur aimable, diplomate habile qui aimait la France et la marine de toute son énergie de gentilhomme breton. « J'aurais bien voulu, écrivait-il, que vous eussiez été témoin de ce qui se passa le jour que j'allais apprendre à l'escadre l'élection du roi de Pologne et celui que je présentai à ces Messieurs à la Cour de Danemark. Vous eussiez été enchanté de ce spectacle ».

L'enchantement ne dura guère. Le 8 octobre, La Luzerne recevait l'ordre de revenir en France; puisque Stanislas était arrivé dans son royaume à quoi bon, estimait Fleury, promener le pavillon français dans la Baltique. Plélo n'était pas de ces politiques timorés et irrésolus. Il courut à Elzener pour retenir La Luzerne, celui-ci se retrancha derrière les ordres de Versailles. « Dans certaines conditions, disait l'énergique Plélo, il faut savoir aller contre les ordres de son maître pour le mieux servir, surtout quand, depuis ces ordres, il s'est passé des événements imprévus ». Stanislas, en effet, à peine arrivé

LACOUR-GAYET (G.), né à Marseille, le 31 mai 1856. Historien français, membre de l'Institut.

en Pologne, avait été obligé de s'enfermer à l'intérieur de Gdansk (Dantzig). Tout ce que Plélo put obtenir, ce fut de conserver trois frégates; mais de nouveaux ordres arrivèrent et Plélo dut laisser partir les frégates.

Or, le général russe Lacy investissait, le 20 février 1734, la ville de Gdansk (Dantzig), qui représentait tout le royaume du malheureux Stanislas; une escadre russe venait prendre part au siège. A ce moment, on fit semblant, en France, de faire quelque chose. Une division de deux vaisseaux, l'*Achille* et la *Gloire*, portant le pavillon du lieutenant de vaisseau de Barailh, parut dans la Baltique; elle amenait environ 1.800 hommes des régiments de Périgord, Blésois et La Marche, commandés comme l'année précédente, par Lapeyrouse de La Motte.

Barailh mouillait devant Dantzig le 11 mai et débarquait sa petite troupe au fort de Weichselmunde; mais le comte de La Motte déclarait la position intenable et se rembarquait, malgré les protestations de Barailh; celui-ci, le 15 au matin, quatre jours après son arrivée, devait remettre à la voile. Monti, ambassadeur de Louis XV auprès de Stanislas, jetait, de Dantzig, ce cri de désespoir (19 mai) : « Un secours si longtemps attendu, qui faisait tant d'honneur au roi, qui ne part de France que pour devenir la risée de l'Europe. Je vous envoie la lettre ouverte pour M. Duguay-Trouin. Au nom de Dieu qu'il vienne et qu'il n'écoute par les mauvais propos que M. de La Motte et autres lui tiendront : ils en seront responsables à Dieu, au roi, à la nation. Jamais la Vistule n'avait vu de drapeaux français, il faut qu'ils ne viennent que pour fuir. Plaignez-moi. »

Ce ne fut pas Duguay-Trouin qui vint, ce fut Plélo. Trois autres bâtiments : le *Fleuron*, le *Brillant* et l'*Astrée*, étaient arrivés à Copenhague sous les ordres du capitaine de vaisseau Beauharnais de Beaumont. Plélo les réunit à la petite division de Barailh et somma le comte de La Motte de le suivre, « au nom du roi, votre maître et le mien, dont je tiens ici la place ».

Le 20 mai, il écrivit trois lettres au roi et une au garde des Sceaux; il écrivit une lettre à sa jeune femme, qui allait être bientôt mère et que, malgré sa profonde tendresse, il avait

tenu dans l'ignorance de ses projets : « Je serais indigne du nom de Français et de votre amour si je ne faisais ce que je dois en cette occasion. J'ai le cœur trop serré pour vous en dire davantage. Amour, devoir, gloire, que de maux vous me causez!... Il ne s'agit que de faire passer nos troupes à Dantzig. De là, je viens vous retrouver pour ne plus vous quitter de ma vie ». Dans les papiers de la comtesse de Plélo, on a trouvé copie de sa réponse : « Quelques maux que vous me fassiez souffrir, mon cher amant, je ne blâme point ce que vous avez fait; il me suffit que vous l'avez cru nécessaire; mais songez à n'en pas trop faire.... Revenez bientôt; soyez persuadé que mon cœur est attaché au vôtre et que je me porterai bien dès que je pourrai vous embrasser et vous dire moi-même que je vous adore et vous adorerai jusqu'au dernier moment de ma vie ».

Le 24 mai, Barailh était de nouveau devant Dantzig; il y débarquait Plélo, La Motte et leur petite troupe. Les matelots poussèrent sept fois le cri « Vive le Roi! » et l'escadre tira treize coups de canon. Le lendemain, Plélo, qui ne pensait qu'à l'escadre de Brest, écrivait à Duguay-Trouin d'accourir en toute hâte à l'embouchure de la Vistule.

Le 27 mai, Plélo, marchant à côté du drapeau du bataillon de Blésois, symbole du devoir et de la patrie absente, montait à l'assaut des retranchements ennemis. Décimées par un feu épouvantable, nos troupes devaient battre en retraite. Le corps de Plélo, criblé de blessures, gisait à l'entrée du camp des Russes; le malheureux avait 35 ans.

A cette nouvelle, la division de Barailh cingla vers le milieu de la Baltique, dans l'attente de l'escadre de Duguay-Trouin, tant de fois annoncée et qui ne partit jamais. Deux de ses navires, la *Gloire* et le *Fleuron*, capturèrent une frégate russe, le *Mittau*. Le 10 juin, Barailh rentrait à Copenhague. Un mois plus tard, le 9 juillet, Dantzig capitulait après cent trente-cinq jours de siège. Barailh, qui n'avait plus rien à faire repartit la douleur dans l'âme. Il était de retour à Brest le 24 août (1734). De cette triste campagne, il ramenait le *Mittau*, qui devait être changé, avec son équipage, contre les soldats français pris au fort de Weichselmunde.

Dans la chapelle de Saint-Bihi, paroisse de Plélo, près de Saint-Brieuc, où la comtesse de Plélo avait rapporté le cercueil de son mari, on lit une longue inscription funèbre : « *Sparge lauris sepulcrum, viator, et benedic nomini armorico* ». « Passant, couvre de lauriers ce tombeau et glorifie le nom breton ».

La France et la Pologne glorifieront toujours le nom de Plélo : il personnifie ce qu'il y a de plus noble dans l'âme humaine, l'amour de la patrie poussée jusqu'au sacrifice de soi-même.

CONCLUSION

Les armées alliées sont triomphantes.

Le Droit prime, enfin, la force brutale; une nouvelle aurore se lève, où les peuples vont enfin pouvoir disposer d'eux-mêmes et vivre selon leurs désirs.

La France a retrouvé son Alsace et sa Lorraine. La Pologne se reconstitue. Elle va pouvoir reprendre ses destinées premières. Son art, sa pensée vont pouvoir s'épanouir au soleil de la Liberté.

Soyons certains qu'aux jours de gloire il y aura encore des Français pour célébrer les fastes polonaises. Ainsi se perpétuera le souvenir que rien — ni l'opprobre ni le malheur — ne put ternir au cours de notre histoire.

La Pologne n'a jamais désespéré. Gloire à la Pologne! A la grande Pologne, gardienne des traditions passées!

Un avenir splendide s'offre à elle; comme Lazare, elle est sortie vivante du tombeau. Rien, désormais, n'arrêtera sa course dans la marche vers le progrès et la civilisation!



LA POLOGNE SE SOUVIENT
(Dessus de boîte).

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Marc Imhaus et René Chapelot, imprimeurs, Nancy et Paris